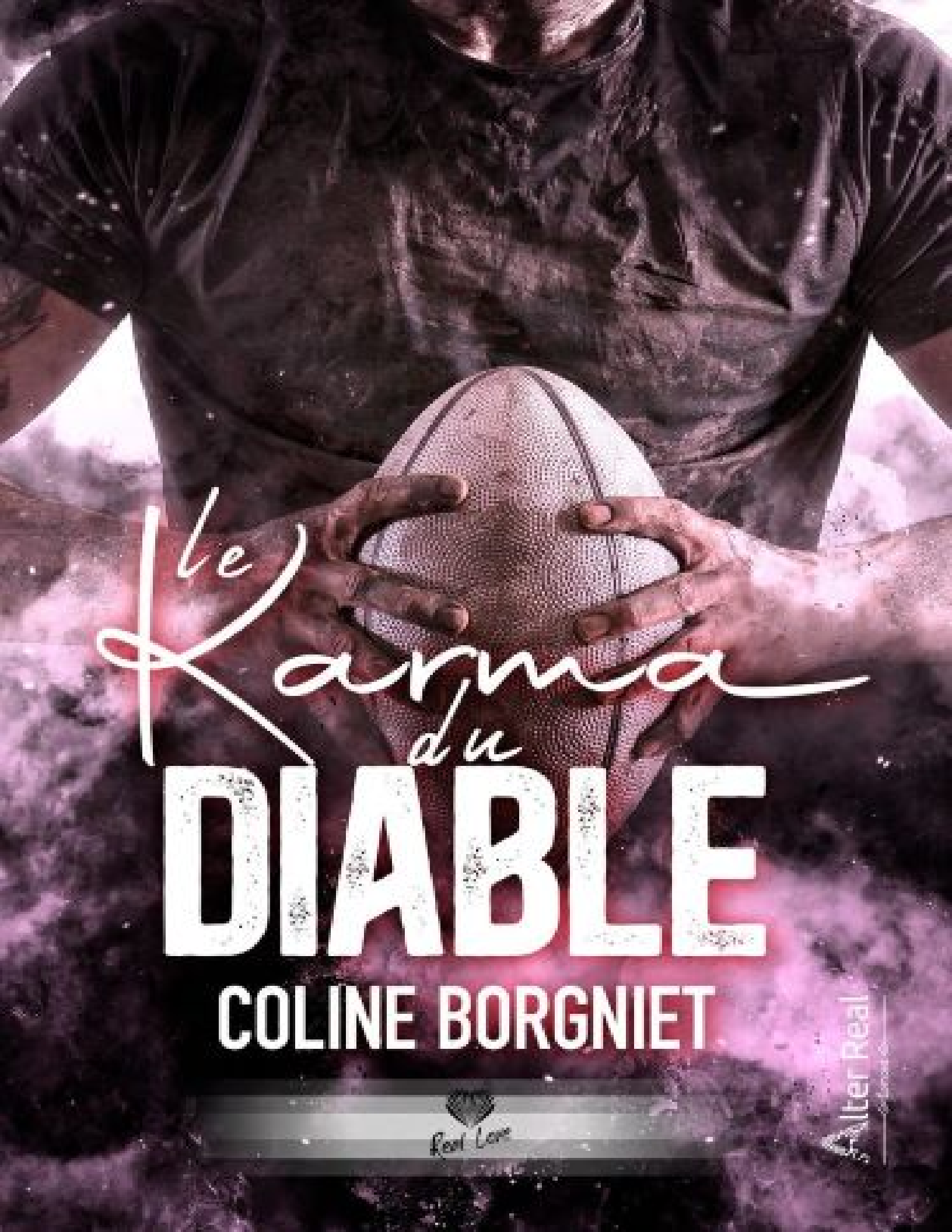




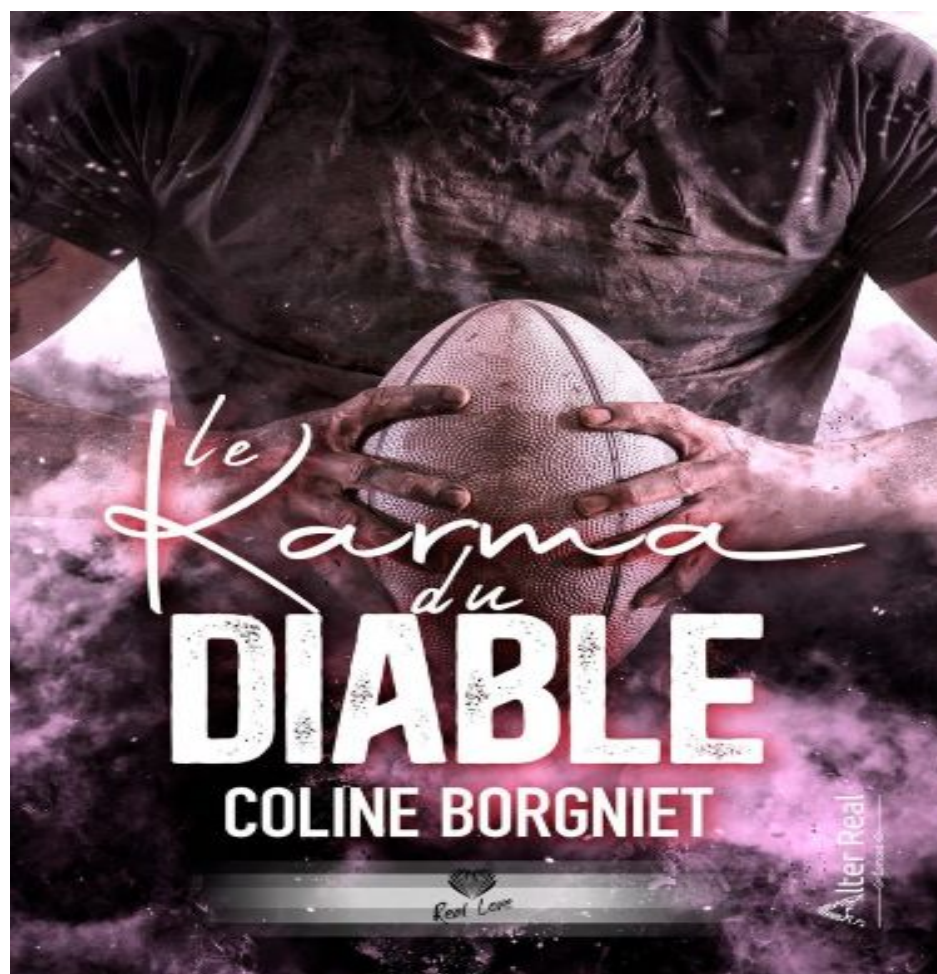
Le Karma
du

DIABLE

COLINE BORGNIET



Alter Real
Collection



Le karma du diable

Coline Borgniet

Le karma du diable

Coline Borgniet

Tous droits réservés. Cet ouvrage ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit sans la permission de l'éditeur. Il ne peut être ni vendu, ni partagé, ni donné, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright France © Éditions Alter Real 2023
www.editions-alter-real.com
Illustration : Éditions Alter Real - Camille Chantreau
ISBN papier : 978-2-37812-990-3
ISBN numérique : 978-2-37812-989-7
ISSN : 2646-6899
Dépôt : novembre 2023

Aux soleils qui illuminent ma vie

Chapitre 1

— *Pif, paf, pouf*. Demain, vous vous réveillez dans le corps d'un autre, qui souhaiteriez-vous être ? ...

Je n'écoute pas la suite de l'émission. Je sors du taxi qui me dépose devant le Stade de France. Marc m'avait promis une surprise, on peut dire qu'il a fait fort.

Fan de sport depuis toute petite, je soutiens la France quoiqu'il arrive, sauf en tennis, mais comme je suis à moitié espagnole on peut dire que ça compte. Cette passion, je la dois à mon grand-père et sa passion pluridisciplinaire, bien que le rugby soit en tête de classement. Alors, quand le chauffeur de taxi s'est arrêté ici même, en ce vendredi vingt-trois mars, soir où se joue la finale des six nations avec un très beau tableau France/Angleterre, j'ai tout de suite envoyé une photo sur le groupe familial. Bien que le match ne commence pas avant deux bonnes heures, le monde afflue.

Je regarde, émerveillée, l'édifice qui me fait tout autant rêver que le château de Disneyland et je pèse mes mots. Passé le temps de la contemplation, je m'apprête à traverser lorsqu'une voiture déboule à toute allure devant moi, manquant de m'écraser. Je ne peux m'abstenir d'un geste grossier envers le véhicule. Je ne pense pas que je m'habituerai à la ville un jour. Arrivée de l'autre côté, j'entends un klaxon. Je me retourne par réflexe, en bonne campagnarde qui s'attend à voir quelqu'un de connu. Deux jeunes, dans une voiture, me regardent, rigolent et accélèrent devant moi, roulant dans une flaque. Me voilà donc trempée et sale. Je pousse un soupir, encore une anecdote tout à fait banale dans la vie chaotique de Charlie Pousse.

Je parviens enfin devant l'entrée où se tient mon cher et tendre.

— Ma chérie, qu'est-ce que... ?

— Les aléas du direct ou le karma qui s'acharne, je n'ai pas décidé, le coupé-je.

— Tu es venue en courant ?

Sa question me sidère. Depuis le temps, il devrait quand même savoir que je préférerais me faire amputer des deux jambes plutôt que d'aller faire un footing. Je suis un peu vexée, mais prends sur moi ; inutile de rentrer dans un conflit d'ego mal placé.

— Oui, je m'entraîne pour le marathon de Paris. Je ne te l'avais pas dit ? ironisé-je.

Son regard de poisson rouge réveille en moi un sentiment d'exaspération. Il faut toujours tout lui expliquer. Ce n'est pas un copain que j'ai, c'est un enfant de maternelle.

— Je me suis fait éclabousser par un dégénéré au volant de sa merco, banane.

Sans ajouter un mot, je tourne les talons et monte les marches de l'esplanade. Je suis étonnée de voir le nombre de personnes qui patientent déjà aux différentes entrées. Lorsque nous trouvons la nôtre, je m'arrête derrière une famille. Marc prend la file réservée aux VIP.

— Ce n'est pas la bonne, l'interpellé-je.

Il me regarde et ne bronche pas. Intriguée, j'hésite, mais finis par lui emboîter le pas. Nous arrivons au niveau d'un vigile, je redoute le moment où il nous dira avec froideur de retourner faire la queue. Non. Comme si de rien n'était, l'homme scanne nos billets et nous laisse passer en nous souhaitant un bon match. Je fais profil bas au cas où il s'agirait d'une erreur. Nous dépassons sans encombre les contrôles de sécurité, néanmoins, j'attends d'être à bonne distance pour demander une explication.

— Tu crois que je me serais contenté de simples billets ? J'ai pris des VIP, car je sais combien tu en rêvais.

Je suis gênée. Touchée et ravie, certes, mais gênée. J'ai toujours préféré offrir plutôt que recevoir, alors, là, avec ce cadeau grandiose, je reste muette. C'est vrai que je l'ai peut-être bassiné avec ce match ces derniers temps, mais il ne s'agissait pas d'un message subliminal comme j'ai déjà pu le faire pour autre chose.

— Merci. J'espère que tu ne t'es pas senti obligé.

— Je le fais parce que j'en ai envie. Après, on peut toujours les échanger.

— Non, maintenant que tu les as, il serait dommage de ne pas les rentabiliser.

— Je me disais aussi, rigole-t-il. Rien n'est trop beau pour toi.

Et voilà, il vient de ruiner la magie de cet instant. Je l'aime, mais ces phrases de lover me tapent sur le système. Toutefois, je dois reconnaître que je suis très émue par la délicate attention et cela prend aussitôt le dessus. J'inspire une grande bouffée d'air et le suis sans m'attarder sur notre chemin. Lorsque nous arrivons dans les gradins, la pelouse du stade nous fait face. J'ai les larmes aux yeux, je suis assez émotive pour ma défense.

Le seul match que j'ai vu, autre part qu'à la télé, était celui de mon frère et on ne peut pas dire que c'est un glorieux souvenir. Pour lui surtout. Je n'en reviens pas. Alors, quand Marc s'installe sur un siège de la troisième rangée, je reste bouche bée. Il ne s'est pas moqué de moi. C'est incroyable, on doit être assis parmi les familles des joueurs ou en tout cas les invités de marque. Je prends place à ses côtés et admire tout ce qui est à ma portée. Je m'émerveille de tout, comme une enfant. La pelouse est si proche que quand les premiers rugbymen rentrent pour s'échauffer, j'ai l'impression de pouvoir les toucher. Je savoure chaque ballon, chaque course, chaque montée de genou comme si tout pouvait s'arrêter d'un coup. Je me sens privilégiée. Comme si on m'offrait la possibilité de faire partie de cette équipe, le temps d'une soirée. J'entends leurs rires, le brouhaha de leurs discussions, et même quelques mots, par-ci par-là. Je suis sur un nuage quand une envie pressante me submerge. La tension du match – je suis stressée comme si j'allais rentrer sur le terrain – ajoutée aux litres de tisane que j'ai bus avant de venir ne font pas bon ménage. Je jette un coup d'œil à l'horloge ; il reste encore un peu de temps avant le début de la rencontre.

— Marc, est-ce que tu sais où se trouvent les toilettes ?

— Il me semble que nous sommes passés devant.

Mon sens de l'orientation, qui équivaut à l'intelligence d'un mollusque mort, me fait douter de ma capacité à me satisfaire de cette mince information. J'appuie donc mon regard pour qu'il comprenne qu'il va me falloir bien plus.

— En bas des escaliers, deuxième porte à droite, je crois.

— Merci ! Je te laisse mon sac, je reviens.

Chapitre 2

Je suis certaine d'avoir beaucoup trop erré lorsque je tombe sur les fameux escaliers. J'ai beau suivre les indications de Marc à la lettre, je ne parviens pas à trouver les WC. Lorsque je m'arrête pour demander mon chemin, chacun me donne une direction différente. Même les panneaux semblent me faire tourner en rond. Je pense avoir fait au moins trois fois le tour du stade quand enfin une porte avec le sigle apparaît. Seul bémol, il s'agit des toilettes pour hommes.

Je m'avance et regarde les alentours. Rien. Pas de local pour femmes. Comment peut-on installer des toilettes sans en mettre pour tout le monde ? Il y a des jours où je rêverais d'avoir un pénis. J'hésite. Oh, et puis zut, je n'en peux plus de me retenir. Je vérifie en entrant que les lieux sont bien vides. Je finis par me voir dans le miroir. Un frisson me traverse. Je me traîne une dégainée à faire peur. Comment Marc a-t-il pu me laisser ainsi ? Je veux bien qu'il soit amoureux, mais il y a des limites. Je me presse de rentrer dans une cabine et en ressorts tout aussi vite. J'ai juste le temps de remettre un peu d'ordre dans mon apparence lorsqu'un homme pousse la porte. Je croise son regard et décide d'agir comme si tout était normal avant de m'éloigner au pas de course. Les galeries jadis désertes grouillent désormais de monde. J'étais déjà perdue, là je suis complètement paumée. Au détour d'un couloir, je percute un colosse.

— Je suis désolé, mademoiselle, mais l'accès à cette aile est interdit. Veuillez regagner votre place.

— C'est ce que j'essaye de faire, merci.

J'opère un demi-tour quand l'armoire normande m'interpelle. Sûr que je dois avoir un accoutrement de SDF.

— Puis-je voir votre billet, mademoiselle ?

— Il se trouve avec mes affaires.

— Qui sont où ?

— Là où je les ai laissées, réponds-je, un poil excédée.

Je sens que mon agacement n'est pas la bonne méthode alors j'ajoute :

— À ma place.

— Je suis désolée, mais, sans votre billet, je vais être dans l'obligation de vous raccompagner jusqu'à la sortie.

— Non, s'il vous plaît ! m'exclamé-je. Mon copain, c'est lui qui garde mes affaires ainsi que mon ticket. Il faut juste que je retrouve le chemin de la section VIP.

— Oui, bien sûr, allez...

Il ne prend pas la peine de terminer sa phrase et avance vers moi. Ayant une petite idée de la suite, je le plante sur place avant qu'il ne me mette la main dessus. Il me faut d'urgence regagner les gradins.

Je suis désespérée, c'est au moins la vingtième fois que je passe devant la même porte sans jamais emprunter le même chemin. J'ai envie de me rouler en boule dans un coin et de pleurer. Et pour couronner le tout, me voilà à nouveau face à mon ami costaud qui, à l'évidence, me remet très bien.

— Je n'ai pas été assez clair ? râle l'agent de sécurité.

— Écoutez, vous avez l'air de prendre très au sérieux votre travail et vous le faites remarquablement bien. Si vous me laissez passer, je vous promets que cela restera entre nous.

Son mutisme me fait douter l'espace de quelques secondes, mais avant d'avoir pu réagir, il se tient devant moi. Si proche que je peux lire le nom inscrit sur son badge. Un vrai gros cliché si vous voulez mon avis. Bob, donc, me saisit par le bras d'une poigne de fer.

— Ma patience a des limites. J'ai horreur des rigolos. Je te laisse une dernière chance soit tu t'en vas, soit c'est moi qui te mets dehors. Compris ?

J'acquiesce, incapable de dire un mot. Il me fait peur, c'est un fait, alors pourquoi dès l'instant même où il relâche sa pression, je me faufile entre lui et le mur et pars en courant ? Je ne m'arrête pas, ma propre survie en dépend. Je ne sais pas ce qu'il me prend, je n'ai jamais été une tête brûlée. Je suis désespérée au point d'entamer une course poursuite dans les couloirs du Stade de France, un golgoth lancé à toute vitesse à mes trousses. Je reconnais que ce n'est pas la meilleure décision de la soirée, mais, bon, je suis à quelques minutes du match de l'année. Il est hors de question que je le loupe pour une histoire d'orientation.

Je ne perds pas de temps à me retourner, il est sûr que mon poursuivant a déjà prévenu l'ensemble de la sécurité. Je dois être recherchée par tout le staff tel Pablo Escobar. Si je ne trouve pas très vite ce foutu escalier, c'est en prison que je regarderai ce match. Je tourne sans réfléchir pour la énième fois et aperçois une porte entrouverte. Consciente de mes faibles capacités athlétiques, je ne tiendrai pas longtemps à ce rythme. Je décide de me cacher à l'intérieur afin de semer Bob et surtout de reprendre mon souffle.

Appuyée contre le battant, je tente d'écouter les bruits extérieurs, mais je n'entends rien d'autre que les pulsations de mon propre poulx. J'hyperventile, j'ai deux points de côté et je vois des étoiles. Le message est clair, je dois me remettre au sport. Mes yeux s'adaptent petit à petit à l'obscurité de la pièce et je découvre un vestiaire. Pas fou, me diriez-vous. Certes, s'il ne s'agissait pas de n'importe quel vestiaire. C'est celui de l'équipe de France. Je reconnais les maillots les plus proches de moi. Je suis sous le choc. De tous les endroits possibles et imaginables, c'est ici que j'ai atterri. Ne devrait-il pas y avoir des agents gardant la porte ?

Pardon, je rectifie. Bien sûr qu'il y en avait, avant qu'ils ne se lancent à la poursuite d'une délinquante. Moi. Par chance, le lieu est vide, l'échauffement doit encore être en cours, mais cela risque de ne pas durer. Je dois sortir d'ici au plus vite avant que les choses ne tournent au vinaigre. Malgré l'incertitude de voir quelqu'un débarquer d'une seconde à l'autre, je suis partagée. J'ai quand même une chance incroyable, je ne peux pas partir tout de suite. Je me suis habituée à l'obscurité et décide d'en profiter pour explorer ce lieu mythique. J'observe les portraits des joueurs, leurs vêtements suspendus, pareil à un musée, je ne touche à rien.

Tout à coup, un bruit venant de l'extérieur me fait revenir sur terre. Je ne peux pas me permettre de rester plus longtemps, chaque seconde qui s'écoule augmente le risque de me faire prendre et alors là, pour trouver une justification plausible, il faudrait se lever tôt. C'est terrible de ne pas avoir son téléphone pour ce genre de moment unique. Il serait temps que j'apprenne à utiliser cet outil à fond et regarder des vidéos de chatons n'en fait pas partie. Je balaye la pièce une dernière fois et pousse la porte du vestiaire, qui s'ouvre à son tour avec une telle force que je me retrouve projetée vers l'avant.

Nez à nez avec un joueur.

Chapitre 3

C'est quand même incroyable, le karma que je me traîne, ce soir. Ce jeune homme, qui me regarde d'un air désabusé, n'est autre que Maylo Tersmeck. Du haut de ses vingt-quatre ans, c'est un des meilleurs joueurs du monde. Je suis sous le choc et, de toute évidence, je ne suis pas la seule. Tout comme moi, il ne devait pas s'attendre à voir une autre personne qu'un de ses coéquipiers sortir de cet endroit. Nous restons quelques instants face à face sans qu'aucun ne prononce le moindre mot.

— Je peux savoir qui vous êtes ? m'interroge-t-il enfin.

— Aucune importance.

— Dans ce cas que faisiez-vous dans nos vestiaires ?

— C'est une longue histoire et je suis persuadée que vous avez mieux à faire !

Je tente de l'esquiver, mais il me retient. Sa force m'étonne.

— Vous croyez aller où comme ça ?

— À ma place.

Son regard est toujours menaçant et il ne semble pas vouloir relâcher sa prise, je dois trouver une autre approche.

— Écoutez, je ne suis pas une fan. Enfin si, bien sûr que je le suis, comment ne pas l'être, vous êtes extraordinaire. Dans votre sport, je précise ! Je ne dis pas que vous ne l'êtes pas en dehors, mais je ne vous connais pas étant donné que je ne suis pas ce genre de fan. Vous voyez ?

Non, il ne voit pas. C'est la pire justification possible. Même moi, je ne suis pas sûre de savoir ce que je raconte. Je patauge sérieusement dans la semoule. Je dois trouver vite fait un moyen de déguerpir.

— C'est un terrible malentendu. Au départ, je me suis égarée en allant aux toilettes.

— Un kiwi ment mieux que ça.

Je tiens environ une demi-seconde avant d'exploser de rire. Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Cependant, je m'arrête quand sa poigne devient douloureuse.

— Vous me faites mal. Je vous promets que je n'ai rien volé !

Je ne sais plus quoi faire pour me sortir de cette situation, je suis désespérée et la seule chose qui me vient à l'esprit, c'est d'enlever mon T-shirt. Mon interlocuteur pique un fard, pourtant je ne pense pas être la première à me dénuder devant lui.

— Rhabillez-vous, s'il vous plaît.

— Mon copain m'attend là-haut, le match va commencer. Pitié, c'est mon cadeau d'anniversaire.

Ma lèvre inférieure se met à trembler et les larmes menacent de déborder. Maylo semble de plus en plus gêné alors j'en profite, exagère et lâche les vannes.

— Je... entendu, cède-t-il.

Je me sens tel un génie ! Quand je crois enfin que mon salut est arrivé, une voix s'élève au bout du couloir.

— Là ! C'est elle.

Nous sursautons tous deux. Nos regards sont attirés en direction de ce ton grave et inquiétant. Je reconnais aussitôt Bob, accompagné de trois collègues. C'est officiel, je suis foutue. À peine le temps de remettre mon haut, qu'ils me saisissent sans ménagement. Ma petite échappée n'a, de toute évidence, pas été appréciée.

— Monsieur, je vous présente mes excuses. Cette jeune femme vous a importuné et je vous assure qu'elle ne restera pas impunie.

Je déglutis, la fermeté du ton employé me passe l'envie de faire la maligne. Je jette un regard apeuré en direction de Maylo qui tente d'intervenir.

— Inutile, ce n'est qu'un malentendu.

— Pas du tout, cette délinquante doit assumer les conséquences de ses actes. Encore toutes nos excuses.

Bob accorde un poli hochement de tête au sportif avant de me tirer d'un geste si brusque dans le sens inverse que je ne peux réprimer une grimace.

— Attendez, que va-t-il lui arriver ? demande Maylo, l'air soucieux.

L'espace d'un court instant, j'ai l'espoir qu'il me sauve de cette sale situation dans laquelle je me suis mise.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, je vais personnellement m'assurer que cette jeune femme ne soit pas relâchée de sitôt. Il est fâcheux qu'elle ait réussi à vous atteindre. Je vous souhaite un excellent match.

Tout s'écroule autour de moi. Ma soirée, mes chances de sortir indemne de ce merdier. Je supplie Maylo du regard et, à l'instant où je le sens manifester un geste dans ma direction, ses coéquipiers arrivent. Je n'ai pas d'autre choix et me résigne à suivre Bob et ses acolytes. Encore une fois, cela s'est joué à rien. Les larmes roulent maintenant franchement sur mes joues tandis que j'avance d'un pas silencieux vers ce qui doit être l'exact opposé d'où je devrais aller.

Je suis assise dans une salle vide et bien trop petite pour être un simple espace de pause. Deux hommes gardent l'unique sortie qu'a cette pièce. Lorsque Bob m'a jetée ici, je lui ai expliqué plus en détail la situation avant qu'il ne quitte les lieux. Je n'ai désormais guère d'autre choix que de patienter, le temps qu'il aille vérifier mon histoire grâce aux caméras, qui, j'en suis sûre, nous ont filmés Marc et moi. Mais bien sûr ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Lorsque la porte s'ouvre de nouveau, je me lève confiante.

— Voici donc la jeune femme.

C'est la douche froide. Bob entre, accompagné de deux agents de police.

— Nous l'avons retrouvée en train d'agresser un joueur et elle n'a pas été en mesure de prouver son identité.

Je suis abasourdie. Comment ça, « agresser un joueur » ? Ce n'est plus de l'exagération légère de la vérité, c'est tout net du mensonge. Alors quand l'un des policiers me demande de les suivre, je tente de me justifier d'un ton farouche.

— Écoutez, c'est un gigantesque malentendu. Nous n'avons pas besoin d'aller aussi loin. Je me suis égarée en cherchant les toilettes, c'est tout. Laissez-moi partir, je vous en prie.

— Mademoiselle, soit vous venez avec nous sans faire d'histoire, soit nous serons obligés de vous passer les bracelets.

Les bracelets ? Quels bracelets ? Je comprends alors qu'il parle des menottes. C'est un cauchemar. À quel moment tout a-t-il pu déraiper à ce point ?

Je n'ai pas le pouvoir de résister. Je suis folle de rage tout en étant morte de peur. J'ignore ce qu'il va m'arriver. C'est un univers qui m'est inconnu.

Comme tout le monde, j'ai déjà fait des bêtises pas toujours très légales, mais jamais, au grand jamais, je ne me suis retrouvée emmenée par les forces de l'ordre. Dans ma vision, cela n'était réservé qu'aux délinquants. À croire que j'en fais partie à présent. Et ma mère, que va dire maman ? Il ne faut jamais qu'elle l'apprenne, ni elle ni ma famille. Mes frangins rigoleraient, c'est couru d'avance. Tout comme mon père qui se laisserait avoir par le côté loufoque de la chose.

Nous finissons par sortir du stade. Il m'a semblé identifier les escaliers menant à notre tribune, sans que je tente de semer la police. Je suis tête brûlée, mais pas suicidaire. Les cris des supporters me parviennent. Si dans les locaux ils étaient étouffés, là je peux reconnaître sans équivoque l'ambiance digne d'une finale. Le cœur lourd, je monte dans la voiture qui m'emmène très loin de ma soirée de rêve.

Assise à l'arrière, je regarde la ville défiler sous mes yeux. La nuit est en train de tomber, le ciel n'a pas tout à fait revêtu son manteau étoilé. D'ordinaire, je me serais émerveillée sur ces couleurs splendides que nous offre le crépuscule. Ce soir, j'y suis insensible. Je ne parviens pas à accepter mon sort. Je cherche encore à découvrir comment j'ai pu toucher le fond ainsi. Les situations farfelues, fantasques, inattendues, tout cela, je connais bien, en revanche, le poste de police, ça, c'est une grande première.

Chapitre 4

La musique qui émane de l'autoradio s'arrête. Une émission reprend, les chroniqueurs s'expriment en même temps, j'écoute d'une oreille distraite quand une question attire mon attention.

— ... et vous, François, si demain vous deviez passer vingt-quatre heures dans un autre corps, qui choisiriez-vous d'être ?

La suite m'échappe. Qu'est-ce qu'ils ont tous aujourd'hui à vouloir devenir quelqu'un d'autre ? Et puis, s'il y a une personne qu'on devrait interroger sur le sujet, c'est bien moi. Je m'abstiens des circonstances présentes, la question ne cesse de tourner dans mon esprit. Tout le monde, pour diverses raisons, a déjà réfléchi, rêvé, espéré changer de vie, voire de corps. Cela fait remonter en moi mes années de secondaire. Je chasse ces sombres souvenirs, ressasser le passé ne m'aidera en rien. Je ne suis pas une lâche. Au lieu de vouloir être quelqu'un d'autre, il faudrait commencer par apprendre à être soi-même. Une main sur mon épaule vient couper court à mes réflexions. Je descends de la voiture et me retrouve face au commissariat. Bon sang, mais comment j'ai pu en arriver là ?

On me fait asseoir sur une chaise dans un recoin mal éclairé. Je patiente de longues minutes. Persuadée qu'ils m'ont oubliée, je vais pour manifester ma présence quand un vieux moustachu s'approche de moi et me demande de le suivre. Je pénètre dans une pièce qui, pour avoir regardé beaucoup de séries policières, est une salle d'interrogatoire. Nous prenons place.

Une nouvelle fois, je raconte ma version de cette mésaventure. J'atténue, bien entendu, certains détails, comme ma course poursuite avec le vigile qui ne plaiderait absolument pas en ma faveur.

— Puis-je avoir votre identité, mademoiselle ?

— Charlie Pousse.

— Votre lieu de résidence ?

— 21 rue de Candie, 75 011, Paris

— Très bien. Êtes-vous en mesure de pouvoir justifier de votre identité ?

— Comme je vous l'ai dit plus tôt, toutes mes affaires sont restées au stade avec mon copain.

— Bien sûr. Je lis, sur la déposition que mes collègues ont récupérée, que vous avez pénétré, et cela malgré les avertissements, dans une zone interdite au public. Vous confirmez ?

— Oui, mais...

Il ne m'écoute pas et poursuit son monologue.

— Ensuite, vous avez agressé un joueur en vous exhibant devant lui, c'est bien ça ?

— Non, ce n'est pas tout à fait ça. J'ai certes enlevé mon haut, dans le seul but de prouver que je n'avais rien volé.

— Si vous préférez le voir ainsi, me dit-il sans conviction. Vous avez de la chance, ce jeune homme ne porte pas plainte. Toutefois, les agents de sécurité ne sont pas du même avis.

— Je le sais. Croyez-moi, je suis désolée pour tout. Je n'ai jamais souhaité que cela se déroule de cette façon, je ne voulais que retrouver mon siège.

— Je ne parviens pas à comprendre la raison pour laquelle vous n'avez pas demandé de l'aide ?

Je m'apprête à me confondre en excuses une nouvelle fois quand je me stoppe net. Je regarde le policier, sans voix. Soit il n'a rien écouté de ce que je lui ai raconté, soit il est abruti. Avant de sortir des mots que je finirais par regretter, je respire un bon coup et décide de reprendre avec calme.

— C'est ce que j'ai fait. Cependant, ayant laissé mes papiers auprès de mon copain, je ne pouvais pas justifier de ma place en carré VIP.

— Vous ne vous êtes pas dit qu'appeler votre compagnon afin qu'il vienne régler ce malentendu pourrait vous aider ?

— Comme je vous l'ai déjà notifié, mon téléphone se trouvait dans mon sac, à ma place, avec mes papiers.

Ma patience approche de ses limites.

— Pourquoi ne pas l'avoir expliqué ?

— Non, mais ce n'est pas vrai, vous le faites exprès ou vous êtes complètement con ?

Je me mords la langue. Au vu de sa tête, les chances de sortir libre viennent d'être réduites à néant.

— Voyez-vous, il est tard et nous manquons de personnel à cause des restrictions budgétaires. Je suis donc dans l'obligation de vous placer en cellule en attendant qu'un collègue puisse prendre en charge votre dossier.

Je suis sur le point de contester quand il me coupe.

— Estimez-vous heureuse que je ne vous mette pas en garde à vue pour outrage à agent.

Je fais profil bas. Il serait temps que j'apprenne à la boucler. L'officier referme mon dossier et m'intime de le suivre. Nous traversons le poste et passons devant un bureau où une pile de dossiers menace de basculer. Il range le mien tout en dessous. Message reçu, je ne suis pas sortie.

C'est la première fois que je mets les pieds en cellule et c'est sans aucun doute aussi confortable que de prendre le tire-fesses. Je m'étale sur ce qui s'apparente à un banc, de toute manière je suis déjà crasseuse. Comment ai-je pu en arriver là ? Quand je repense à la promesse de cette soirée où tout semblait magique... Pourquoi a-t-il fallu que je joue à l'aventurière ? J'ai conscience que je suis incapable de m'orienter. Marc aussi le sait. Et pourtant, il m'a laissé partir seule.

À cette heure, il a dû s'apercevoir de ma disparition et alerter la sécurité. Il est peut-être même déjà au commissariat à négocier pour me faire libérer. Ou alors il en a peut-être profité pour fuir, ce qui serait compréhensible, qui voudrait d'un boulet tel que moi dans sa vie ? Ou encore Maylo, coupable de n'avoir pas prêté main-forte à une demoiselle en détresse, est en train de faire marcher ses relations pour me sortir de ce borbier.

Quoi ? On peut toujours rêver. L'espoir, c'est tout ce qu'il me reste désormais.

— Dure journée ?

Je me redresse et pousse un cri. Je remarque alors la vieille femme dans le coin de la cellule qui me sourit. Par réflexe, je m'éloigne. Après tout, on ne se retrouve pas enfermé sans raison, c'est peut-être une tueuse en série ? Je crois qu'elle comprend mon manège, car elle rigole.

— Tu n'as pas à t'en faire trésor, moi aussi, c'est un malentendu.

— Je suis désolée.

— Tu seras bientôt sortie, et puis, des matchs, il y en aura d’autres.

Elle m’adresse un clin d’œil et je me tends.

— Comment savez-vous que... ?

— La peinture sur tes joues.

Mes muscles se relâchent. Je suis bien trop parano.

— Tu veux me raconter ?

Sa question me fait plaisir. Pour une raison que j’ignore, je sens que cette dame ne me jugera pas et puis j’ai besoin de parler sinon je vais devenir folle. Je me mets donc à lui relater les diverses mésaventures de cette soirée.

— ... alors oui, par moment j’aimerais que ma vie soit différente. Facile et sans emmerdes comme celle de Tersmeck, par exemple.

— Chaque existence est unique. Tout le monde possède ses épreuves et son lot de catastrophes.

— Non pas lui, je vous assure.

— Qu’est-ce qui rend ta vie si terrible ?

— Tout. Je ne sais pas où je vais. Je me sens perdue et bloquée dans une spirale qui ne cesse de m’échapper. J’ai besoin de faire une pause, de prendre du recul.

Les larmes menacent de déborder une nouvelle fois.

— Le destin nous joue parfois de drôles de tours, mais tout finit toujours par rentrer dans l’ordre.

Je hausse les épaules, peu convaincue par son discours. Je commence à avoir mal à la tête alors je m’allonge et ferme les yeux. Mon sommeil est entrecoupé. J’ai le cerveau qui carbure à plein régime. Le temps me paraît long, il s’écoule de manière étrange lorsque vous êtes enfermée. J’ai toujours trouvé ridicules ces scènes de film où l’acteur se met à faire des pompes dans sa cellule, mais, aujourd’hui, je comprends. Le sport offre une échappatoire.

Méthode efficace, mais qui a ses limites. Je suis au bord du malaise vagal. Donc je décide d’entamer le répertoire français. Ça demande bien moins d’effort physique. Sûrement pas très agréable à entendre pour mes tortionnaires, mais, tant pis, ils n’ont qu’à me faire sortir. C’est fou ce que du Céline Dion sonne bien entre ces murs. Je vais peut-être finir par prolonger mon séjour, surtout que ma compagne de cellule semble apprécier mon spectacle. Cependant, le service restauration laisse à désirer.

Quand enfin une femme vient me chercher, je ne saurais dire si je suis là depuis quelques heures ou bien des jours.

— OK, Beyonce, on y va.

Je ne me fais pas prier. Je saute sur mes deux pieds, impatiente de quitter cet endroit. Je salue la vieille dame et j'entends ces quelques mots : « Le destin est capricieux, mais tout est une question de point de vue ».

Je ne sais pas comment les interpréter ni comment réagir, alors je lui souris en retour. Je suis la policière au travers des couloirs pour retrouver le vaste espace rempli de bureaux et d'agents.

— Excusez-moi, que va-t-il arriver à la femme qui était avec moi ?

— Vous étiez seule.

— Non, il y avait cette dame avec qui j'ai...

— Écoutez, la nuit a été longue, je ne suis pas d'humeur. C'est peut-être bien enfermée que vous deviez être finalement.

Je n'ajoute plus un mot. Je ne vais pas aggraver mon cas, bien que je sois sûre de moi. Je ne suis pas folle.

Alors que je m'apprête à saluer la policière, j'aperçois une silhouette familière discutant avec le moustachu. Sans plus attendre, je me précipite dans ses bras.

— Tu es venu me chercher, merci, Marc.

— C'est normal, mon amour. Quand j'ai vu que tu n'étais toujours pas revenue à la mi-temps, je me suis inquiété. J'ai averti la sécurité dès la fin de la rencontre.

La mi-temps ? Il ne s'est pas préoccupé de mon sort avant la mi-temps ? Et il est tout fier de lui, en plus. Non, mais dites-moi que je rêve. Je suis à deux doigts de lui en coller une.

— Tu ne t'es pas dit qu'il avait pu m'arriver quelque chose de grave avant ? demandé-je les dents serrées.

— Si, j'étais mort d'inquiétude !

— Alors, pourquoi tu n'as pas réagi tout de suite ?

— Bah, j'ai essayé de t'appeler, mais tu ne me répondais pas et puis c'étaient des super places, avec une belle affiche, beaucoup de suspense, tout ça quoi. Surtout qu'ils ont gagné, c'est super, non ? Tu ne m'en veux pas quand même ? Je suis venu ce matin à la première heure. Je me suis levé hyper tôt, on m'a fait patienter, puis j'ai dû retourner à la maison chercher tes papiers et tout ça alors que nous sommes dimanche.

J'hallucine. Pitié, dites-moi que je suis encore dans ma cellule et que je fais un simple cauchemar. Je sors de prison à cause d'un malentendu et il ose se plaindre de son temps de sommeil ? Je crois que je vais lui mettre mon poing dans la figure. Le pire, c'est qu'après avoir appris que j'étais enfermée ici, il est rentré tranquille chez lui pour s'offrir une bonne nuit. Alors, non, je ne lui en veux pas. Le mot est bien trop faible pour décrire mes sentiments actuels. J'ai envie de lui arracher la tête. Cela dit, nous sommes en plein milieu d'un commissariat. Je quitte à peine la taule et je n'ai pas le désir d'y retourner. Je n'ai jamais été aussi triste, déçue et furieuse. Sa réaction ne m'étonne qu'à moitié et ça me met hors de moi. Je suis en colère contre moi d'avoir eu confiance en lui. Avoir cru que, pour une fois dans sa vie, il se battrait pour autre chose que sa propre petite personne.

Je préfère ne pas répondre. Je suis bien trop fatiguée pour avoir une discussion. Il ne comprendrait pas de toute manière et je n'ai pas la force d'entamer un conflit avec qui que ce soit pour l'instant. Je veux juste dormir et qu'on me laisse tranquille. Nous sortons main dans la main et je dois me contrôler pour ne pas lui broyer les doigts. Je suis aveuglée par les rayons du soleil. Ça devait être une belle journée, dommage de n'avoir pu en profiter.

— Tu préfères marcher ou le métro ?

Non, là, c'est le pompon. Je viens de vivre une des pires expériences de ma vie et monsieur veut que je prenne le métro ?

Il me faut respirer et dormir, sinon je vais finir par être à temps plein en prison.

— Si cela ne t'ennuie pas, je préférerais la voiture.

— Tu sais bien que je n'en ai pas, chérie.

Ce n'est pas possible d'être aussi peu attentif aux autres. Je me retiens de lui dire des mots que je pourrais regretter.

— Un taxi, Marc, je veux rentrer en taxi, répliqué-je froidement.

— Ah oui, bien sûr, je nous en appelle un tout de suite.

Chapitre 5

Une fois le taxi arrivé, je m'engouffre à l'intérieur et ne prononce plus un mot. Je laisse Marc s'occuper de tout et à peine avons-nous démarré qu'il entre en grande conversation avec le chauffeur. Je m'abandonne au bercement de la route et au ronronnement du moteur. Depuis que je suis enfant, c'est le seul transport dans lequel je parviens à m'endormir. Je sombre petit à petit quand un mal de crâne intense survient. Je retiens un gémissement, ouvre les yeux et reprends contact avec le monde extérieur. Une sensation très bizarre s'installe en moi. En fond, j'entends une émission à la radio.

— ... je ne saurais pas vous répondre. Pour moi rien que l'idée de me retrouver dans un autre corps que le mien me paraît définitivement absurde. Irréel...

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour changer de vie. Je n'écoute pas la suite et tente une interaction avec Marc, mais il est trop occupé par sa discussion. Lorsque la voiture s'arrête devant mon immeuble, je remercie notre chauffeur et sors sans attendre Marc. Je fais la tête, je ne peux pas m'en empêcher. C'est ridicule, mais c'est le seul moyen pour que je n'en arrive pas aux mains. Tant que je n'aurai pas dormi plus de dix heures, bouter sera la meilleure des solutions. Je suis contrariée pour diverses raisons. J'ai conscience que Marc se préoccupe et s'intéresse à moi à sa façon, seulement ce n'est pas celle que je voudrais. Il va attendre que je revienne vers lui et cela m'agace. C'est toujours à moi de faire le premier pas, de prendre sur moi. Marc passe son temps à fuir le conflit, donc ce n'est pas facile d'avoir des explications constructives.

Le manque de communication est véridique, nous devrions pouvoir discuter sans que l'autre se braque au premier sujet qui fâche. Quand il n'est pas vexé, Marc est d'accord avec tout ce que je dis et je me rends compte

que je ne peux plus fonctionner ainsi. J'ai besoin d'être bousculée, d'être contredite et d'avoir tort. Je ne peux pas continuer à croire en un couple qui se dirige droit dans un mur. Cette constatation me fait prendre conscience que nous ne sommes en réalité pas faits l'un pour l'autre. Le pire dans tout ça, c'est que je ne ressens que du soulagement. Comme si je le savais depuis quelque temps déjà, sans parvenir à me l'avouer. Les relations amoureuses n'ont jamais été mon fort, j'ai tendance à me lasser en peu de temps, alors quand nous avons passé la barre des trois ans, ma famille s'est mise à parler mariage. C'est devenu LE sujet de conversation et cela me faisait rire, jamais je ne me suis sentie concernée. Je ne l'envisageais pas.

Cependant, depuis quelques mois, l'attitude de Marc a changé. Je ne suis pas stupide, je vois bien que notre relation est très importante à ses yeux et qu'il veut construire quelque chose de durable. Et ces derniers temps, il m'en parle souvent. Nous ne sommes plus sur la même longueur d'onde. Je n'ai que vingt-quatre ans, je suis en train de finir mes études et je ne sais pas très bien ce que je vais faire de ma vie.

Pour lui tout est différent, il est professeur dans un collège et vient d'acheter un appartement. Alors qu'il n'a que vingt-neuf ans, sa situation est stable et son avenir écrit. Oui, s'engager avec lui peut paraître rassurant, vu de l'extérieur. Mais je n'ai pas envie de sécurité, ni de stabilité et encore moins de m'engager. Je viens de me rendre compte que j'ai plein de découvertes et d'aventures à vivre. Il est hors de question que je m'enferme dans un schéma d'adulte que je ne pense pas encore pouvoir assumer.

C'est un homme bien ; sur certains points, il est quasi parfait. Dans l'absolu. Pas pour moi. Pas pour la vision de vie que je souhaite.

Sans m'en apercevoir, je suis arrivée sur le palier de mon appartement. Je regarde mon compagnon et la réalité de mes pensées me frappe de plein fouet. Je ne veux plus être avec lui. Je suis sur le point de le lui dire quand il ouvre la porte.

— Je te prépare quelque chose à manger ?

— Non, j'ai besoin d'être seule.

— Très bien. Je ne bouge pas d'ici, tu peux te reposer sur moi.

Son ton mielleux et son sourire niais m'insupportent. Qu'est-ce qu'il m'a pris un jour de lui parler de psychologie inversée. Je n'ai pas la force d'argumenter alors je m'éclipse et m'enferme dans la salle de bains. Je ne suis pas une adepte des douches ultras chaudes et longues, pourtant,

aujourd'hui, je fais une entorse à mes principes, présentant bien entendu mes excuses à mère Nature. L'eau coule sur mon visage, je me laisse envahir par la fatigue et le poids de mes révélations, les larmes roulent sur mes joues, se confondant aussitôt avec les gouttes qui perlent le long de mon corps.

Au bout de dix minutes, je décide de sortir. Des odeurs de nourriture émanent de la cuisine. Mon estomac trahit mon appétit, mais je ne change pas d'avis. Je rejoins Marc.

— Je t'ai demandé de me laisser.

— Je sais, je me suis dit que des lasagnes te feraient plaisir. Elles ne seront pas aussi bonnes que celles de ta mère, mais c'est déjà ça.

Délicate attention. Sauf qu'il ne m'achètera pas avec de la nourriture.

— C'est très gentil, mais je n'ai pas faim. Marc, il faut que je te parle.

— Mange d'abord, ça te fera du bien.

Il n'écoute pas ce que je lui dis. Je suis sur le point de m'énerver quand mon téléphone sonne. Je décroche sans même regarder.

Chapitre 6

— *Coucou, ma Chacha d'amour !* claironne la voix de Manon dans mon oreille. *Je suis avec Duchesse et nous t'attendons au Palace.*

— *Et tu as intérêt à ramener tes jolies petites fesses au plus vite !* crie Adèle dans le téléphone.

Je ne peux retenir un sourire. À l'autre bout du fil, mes deux meilleures amies. Ce sont les rayons de soleil de ma vie. Nous ne nous voyons pas souvent, prises par des emplois du temps bien chargés, mais, chaque fois que l'on est ensemble, c'est comme si nous ne nous étions jamais quittées. Nous nous sommes rencontrées lors de notre première année d'étude à la fac de psychologie. Je venais d'arriver à Paris et ne connaissais personne. Nous nous sommes retrouvées dans le même groupe de travail et, autant vous dire, ce fut le début d'une belle amitié. Je suis la seule à avoir poursuivi dans cette voie. Manon s'est lancée dans la musique et elle est très douée. Quant à Adèle, c'est le droit qui a eu raison d'elle. Je suis convaincue qu'elle deviendra une très grande procureure.

Malgré la fatigue qui commence à se faire pesante, je ne tente pas de décliner cette invitation. Ce serait inutile, et puis je les aime beaucoup trop pour ça. Marc s'invite en dépit de mes arguments. Jusqu'au bout, il a décidé de m'enquiquiner, pour rester polie. J'ai beau essayer de lui faire comprendre que j'ai besoin de voir mes amies, seule, il insiste.

— Marc, bon sang, je n'ai pas envie que tu viennes avec moi.

— Tu dis ça parce que tu es en colère.

— Contre toi, oui, si tu continues.

— Mon petit sucre, dans ton état, il n'est pas prudent...

— Bordel, Marc ! Je veux que tu partes de chez moi. Tout de suite.

Jamais je ne lui ai hurlé dessus ainsi. Voyant qu'il ne bouge pas, je récupère mon sac, mes clés et quitte mon appartement en l'y laissant

derrière.

Je file rejoindre mes amies à la terrasse de notre QG.

À l'instant même où mon regard se pose sur elles, une douce chaleur vient m'envelopper. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans elles et je suis sûre d'une chose : notre trio restera intact jusqu'à la fin de nos jours. Cela fait un petit moment que nous ne nous sommes pas vues alors j'ai l'honneur de débiter le tour de table. Ma mésaventure est très vite le seul sujet de notre conversation. Les filles ne peuvent plus s'arrêter de rire, je sens que je n'en ai pas fini avec cette histoire. Je leur parle de Marc avant de les écouter à mon tour.

Vers dix-huit heures, je commence à fatiguer, un mal de crâne constant et intense m'empêche d'être à cent pour cent présente. Je me décide à rentrer et, après avoir embrassé mes amies, je leur fais promettre de vite remettre ça. Les voir m'a fait du bien et les quitter me laisse un goût amer. J'aimerais tant ne jamais avoir à me séparer d'elles. Presque arrivée chez moi, je me retrouve face à Marc. Je n'ai pas le temps de l'esquiver.

— Tu as réfléchi à ma proposition ?

— Laquelle ?

— D'emménager ensemble ?

Je manque de trébucher. Nous venons de nous disputer et il me questionne à propos de vie commune ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez lui ? Certes, il m'en avait parlé et ce serait la continuité logique de notre histoire, or après les derniers événements du jour, je sais que notre relation n'aura pas de suite.

— Marc, il faut qu'on discute.

— Je ne peux plus faire semblant que cette situation me convient, j'ai besoin de plus, Charlie.

C'est quoi, cette nouvelle manie de me couper la parole ?

— Marc, écoute-moi, s'il te plaît.

— Je veux être avec toi. Je sais à quel point tu tiens à ta liberté, néanmoins je ne peux plus faire semblant.

Marc m'observe attendant que je dise quelque chose, mais je reste muette. Mon mal de crâne s'est encore intensifié et impossible de réagir. Je commence à voir flou. Marc continue sur sa lancée.

— Tu souhaites prendre ton temps et, jusqu'à aujourd'hui, j'ai suivi ton rythme. Simplement, ça ne peut plus durer. Je t'aime, Charlie, et je veux

faire ma vie à tes côtés.

Je regarde, impuissante, la tournure dramatique que prennent les choses. J'ai envie de crier, de le supplier de ne pas aller plus loin, pourtant aucun son ne sort de ma bouche. Je suis paralysée et, pour ne rien arranger, j'ai l'impression que ma tête va exploser. Marc pose un genou à terre.

— Ce n'est pas ainsi que je voyais ma demande, mais je ne peux pas attendre plus longtemps. Tu es la femme de ma vie et il faut que tout le monde le sache ! Charlie Pousse, voudrais-tu me faire l'immense honneur de m'épouser ?

Non. Voilà ce qu'il faudrait que je clame haut et fort. *Concentre-toi, Charlie !*

Les passants s'arrêtent autour de nous. Tous nous observent, attendant ma réponse, impatients. Pour eux, ces trois petites lettres ne les engagent en rien et pourtant ils sont tous là à me dévisager, me mettant une pression monstrueuse. J'ai envie de pleurer, je me sens oppressée, je suis saisie d'un violent vertige. Je ne peux pas m'évanouir ici. Je dois rapidement rentrer pour m'allonger. Je suis incapable de réfléchir, je ne sais plus où je suis, je ne reconnais personne autour de moi. Je suis le centre d'une attention qui m'échappe alors, quand j'entends mon prénom, je réponds machinalement.

— Oui.

Des vagues de sifflets et d'applaudissements nous submergent. Marc me passe la bague au doigt, dans tous les sens du terme, et m'embrasse. Je suis sous le choc et mobilise le peu de forces qui me reste pour ne pas m'écrouler. Toute la scène qui se déroule malgré moi me dépasse. Je ne comprends pas très bien ce qu'il m'arrive. Je ne veux qu'une chose dans l'instant : retrouver mon lit.

Lorsque je pénètre dans mon appartement, je me précipite pour m'allonger, ou, plutôt, m'effondrer dans mes draps. Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais je n'arrive pas à lutter et j'ai un tel mal de tête que je ne le cherche pas non plus. Ces dernières trente-six heures ont été si chargées en émotions et en rebondissements que je n'ai plus la capacité de gérer. Je sombre dans les bras de Morphée. Demain, il fera jour.

Chapitre 7

Les rayons du soleil viennent délicatement caresser mes paupières. C'est une sensation agréable, car, depuis que je suis à Paris, je ne l'ai jamais retrouvée étant donné que mon appartement est exposé plein nord. Je m'enfonce un peu plus sous mes couvertures. Les draps doux me donnent l'impression d'être en plein milieu d'un rêve. Une délicieuse odeur de pain grillé accompagnée de celle du café me titillent le nez. Qu'est-ce que j'aime ces parfums matinaux ! Ma mère le sait, à chaque fois que je rentre, elle me chouchoute.

Je décide de prolonger un peu ce petit plaisir simple que la vie nous offre. Un aboiement suivi d'une voix me fait sortir de ma rêverie. Je ne la reconnais pas. Je roule sur le côté toujours dans un état comateux. Ma tête me lance. Je tente d'ouvrir les yeux, mais une puissante lumière m'éblouit. Il se passe quelque chose. Impossible de réfléchir. Comme si, tout à coup, cette fonctionnalité n'était plus disponible. Je me frotte le visage.

Quand un événement de la veille resurgit dans ma mémoire. Mariage. Petit à petit, tout me revient. Je me redresse tant bien que mal dans mon lit. Je cligne plusieurs fois des cils et tente de m'acclimater à la lueur présente dans la pièce. Tout cela est bien étrange, je n'ai jamais eu autant de soleil chez moi et je suis persuadée de ne pas être chez mes parents.

En prenant connaissance des lieux, je ne reconnais pas l'endroit. Je ne suis définitivement pas chez moi. Je distingue alors une jeune femme appuyée contre le chambranle de la porte. Vêtue d'une chemise d'homme mal boutonnée et d'une culotte, elle me contemple. Tout cela n'a aucun sens. Je l'observe à mon tour, essayant de me rappeler si je la connais.

La peau pâle, une longue chevelure blonde encadre un visage aussi parfait que celui des mannequines de magazine et des yeux bleus perçants qui me dévorent. Elle a un physique de déesse avec des courbes là où il faut. Cette

femme est renversante. Je me sens tout de suite complexée, soumise à son regard de braise. Je tire la couverture, mais je suis interpellée par une partie manquante sur mon torse dénudé. Je baisse la tête et remarque un corps qui n'est pas le mien. Je pousse alors un grognement que je stoppe aussitôt. Ce n'est pas ma voix non plus. La jeune femme éclate de rire et se jette sur moi en s'esclaffant.

— Tant que ça ? Attention, tu commences à te faire plus d'effet que tu ne m'en fais.

Elle m'adresse un clin d'œil assez subjectif avant de m'embrasser à pleine bouche. Je l'éloigne avec force.

— Qui êtes-vous ?

Sans se démonter, elle me regarde et glisse le long de mon corps.

— Oh, tu veux la jouer comme ça.

— Je ne joue...

Sa main se referme sur une partie de mon anatomie que je découvre en même temps. Je pousse un hurlement sourd et la repousse cette fois-ci avec plus de fermeté. Je saute hors du lit, tirant le drap vers moi afin de me couvrir. La femme me dévisage avec incompréhension.

— Je suis désolée, je... euh... si vous pouviez partir, s'il vous plaît, je... merci.

— Enfin, Bébou, c'est quoi cette histoire ?

— Bébou ? Non, là, on touche le fond, jugé-je. Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes ni où je me trouve, alors si vous pouviez me laisser seule, cela serait adorable. Merci.

J'insiste sur la dernière partie de ma phrase, mais visiblement le message ne passe pas.

— Qu'est-ce qu'il te prend ? C'est moi, c'est Jess.

Voyant que je ne réagis pas, elle se sent obligée de préciser.

— Jessica.

Je ne bronche toujours pas, et elle ne semble pas décidée à partir. J'exprime la première chose qui me vient à l'esprit.

— Charlie, enchantée. Maintenant, si vous voulez bien me laisser.

— Non, mais c'est quoi encore, ce bordel ? Tu me largues, c'est ça ?

— De quoi ? J'ai besoin qu'on me foute la paix. Ce n'est pas compliqué à comprendre ?

— Tu n'as vraiment de respect pour personne, crache-t-elle.

— Je suis désolée de vous blesser, tout est assez flou pour moi et...

— Ah non, ne me fais pas le coup de l'amnésie, je mérite mieux que ça.

— Oui, et c'est d'ailleurs pour cela qu'il est préférable pour vous de partir.

La gifle m'assomme. La dernière fois que j'en ai reçu une, je devais être au collège. Je porte ma main à ma joue et la retire presque aussitôt. Le toucher n'est pas lisse comme à l'accoutumée, une barbe bien présente a pris place sur mon visage. C'en est trop, je fonds en larmes. Bon sang, que se passe-t-il ?

— Tu crois que ton numéro va m'attendrir ? Tu es pathétique.

Ce n'est qu'une fois Jessica partie que je me rends compte que je ne veux pas être seule. Comment le pourrais-je alors que je suis complètement larguée. Est-ce qu'un jour la vie arrêtera de s'acharner sur ma pauvre existence ? Je ne prends pas le temps de me calmer et fonce me regarder dans un miroir. Le drap sur les épaules. La salle de bains n'est pas difficile à trouver. J'entre et manque de faire un arrêt cardiaque. Un homme se tient debout devant moi et me fixe. Les yeux bouffis par les pleurs, il a une mine affreuse. Je ne le reconnais pas tout de suite, il semble aussi choqué que je le suis. Je tente un pas dans sa direction avant de comprendre que je suis seule dans cette pièce et que cet homme, qui ne m'est pas inconnu, n'est autre que mon reflet dans le miroir. Cette fois, c'en est trop. Je vacille et m'étaie sur le sol.

Chapitre 8

Ma tête me fait souffrir. J'ouvre les yeux, je suis sur le sol de ce qui semble être une salle de bains. Je me mets sur pied avec difficulté et manque de m'évanouir à nouveau. Dans le miroir, Maylo Tersmeck me fixe, ahuri.

Comme pour vérifier si ce que je vois est bien réel, je me pince. Le corps en face réagit à l'identique de moi. Je ne suis pas sûre de bien réaliser ce qu'il m'arrive. C'est quoi encore, ce bordel ? Je reste ainsi, sans bouger, de longues minutes. Je ne peux pas y croire. Je suis en train de rêver. Il n'y a pas d'autre explication possible. D'accord, je voulais changer de vie, mais, là, c'est un peu trop brutal. La réalité me frappe tout à coup. Si moi je suis lui, cela signifie que lui est... Ô nom d'un cheval chauve !

Il faut que je l'appelle pour savoir si j'ai raison ou si je suis folle. J'ai besoin d'un téléphone, et vite. Dans ma précipitation, le drap glisse et je me prends les pieds dedans. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas perdu ma maladresse légendaire. Je rouspète et tente de me relever quand quelque chose de non identifié se jette sur moi. Je pousse un hurlement d'effroi. Je suis en position fœtale, terrorisée. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter pareil acharnement ?

Je ne vais pas rester ainsi toute ma vie, je dois affronter le monde. Je prends une grande inspiration et sors ma tête de sous le drap. Un adorable petit chien se met alors à me lécher le bout du nez. Je rigole, qu'est-ce que je peux être trouillarde. J'ai toujours voulu un chien, mais à Paris ce n'est pas possible. L'animal, bien content d'avoir de l'attention, roule sur le dos. Je fonds et caresse ce chiot avant de me rappeler ma mission première. Trouver un téléphone.

— Excuse-moi, ma belle, mais je dois d'abord régler une urgence vitale.

Le timbre de la voix qui émane de ma bouche me donne des frissons. Je me relève et parcours la chambre du regard. Le boîtier est posé sans surprise sur la table de nuit. Je m'en saisis euphorique, mais déçante aussitôt. Le code. Ce fichu code que je ne connais pas. Le désespoir s'empare de moi et je suis à deux doigts d'une rechute lacrymale quand un son attire mon attention. Je baisse les yeux sur l'écran déverrouillé. Nous vivons une sainte époque où le maître mot est innovation. L'empreinte digitale a fonctionné, ou bien la reconnaissance faciale, mais étant donné la carafe que je me paye j'ai des doutes. Il me faut des réponses et, sans réfléchir, je me retrouve sur le Net, ce qui est une très mauvaise idée. Je ne tombe que sur des sites d'illuminés ou des fictions. En résumé, rien de concret, rien qui m'aide à mettre un terme à cette folie.

Non, je n'ai pas été frappée par la foudre, je n'ai pas non plus eu de terrible accident et je ne suis pas une sorcière. Internet, c'est super quand on sait s'en servir. Et il ne faut surtout pas croire tout ce qu'on y lit. On s'y perd très vite. D'ailleurs, qu'est-ce que je voulais faire ? Je décide d'effectuer le tour du propriétaire, le temps que cela me revienne ou que je trouve une solution. Sans surprise, nous commençons par une chambre plutôt spacieuse, le dressing est fabuleux, et attenante, la salle de bains qui doit être à elle seule aussi grande que mon appartement. Une très large baie vitrée donne sur le jardin. C'est sublime, j'ai hâte de voir la suite.

Je découvre une vaste cuisine ouverte, ce qui crée un espace chaleureux et convivial avec le salon. Il y a même une salle de sport. Ajoutez à cela des toilettes dans l'entrée et vous avez un intérieur parfait. Je passe à la visite du jardin. La terrasse en bois donne sur un coin herbu avec une piscine au bout et, plus top encore, aucun vis-à-vis, uniquement de la nature à perte de vue. Je suis dans un véritable petit coin de paradis. Respirer l'air de la campagne à pleins poumons de bon matin est quand même un luxe que les Parisiens n'auront jamais. Je ne sais pas comment j'ai pu m'en passer si longtemps. Ça me rappelle mon enfance, chez mes parents. Je ne suis pas descendue voir les miens depuis un long moment, je m'en rends compte maintenant. Le sud me manque, ma famille me manque. Je plonge dans une nostalgie que je côtoie un peu trop ces derniers temps. Je sens un chatouillement à mes chevilles. L'adorable chiot surgit entre mes jambes. Je ne résiste pas et l'attrape au passage. Je le serre contre moi. Il me lèche

joyeusement. Le contraste entre ses coups de langue râpeuse et son poil tout doux m'arrache un sourire.

Voilà comment on devient gaga avec les animaux. Je ne comprends pas que la cynothérapie ne soit pas davantage utilisée : en l'espace d'à peine une minute, je suis passée d'une petite déprime à un bien-être apaisant. Je finis par le reposer sur le sol et le regarde cavalier dans l'herbe, trébucher, repartir avec toujours autant d'enthousiasme et d'entrain. Je contemple un instant le panorama qui s'offre à moi, les montagnes en arrière-plan. Ce n'est pas à Paris que je verrais ça. Ce n'est pas à Paris que je verrais ça ?

Oh, nom d'une mouette en hiver, Maylo !

La réalité de la situation me rattrape une nouvelle fois. Je déverrouille le téléphone et je m'arrête aussitôt. Je ne connais pas son numéro. Comment vais-je faire pour... Mais quelle gourde parfois je vous jure. Il a mon portable. Je compose mon numéro et attends. Au bout de la cinquième sonnerie, ma messagerie se déclenche, je raccroche et rappelle dans la foulée. Au bout de ma troisième tentative, toujours aucune réponse.

Je panique, les scénarios catastrophes se succèdent dans mon esprit. Se pourrait-il que je sois morte ? Ou bien que l'âme de Maylo n'ait pas pris possession de mon corps ? De désespoir, je compose le numéro de Marc, du moins j'essaye, je me rends compte qu'en réalité je ne le connais pas. Je décide de tenter une dernière fois avant de prévenir la police. Bon, je m'emballe, mais on ne sait jamais. Alors que les bips se succèdent, une voix à l'autre bout du fil retentit.

— Si je ne réponds pas, c'est que je ne veux pas être réveillé.

C'est terrible de s'entendre sur des enregistrements, mais, alors là, c'est carrément flippant. J'ai envie de pleurer, encore, de peur ou de joie, je ne sais pas. Je prends conscience que je n'ai pas la moindre idée de ce que je m'apprête à dire et, à entendre la voix ensommeillée au bout du fil, Maylo ne s'est pas rendu compte qu'il ne se trouve pas dans son grand lit douillet, mais dans un clic-clac miteux à Paris. Je suis saisie de mutisme.

— *Bon, je ne sais pas qui vous êtes ni comment vous avez eu mon numéro, mais je ne suis pas intéressé.*

Sur ce, il me raccroche au nez. Me voilà dans de beaux draps. Je ne prends même pas le temps de réfléchir et le rappelle dans la seconde. Cette fois, il décroche dès la première sonnerie.

— Écoutez.

Je l'entends se racler la gorge à plusieurs reprises.

— *Je me suis montré courtois désormais... OH PUTAIN, MAIS C'EST QUOI CE BORDEL ! Je suis qui ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ?*

Il faut que je trouve une explication pas trop compliquée et plausible, bien que rien de tout cela n'ait de sens.

— Pas de panique : je suis toi et toi, bah, tu es moi. C'est fou, je sais.

Dit à haute voix, cela semble encore plus ridicule. Je n'arrive pas à concevoir que cela puisse être possible.

— *Mais tu es qui, bordel ?*

— Eh bien, on part sur un vocabulaire développé, répliqué-je. Je m'appelle Charlie et je...

Le timbre de Marc en arrière-plan me fait sursauter. Mince, je l'avais oublié celui-là, il va falloir que Maylo se débarrasse de lui et peut-être réussira-t-il à le larguer par la même occasion. Je suis terrible.

— *Mais t'es qui, mec ? Ne me touche pas !*

Je sens que Maylo perd pied et je cherche une solution pour lui venir en aide au téléphone. Je m'égosille dans le combiné afin d'attirer son attention.

— Maylo, Maylo, écoute-moi, s'il te plaît.

— *Tu le connais, le gars ?*

Je trouve sa question d'une grande stupidité avant de me souvenir du contexte. Ce n'est facile pour aucun de nous deux et, vu la réaction que j'ai eue ce matin avec la jeune femme, je ne peux pas le juger.

— Oui, c'est mon copain. Est-ce que tu peux aller dans la salle de bains et t'enfermer.

— *Avec plaisir. C'est où ?*

— Tout de suite sur ta gauche, je ne vis pas dans un palace.

Je l'entends se déplacer et essaye de réfléchir à un plan, mais son hurlement m'en empêche.

— *Qu'est-ce que tu m'as fait ?*

— Pardon ? Je pourrais te poser la même question.

— *Mais je ressemble à une fille !*

— Oui, parce que tu en es une, pauvre andouille. Je t'ai dit que tu étais moi.

— *Mais comment ?*

Je suis en train de le perdre. Je dois vraiment tout gérer, mais, avant de m'occuper des gros problèmes, je ne peux m'empêcher de lui demander

pour la bague. Il me confirme alors que j'en porte bien une. Bon, chaque chose en son temps.

— Il faut que tu te débarrasses de Marc. Dis-lui que tu ne te sens pas bien et que tu voudrais rester seule.

— *C'est qui, Marc ?*

— Mon copain !

Non, mais ce n'est pas vrai, qui m'a fichu un crétin pareil ! Quelle poisse, je vous jure.

— *Ah oui, le gars. Mais pourquoi ?*

— S'il te plaît, fais-le, imploré-je à bout de patience.

Je l'entends souffler, puis cinq minutes plus tard, la voix de Marc me parvient, étouffée.

— *Si jamais c'est à cause d'hier, je suis désolé je ne voulais pas te brusquer. Chérie, je suis inquiet pour toi, je te laisse, mais tu sais qu'au moindre besoin tu m'appelles et je débarque. Je t'aime.*

Je lève les yeux au ciel. Comment en suis-je arrivée là ? Je devrais pourtant trouver ces mots mignons, or la seule chose qu'ils m'évoquent, c'est une envie irrépressible de vomir. Toutefois, ce n'est pas la priorité et encore moins à Maylo de s'en charger. Bien que cela m'arrangerait, je ne peux pas, je lui dois au moins ce respect-là. Pour le moment, je dois le tenir à l'écart.

— *Attends, mais je te connais ?*

— Non. Allez, il faut...

— *Mais si, tu es la fille des vestiaires !*

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— *Rassure-moi : tu n'es pas une de ces fans dégénérées ?*

— C'est toi, le dégénéré ! Bon, le téléphone, c'est bien, mais ça a ses limites.

— *Tout à fait d'accord, je ne vais pas pouvoir rester dans ce dé à coudre.*

— Bienvenue à Paris, Votre Altesse.

Il est vrai qu'entre sa maison et mon taudis c'est le jour et la nuit. Il faut dire que nous ne disposons pas des mêmes moyens.

— *Comment ça, à Paris ?*

— Eh bien, j'y habite. Bon, nous n'avons pas le temps pour ça, il faut que tu prépares un sac pendant que je regarde les trains.

— *Quel train ? Je ne prends pas le train.*

Je vous jure que c'est à en devenir chèvre.

— Tu joues à Toulouse donc je suppose que ta maison n'est pas très loin ?

— *Oui, à peu près.*

— Eh bien, aux dernières nouvelles, Paris, ce n'est pas la porte à côté.

— *Sérieux ? C'est la misère.*

— Peut-être, mais c'est comme ça. Alors tu te bouges, tu fais mes valises et, moi, je te prends le premier aller simple pour Toulouse.

— *Je veux être en première classe.*

— Tu auras ce que je trouve et c'est toi qui payes !

Comme nous sommes en semaine, les billets ne sont pas hors de prix. Il m'indique où se situe sa carte et me donne toutes les informations nécessaires. On peut dire qu'il n'a pas peur. Nous restons au téléphone tout du long. Une fois la valise bouclée, Maylo se met en route pour la gare. Je le guide à travers les rues de la grande ville. C'est un peu loin, mais c'est un sportif, il peut marcher, merde ! Une fois que je le sais installé dans le train, je laisse échapper un soupir de soulagement, nous avons au moins réussi à le faire arriver jusqu'ici. Je m'apprête à raccrocher quand Maylo intervient.

— *C'est bizarre, j'ai l'impression que personne ne me reconnaît. Vous ne regardez pas le rugby à Paris ?*

Exaspérant, mais, avant que je n'aie le temps de répondre, Maylo enchaîne.

— *Charlie, comment on va se retrouver à la gare ?*

S'il vous plaît, dites-moi qu'il le fait exprès. Je prends une grande inspiration, après tout cette situation très particulière n'est pas facile à gérer, je me dois d'être patiente comme avec un enfant.

— Premièrement, nous avons des téléphones. Ensuite, s'il y a bien une personne que tu seras en mesure de reconnaître, je pense que c'est toi, Sherlock.

— *Pas faux. Je n'arrive pas du tout à m'y faire. Bon, on se retrouve à la gare et n'oublie pas d'emmener Lytchie avec toi, tu verras, elle dort durant tout le trajet. Bye.*

Avant même que je n'aie pu intervenir, il raccroche. Comment ça, je dois prendre Lytchie ? Et puis d'abord, qui est Lytchie ? La femme de tout à l'heure ? Non, ce n'est pas un prénom, ça. Mon regard se pose sur le chiot. D'accord. Je l'attrape et me dirige vers l'avant de la maison.

En ouvrant la porte d'entrée, je remarque une très belle voiture, garée dans l'allée. Je ne m'y connais pas du tout, mais elle m'a l'air plutôt ancienne et en très bon état. Sans plus m'attarder, je rebrousse chemin lorsque je m'immobilise. Je prends conscience du sens de la conversation. Maylo attend que je me rende à la gare, en conduisant, pour le récupérer. Cela ne m'aurait pas posé de problème, si j'avais eu mon permis. Or je ne l'ai pas. Je tente de rappeler Maylo. Pas de réponse.

Je commence à flipper. Étant donné les paysages alentour, venir à pied de la gare ne semble pas envisageable. Je ne peux pas le laisser en plan. Certes, c'est sa ville, il y connaît sûrement du monde, mais en tant que Maylo, pas en tant que Charlie. C'est un cauchemar. Je m'empresse de regarder le trajet et constate qu'il y a quand même une trotte. Je suis à deux doigts de tourner de l'œil. Bon, pas de panique, il me reste encore assez de temps avant qu'il n'arrive, autant ne pas prendre de risque et partir sur-le-champ. Je retourne dans la chambre et attrape les premiers vêtements qui me tombent sous la main. Prête, je soulève le chiot qui se blottit dans le creux de mes bras. Je récupère les clés et ferme la maison. Je vérifie que j'ai bien tous les papiers de Maylo, surtout le permis. Avec ma conduite, il y a de fortes chances pour que je me fasse arrêter et il est hors de question que je visite le commissariat de Toulouse. Je prends place côté conducteur, une boule s'installe au creux de mon estomac. Les seules fois où je me suis retrouvée sur ce siège, je devais avoir quatorze ans et mon grand-père me faisait déplacer sa voiture dans l'allée du jardin pour la garer à l'ombre sous le grand mûrier. Je reproduis les gestes que j'ai si souvent vu faire et auxquels je ne comprends rien. J'estime qu'il faut que je puisse toucher les pédales et voir la route, le reste n'a pas d'importance. Je me fais quelques passages de vitesse afin de m'échauffer. Au bout d'un quart d'heure, je finis par insérer la clé et démarre. Je ne crois pas spécialement en Dieu, ni en un autre être supérieur qui aurait un quelconque pouvoir sur nos vies, et, heureusement, parce que, sinon, avec le karma que je me traîne j'aurais bien deux mots à leur dire là-haut. Malgré tout, à cet instant, je prie. De toutes mes forces. Je finis par ouvrir les yeux, expire et embraye. Sans surprise, je cale. Je dois m'y reprendre à cinq fois avant que la voiture ne bouge. C'est parti, je ne sais pas ce que cette aventure me réserve, mais une chose est sûre, je ne suis pas au bout de mes peines.

Chapitre 9

Ne conduisez jamais sans le permis. Jamais !
Les cinq premières minutes, j'étais très stressée, ensuite tout s'est relativement bien déroulé. Bon, j'ai avancé aussi doucement que possible et j'ai eu une petite frayeur avant de prendre la voie rapide, mais comme on dit plus de peur que de mal. Sauf pour la voiture qui faisait des bruits inquiétants. Je ne suis pas sûre d'avoir respecté toutes les règles du Code de la route, après comme je ne les connais pas, je me sens moins coupable. Et puis, je suis quand même en vie sans avoir blessé personne, je pense que cela mérite qu'on s'y attarde. Je me disais que conduire n'est peut-être pas si terrible, puis je suis entrée en ville.

La gare se trouve en plein centre, et là ce fut le début de la fin. Cela doit faire au moins une heure que j'essaye de suivre le GPS qui est supposé m'aider en m'indiquant la route. Je suis persuadée que ce machin est cassé, ou que celui qui l'a créé ne souhaitait pas le bien à ses semblables. Je suis coincée dans la file de droite alors qu'il faut que je tourne à gauche au feu et je ne sais pas comment m'en sortir. Je recommence à caler dès que je dois redémarrer et tous les automobilistes ont décidé de passer leurs nerfs sur moi, les klaxons à mon encontre se succèdent. Je suis à deux doigts de fondre en larmes, toutefois, je me retiens, cela n'arrangera pas la situation ni ma visibilité. Je dois arrêter de pleurer quand quelque chose ne va pas comme je veux. Je suis bien trop émotive.

Je ne sais pas par quel miracle j'arrive à la gare en un seul morceau et avec vingt minutes d'avance ! Bon, maintenant, il ne me reste plus qu'à me garer. Je tourne longtemps, laissant les places trop étroites à d'autres usagers, je ne suis pas non plus inconsciente. Alors que je commence à perdre patience, une vieille dame, qui a visiblement les mêmes exigences que moi, recule. Je mets mon clignotant et débute un des moments les plus

difficiles de toute mon existence. Pourquoi ne m'a-t-on jamais dit à quel point se garer est impossible ?

Au bout d'une dizaine de minutes, je décide de tout reprendre à zéro. Je m'agace un peu sur le volant et ressors de la place. Toutefois, je n'ai pas le temps d'avancer qu'un gros 4x4 me passe devant. Là, c'en est trop ! Je veux bien être gentille, mais, ça, c'est non ! De rage je serre le frein à main, la sécurité avant tout, ouvre ma portière et déboule, furieuse.

— Allez-y, ne vous gênez pas ! hurlé-je avec une voix imposante qui ne cesse de me surprendre.

Une jeune femme sort alors de sa voiture avec la ferme intention de m'ignorer, jusqu'au moment où elle m'aperçoit. Son expression change du tout au tout.

— Oh, je suis navrée, je ne vous avais pas vu.

— Ouais, bah, maintenant, c'est le cas et c'est ma place.

— Bien que je sois pressée, je suis sûre que nous pouvons trouver un arrangement.

La femme roucoule et déboutonne son chemisier. Je rêve ? Qu'est-ce qu'elle croit qu'elle est en train de faire là ? Je lui adresse un regard noir.

— Le seul arrangement que nous allons trouver, vous et moi, est celui initial. Vous prenez votre caisse et vous allez vous garer ailleurs.

La voyant hésiter, j'ajoute le plus sûr de moi possible.

— Ne me forcez pas à faire ça.

Je ne sais pas ce qu'elle comprend dans « ça », moi-même, je n'en ai pas la moindre idée, le plus important est qu'elle remonte dans sa voiture et s'en va. Fièr d'avoir défendu ma place, je m'engage un peu trop confiante dans ce qui n'est en rien un boulevard. C'est donc avec beaucoup d'entrain que je frotte les portières côté conducteur avant de percuter le poteau devant moi. Je sors constater les dégâts qui, de mon point de vue, sont minimes. De toute façon c'est trop tard, et puis je suis garée, c'est ce qui compte. Je ferme la voiture et presse le pas vers la gare. Avec toutes ces bêtises, je suis presque en retard.

Je dépasse un couple avec un adorable petit chien. Et mince j'ai oublié le mien sur le siège passager. Je retourne à bonne allure chercher Lytchie, qui m'attend, roulée en boule, pas le moins du monde perturbée par cet abandon temporaire. Je me dépêche de la récupérer avant de repartir, et, cette fois, je cours presque. Je ne comprends pas les regards insistants ni les sourires

dont je fais les frais jusqu'à ce que je passe devant une vitrine et croise mon reflet. Mince, c'est vrai que je ne suis plus Charlie, mais Maylo, grand rugbyman connu de tous. Certains passants viennent d'ailleurs me demander une photo et je n'ai d'autre choix que d'accepter. Je suis déconcertée par cette soudaine visibilité.

Lorsque je pénètre dans la gare, cela ne s'arrange pas. Je me fais submerger par la foule. J'aperçois alors une silhouette plus que familière qui s'avance dans ma direction. Nos regards se croisent, il s'arrête net, tout aussi troublé que moi. C'est plus poussé que de se voir dans un miroir. Je distingue chaque détail, chaque courbe. Tout le monde s'est déjà vu au travers de vidéos, mais l'expérience à cet instant est encore différente. J'ai l'impression que l'on m'a dérobé mon identité, mon corps. J'examine ma propre personne d'un œil totalement extérieur. Est-ce que les vrais jumeaux ressentent ça ? Quoi qu'il se passe dans l'esprit de Maylo, il finit par me faire un signe et s'éclipse. Je m'excuse auprès des passants présents autour de moi et le suis. Il est chargé comme une mule. Il ne doit rester plus que des meubles dans mon studio. Alors que nous sortons de la gare, sans m'attendre, il se dirige vers le parking. Je ne comprends pas à quoi il joue et je suis presque obligée de lui courir après. C'est un comble quand même, je risque ma vie en venant le récupérer et lui n'a même pas la décence de m'adresser la parole. Je crois que sa célébrité lui a gravement endommagé le cerveau. Arrivé à l'entrée du parking, il s'arrête et se retourne.

— Enfin, ça ne va pas de te montrer comme ça ?

— Non, mais je rêve là ? C'est toi qui m'as demandé de venir te chercher.

— Pas DANS la gare ! Imagine qu'on nous ait aperçus ensemble.

— Je ne savais pas que je faisais honte à ce point, répliqué-je. Surtout que vu ta dégaine, je ferais profil bas. C'est quoi, cette coupe ? Tu as gardé la tête hors du train durant le trajet ?

— Je n'ai pas vraiment l'habitude d'avoir des cheveux aussi longs. Et puis, on dirait de la paille. Jamais tu n'en prends soin ?

— Je sens qu'on va bien s'entendre tous les deux.

Sans lui laisser le temps de répondre, je me dirige vers la voiture, le chien toujours sous le bras comme une vraie mémé. J'ouvre le coffre et rouspète en essayant de faire rentrer la valise entre les deux sacs.

— Tu n'avais pas besoin de vider mon appartement. Je ne déménage pas à ce que je sache.

— Vu dans quoi tu vis, tu devrais.

Ne rencontrez jamais vos idoles non plus. Cela ne fait pas dix minutes et j'ai déjà envie de l'étrangler.

— Au fait, ton mari a appelé au moins une dizaine de fois. Fais quelque chose parce que c'est insoutenable.

— Ce n'est pas mon mari, râlé-je. Et puis tu n'avais qu'à lui répondre.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à être insupportables en ce moment ? Alors que je me bats avec les bagages afin de les faire rentrer dans le coffre minuscule de sa maudite voiture, il est tranquillement en train de jouer avec son chien. Je finis par tasser le tout et ferme le hayon avec force.

— Doucement ce n'est pas une Peugeot.

Je ne pensais pas qu'il était possible de m'exaspérer à ce point. Le voyant se diriger vers le côté conducteur, je l'intercepte.

— On peut savoir ce que tu fais ?

— Eh bien, je prends le volant, c'est encore ma caisse que je sache.

Sa façon de me répondre comme si j'étais la dernière des imbéciles me demande de faire preuve d'un calme olympien pour ne pas lui sauter à la gorge.

— Crois-moi, je préférerais aussi que tu conduises, mais le problème vois-tu, c'est que je n'ai pas le permis.

— OK, désolé pour toi.

S'il vous plaît, sortez-moi de cet enfer ! J'insiste lourdement.

— TOI, tu l'as.

Son regard horrifié montre qu'il comprend enfin ce que j'essaye de lui dire.

— Mais attends, tu as conduit pour venir ?

— Non, la voiture est arrivée toute seule. Tu te forces ou tu es complètement con ?

— Comment on rentre du coup ?

— Eh non, tu ne te forces pas.

J'expire et entre côté conductrice, mets le contact et patiente le temps qu'il daigne s'installer. D'un côté, je ne peux pas lui en vouloir d'être réticent, je pense qu'à sa place je ne serais pas montée. Cependant, nous devons nous adapter et le faire ensemble. Bien qu'il m'exaspère, je dois prendre en compte la situation surnaturelle que nous traversons et qu'il ne la

ressent pas de la même manière que moi. Il a beau être moi, ce n'est qu'en apparence.

— Punaise, ça ne fait pas une journée et je n'en peux déjà plus !

— Quoi donc ?

— Mais de ces seins ! C'est vraiment agaçant, lourd et, dès que tu bouges, ils font de même.

— Et encore, tu n'as pas expérimenté la course.

— Je vais aller me les faire retirer, ça va être vite vu.

Je jubile pour la première fois de nos rôles inversés. Enfin un homme qui éprouve ce que ça veut dire : être une femme. Surtout que, niveau poitrine, je ne suis pas à plaindre. Maylo va se régaler. De bonne humeur, je démarre la voiture et quitte le parking. Je sors de la ville beaucoup plus facilement que je n'y suis entrée et ce n'est pas grâce à Maylo. Ses commentaires tous les cinq mètres et sa façon de s'agripper à la portière me tendent. J'ai l'impression de conduire avec ma mère. Je le sens relâcher à peine la poignée une fois engagés sur la voie rapide. Nous roulons en silence, la radio en fond. Je reste concentrée sur ce qu'il se passe devant moi. Une vingtaine de minutes plus tard, une envie pressante me saisit. J'essaye tant bien que mal de me retenir, seulement, je constate que ce n'est pas la principale qualité de la gent masculine. Je ne tiens plus en place et Maylo le remarque.

— On peut savoir ce qu'il t'arrive ?

— Il faut que j'aille aux toilettes.

— Arrête-toi, alors.

— Je ne vais pas faire pipi sur le bord de la route.

— Et tu veux faire ça où ?

— Je vais attendre d'être rentrée.

— Tu n'y arriveras pas, surtout avec la vitesse de grand-mère à laquelle tu conduis.

Je le foudroie du regard. Or, il est vrai que je ne tiendrai pas cinq minutes de plus. Je ralentis et m'arrête sur le bas-côté. Je m'aventure dans l'herbe jusqu'à un arbuste. L'envie se fait de plus en plus pressante, cependant je ne peux pas bouger, je suis paralysée et Maylo s'impatiente.

— Bon, tu te dépêches, on ne va pas y passer la journée.

— Je ne peux pas.

— Quoi ?

— Je ne peux pas, répété-je plus fort.

— C'est quoi encore ces conneries, tu disais que c'était urgent !

— Maylo.

— Mais ce n'est pas vrai, qui m'a flanqué un boulet pareil ? Ne me fais pas croire que c'est la première fois que tu en vois une. Je sais à quel point elle peut être impressionnante...

— Tu es un gamin ! hurlé-je. Viens m'aider au lieu de rire.

— Je ne vais pas te la tenir.

— C'est quand même la tienne à la base.

— Baisse tout et lève juste assez pour ne pas te pisser dessus.

Je suis très mal à l'aise sauf que je ne peux plus patienter. Lorsque je reviens enfin à la voiture, Maylo me sourit.

— Alors tu vois, ce n'était pas si terrible.

— Je dois reconnaître que rester debout est un confort non négligeable.

Nous reprenons la route, tout se déroule bien, j'arrive même à me détendre. Je conduis plutôt bien pour quelqu'un qui n'a pas le permis.

— Là ! hurle Maylo sans prévenir.

Je sursaute, ce qui fait dévier la voiture de sa trajectoire. Je parviens à redresser le tout, furieuse.

— Ça ne va pas de crier comme ça ! Tu m'as fait peur.

— Pourquoi tu n'as pas tourné à l'embranchement ?

— Tout simplement parce que le GPS me dit d'aller tout droit.

— C'est plus court par là.

— Et comment suis-je censée le savoir ?

Je l'entends bougonner, sans qu'il fasse plus de commentaires. Plus aucun de nous ne prononce un mot jusqu'à ce que je coupe le moteur. Je suis plutôt fière de nous avoir ramenés en vie. Je remercie l'Univers, au cas où. Cette première expérience n'était pas si terrible. J'aide Maylo à porter les bagages dans la maison, Lytchie se rue dans son panier. En jetant un coup d'œil à toutes ces affaires posées dans le salon, je soupire. Je reste plantée au milieu de l'entrée. Je ne suis pas chez moi et je ne suis pas du tout à l'aise.

— CHARLIE ! aboie Maylo.

Je me précipite à l'extérieur suspectant une mort imminente, or je le trouve en parfaite santé.

— Pourquoi tu cries ?

— Quand est-ce que tu comptais me tenir au courant que tu as rencontré un troupeau de buffles ?

J'écrouille les yeux. Et si le transfert lui avait altéré le cerveau ?

— Qu'est-il arrivé à ma voiture ? précise-t-il, les dents serrées.

— Oh, tu parles des éraflures ?

— Éraflures ? Je vais devoir changer la portière.

— C'est tout ?

— Comment ça ?

Avant qu'il n'ait fini le tour de son bolide, je me précipite à l'intérieur. Il fulmine tandis que je m'installe sur le canapé, attendant que la tempête passe. S'il y tenait tant à sa voiture, il ne fallait pas me la prêter. Finalement, Maylo me rejoint, bougon. Le chiot en profite pour sauter entre nous et notre réaction instantanée est à l'unisson.

— Non, descends !

Je pourrais parier que Lytchie nous jette un regard surpris avant de s'exécuter.

— Nous sommes au moins d'accord sur l'éducation de ce chien, me lance-t-il dans un sourire. Désolé de m'être emporté pour Gigi, même si tu ne l'as pas épargnée. Je lui mettrai du papier bulle la prochaine fois que tu prendras le volant.

— Gigi ? Ne me dis pas que tu as donné un prénom à ta voiture ? Encore moins celui-là.

— Ou alors tu peux aussi payer les réparations.

— Gigi, c'est pas si mal. J'irai lui faire un bisou pour m'excuser.

La satisfaction se lit sur le visage Maylo.

— Très bien, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Pour ? questionné-je.

— Nous.

— Ah, oui. Je n'arrive toujours pas à réaliser ce qu'il nous arrive. Comment être sûrs que nous ne sommes pas en train de devenir mabouls ?

J'avoue que, depuis ce matin, j'ai tout fait pour éviter d'avoir à penser à ce qu'il m'arrive. Ça n'a aucun sens et rien dans ce que j'ai déjà vécu ne peut me donner un semblant de réponse rationnelle. Je fais des études de psycho et, quand je me penche sur la question, je n'aime pas ce que je trouve.

— Nous sommes deux dans le même bateau, ça rend la chose un poil plus réelle.

— Je te l'accorde et, à ce propos, je pense qu'il est mieux qu'on évite d'en parler à des personnes extérieures. Je n'ai pas envie de finir à l'asile.

— *Agree.*

— Quoi ?

— C'est de l'anglais, ça veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire, soupiré-je.

— Pardon, madame la rabat-joie.

Je lève les yeux au ciel. Il m'exaspère. Comment je vais survivre avec cet énergumène ? Je reprends en insistant sur l'importance de notre collaboration.

— Nous sommes tous les deux dans la mouise et il faut que nous réfléchissions ensemble.

— J'ai vu un film une fois où c'était similaire.

— *Freaky Friday* ; or ce n'est pas du tout pareil. Nous ne sommes pas de la même famille, nous n'avons pas vécu une terrible dispute, nous n'avons pas été frappés par la foudre. Il n'y a rien qui pourrait nous donner un semblant de piste !

— Pas la peine de s'énerver, Sherlock, je ne suis pas plus avancé que toi et j'essaie d'aider, c'est tout.

— Je sais, pardon. C'est juste que je ne maîtrise rien et que je n'aime pas ça.

— Top, une monomaniaque du contrôle.

— Tu es vraiment un crétin fini !

— Je plaisante, Charlie. Il faut que tu te détendes.

— Comment veux-tu que je me détende quand tout dans ma vie part en vrille ?

— En prenant les choses une par une pour commencer.

— C'est-à-dire ?

— Avant samedi, nous ne nous étions jamais rencontrés, tu confirmes ?

— Oui, je savais qui tu étais, mais je ne t'avais jamais vu en vrai.

— Donc il s'est forcément passé quelque chose entre ce fameux jour et aujourd'hui.

— D'accord, mais quoi ?

— C'est ce que nous devons découvrir. Il faut envisager toutes les pistes.

Je le regarde, perplexe. Son raisonnement tient la route et je dois même avouer qu'il est plutôt bon. Peut-être qu'il est moins stupide que je pensais.

— Je te préviens, je ne suis pas très secte.

— Moi, non plus, je te rassure. Simplement, c'est à creuser, nous faisons face à une situation, disons, peu conventionnelle, ne faudrait-il pas se tourner vers des méthodes tout aussi peu académiques ?

Je ne sais pas ce qui me terrifie le plus, son idée ou bien le fait que je puisse la considérer sérieusement. À quel moment ma vie a-t-elle pu déraiper autant pour que j'envisage de faire ça ? Maylo me raconte son week-end après leur victoire contre les Anglais. Troisième mi-temps engagée, prolongée dimanche toute la journée et donc bon mal de crâne en revenant à Toulouse.

— Moi aussi, j'ai eu une migraine atroce et, pourtant, je n'ai pas bu une goutte.

— OK, ça élimine l'alcool.

— Tu as l'air ravi de cette découverte.

— Hier soir, je me suis effondré de douleur et bref.

— Un rapport avec Jessica, Bébou ?

— Je t'en supplie, pas ça !

J'éclate de rire avant de me souvenir de la manière dont s'est terminé mon échange avec la jeune femme.

— Tu vas peut-être devoir ramer un peu en revanche. Il faut croire qu'elle n'a pas trop apprécié que je ne la reconnaisse pas au réveil.

— Ne t'en fais pas pour ça, elle finit toujours par revenir.

— Je me demande comment tu arrives encore à bouger avec cet ego surdimensionné.

— Jess est comme toutes les femmes.

Je manque de m'étouffer. Je ne comprends pas et attends quelques secondes, le temps qu'il puisse dire qu'il rigole, mais rien. Il est sérieux.

— Tu es conscient que c'est déplacé comme remarque ? En plus d'être faux.

Il hausse les épaules et change de sujet. J'hallucine.

— Et toi, que t'est-il arrivé après que les vigiles t'ont emmenée ?

— Après m'avoir lâchement abandonnée ?

— Charlie, tu es injuste. Tu ne peux pas imaginer tout ce que je vois en tant que personnalité publique et puis je te rappelle que j'avais un match

plutôt important. J'ai demandé au staff de se renseigner sur toi, mais ils n'ont rien trouvé alors je me suis dit que tu devais être une de ces fans un peu folles.

Je ravale mes sarcasmes. Je me suis peut-être emballée, or, je ne suis pas prête à le reconnaître.

— Une belle attention, qui n'a servi à rien puisque j'ai terminé en cellule. J'ai donc raté le match et passé une grande partie de mon dimanche au commissariat.

— C'est horrible.

— Ne t'en fais pas, je m'en suis sortie.

— Je dis ça pour moi ! Je suis dans le corps d'une taularde.

— T'es vraiment insupportable.

Maylo rit et je lui jette un coussin avant de me figer.

— Quoi, tu as vu un fantôme ? Je suis prêt à tout maintenant.

— Je ne peux pas me frapper. Imagine que je me blesse ?

— Super idée, ça !

Avec un enthousiasme bien trop grand, il m'assène une tape sur la cuisse. Je pousse un hurlement et me retiens de ne pas la lui retourner.

— Non, mais t'es malade ! Ça fait super mal.

— Bon, bah, ça ne fonctionne pas. Dommage, c'était une piste intéressante.

— Qu'est-ce que tu cherchais à faire à part me briser les os ?

— Voir si je ressentais la douleur même si je ne suis plus dans mon corps, il faut croire que non.

— Sans blague ? Tu n'as peut-être pas frappé assez fort.

— Ah oui ?

Il arme son poing et je l'intercepte juste à temps.

— C'était du sarcasme, andouille.

— On peut rayer ce point de la liste. Et en attendant de trouver d'autres options à vérifier, parle-moi un peu de toi.

— Il n'y a pas grand-chose à savoir. J'ai vingt-quatre ans, je suis en train de terminer mes études de psycho à Paris et ma famille habite à Aix-en-Provence. Rien de bien intéressant.

— Et ce Marc, qui n'est pas ton mari malgré la bague à ton doigt ?

— C'est... disons que c'est compliqué.

— Tout ce que j’aime, je suis tout ouïe ! Et puis, si je dois être toi, je dois tout savoir.

Je meurs d’envie d’en parler. Je ne me fais pas prier plus longtemps et raconte l’ensemble de notre histoire à Maylo comme s’il s’agissait d’Adèle et Manon. J’insiste sur les événements de ce week-end et, à la réaction de mon auditeur, je ne me trompe pas de penser que Marc a merdé.

— Et ? C’est tout ?

— C’est déjà pas mal.

— Je ne vois pas ce qu’il y a de compliqué, il t’aime, pas toi. Tu le quittes, fin de l’histoire.

— Ce n’est pas aussi simple, il pense que nous allons nous marier et, dans notre situation, c’est un peu difficile à gérer.

— Correct, mais tu ne peux pas non plus l’ignorer ni le mettre entre parenthèses. Il n’est pas responsable de ce qu’il nous arrive. Enfin, j’espère.

Je souris à sa blague. Je sais qu’il a raison, mais chaque chose en son temps. Je vais gérer problème par problème et Marc n’est pas en haut de ma liste des priorités.

— À ton tour de me parler de toi.

— Je te laisse consulter Internet. Tout est expliqué en long en large et en travers.

— Je veux connaître le vrai Maylo. Pas le Maylo des réseaux.

— On verra.

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire. Je découvrirai même tes secrets les plus sombres.

Un sourire mélancolique fend son visage. Je me trompe sûrement, pourtant, la visibilité médiatique semble lui peser.

Nous passons le reste de la journée à parler. C’est incroyable, il est bien plus intéressant que ce que j’imaginais. Comme quoi les clichés sur les sportifs ne sont pas tous fondés, ou, en tout cas, certains dérogent à la règle. Je réussis à en apprendre un peu plus sur sa relation avec Jess, qui, sans grande surprise, est mannequin. Il avait beau me faire la leçon tout à l’heure, je sens bien que lui non plus n’est pas très au clair.

Il me parle aussi de sa famille qui vit à Toulouse avec qui il est très proche. De son rôle d’aîné, face aux jumeaux. Je ne peux m’empêcher de faire des parallèles avec ma fratrie. Nous nous racontons des anecdotes de nos enfances et les miennes sont souvent rocambolesques. Mon karma n’est

pas apparu du jour au lendemain. C'est obligé qu'un de mes ancêtres a été maudit et c'est bibi qui en récolte les frais aujourd'hui. Nous discutons aussi de sport et je suis surprise en l'entendant. Forcément, niveau rugbystique, il s'y connaît bien mieux que moi, mais il me laisse donner mon avis et prend même en considération mes arguments. Il y a un vrai dialogue et c'est très appréciable. J'ai le droit à un petit cours particulier sur certaines règles et stratégies imparables.

J'aime bien l'écouter parler de son sport, il exulte à chaque mot, ses yeux brillent lorsqu'il évoque ses souvenirs de match. Je suis perturbée, car voir autant de bonheur et de détermination sur mon visage me fait prendre conscience que rien ne m'a jamais autant fait vibrer. L'intensité avec laquelle il me raconte me fait mal. Je regarde mon corps réagir à son discours et la fatalité me frappe de plein fouet. Je ne me suis pas illuminée ainsi depuis bien trop longtemps. Je crois que je suis en train de passer à côté de moi. De tout ce qui compte pour moi dans la vie. Mon cœur s'alourdit et ma gorge se serre. Il va falloir que j'arrête de déprimer toutes les cinq minutes, sinon on ne va pas s'en sortir. Le fil de mes pensées est interrompu par une sonnerie sur la table, en un coup d'œil je constate qu'il s'agit de Marc. Je soupire et ignore. Voyant qu'il insiste, je m'empare du téléphone et réponds.

— Marc, je suis désolée, mais ce n'est vraiment pas le moment.

— *Euh, c'est qui ?*

Oh, zut, la boulette. Je regarde Maylo avec désespoir. Ce n'est pas possible ça, je n'en loupe pas une.

— Hey, Marc, mon pote, c'est Mathis. Tu sais, le frère de Charlie. Elle est sous la douche, on est partis se balader et ma sœur est tombée dans un ruisseau.

C'est une catastrophe. Maylo me fait signe d'abréger ce massacre.

— *Comment ça ? Elle est rentrée à Aix ? Quand ? Et d'ailleurs, tu n'étais pas à l'étranger pour tes études ?*

Vous connaissez le dicton « touche le fond, mais creuse encore » ? Eh bien, je pense qu'il a été inventé pour moi.

— Si, si j'y étais... je suis revenu pour le week-end. Voilà.

— *De Nouvelle-Zélande ?*

Ce n'est pas possible, faites-moi taire !

— Ma sœur est sortie, je te la passe, bye.

Sans plus attendre, je jette le téléphone à Maylo. Oui, c'est moche, pourtant je n'ai pas le choix, si je continue le désastre sera total. Il me foudroie du regard.

— *Charlie ? Tu es là ? Charlie ? Je sais que tu m'entends.*

— Allô, euh, je suis... j'ai...

— *C'est quoi encore, cette histoire ? Pourquoi tu es partie sans rien me dire ?*

— J'avais besoin d'air, tente Maylo alors que je lui fais de grands signes.

— *C'est à cause de ce qu'il s'est passé hier ? Charlie, je suis désolé de t'avoir surprise avec cette demande en mariage. Je pensais qu'on était prêts.*

— Ce n'est pas ça.

Je ne peux retenir une moue. Ce n'est pas *que* ça.

— Attends, si c'est ça. Toi et moi...

Je me jette sur lui pour l'empêcher d'en dire plus. Il me regarde sans comprendre. Je secoue négativement la tête et tente de récupérer le téléphone. Maylo résiste. J'ai l'impression de me battre avec mon frère et, généralement, je gagne.

— *Charlie ?*

— Marc, je te...

Je plaque ma main sur la bouche de Maylo et lui agrippe le poignet.

— *Ma chérie ? Je suis désolé, parle-moi.*

Je fais les gros yeux à Maylo et lui mime avec mes lèvres de mettre un terme à la conversation.

— Marc, je te rappelle.

— *D'accord, tu peux me téléphoner, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Je t'aime, prends soin de toi.*

— Au revoir.

Maylo raccroche et me rend mon portable.

— « Au revoir » ?

— Bah, quoi ?

— Tu ne parles pas aux services des impôts là.

— La prochaine fois, tu le feras, dans ce cas, au lieu de t'en débarrasser. Pourquoi tu ne m'as pas laissé lui dire que c'était fini ?

— Parce que, même si je n'ai pas de sentiment, il mérite mieux que de se faire larguer par téléphone. Tout le monde d'ailleurs.

— Mouais, si tu le dis. Il n'empêche que ça aurait réglé au moins un problème.

Nom d'une pâquerette, je vais me le faire. Comment peut-on être aussi agaçant et prendre tout à la légère ?

— Bon, comment on fait ? demandé-je.

— Comment on fait quoi ?

— Eh bien, il va falloir qu'on se prépare à vivre la vie de l'autre, le temps de trouver une solution.

— Tu as bien dit que tu venais de finir tes études ?

— Pas tout à fait, je dois terminer de rédiger mon mémoire, pourquoi ?

— Parfait, nous allons habiter ici ensemble, ce sera beaucoup plus simple à gérer parce que, contrairement à toi, je ne suis pas en vacances.

— Moi non plus, banane, je suis en Master 2.

— Ouais, enfin, c'est tout comme.

— Gros nul.

Il ne pense vraiment qu'à sa propre personne. Je lui envoie un coussin et il atterrit pile dans sa face. C'est fou comme je suis beaucoup plus agile dans ce corps.

— Concernant l'aspect personnel, nous allons faire un tableau pour ne pas nous faire surprendre si on se retrouve dans une situation et que l'autre n'est pas là.

— Un tableau ?

— Oui, pour éviter, par exemple, que je dise que mon frère est rentré pour le week-end de Nouvelle-Zélande, se moque-t-il. Ensuite concernant le professionnel, et ce n'est pas une mince affaire, il va falloir que tu suives un programme très strict que demande le haut niveau.

— Pourquoi ?

— Bien, je te signale que tu es moi, donc un sportif professionnel et que tu ne peux pas faire n'importe quoi avec ce corps.

— Tu sais que je n'ai jamais joué au rugby ?

— On va avoir du boulot, mais je serai là pour t'épauler.

— J'aurai quand même le droit au chocolat ?

— Oui, mais pas une plaquette par jour.

— Ta vie craint.

J'écoute ensuite Maylo effectuer la liste de tout ce que je ne pourrai plus manger, du programme de sport – si on peut l'appeler ainsi parce que pour

moi il s'agit plus de torture qu'autre chose –, et enfin le planning. Comme il vient de finir le tournoi, il bénéficie d'une semaine de repos, mais, vu ce que j'entends depuis tout à l'heure, on ne doit pas avoir la même définition de ce mot.

En l'espace de quelques jours, je dois, bien sûr, connaître les règles de base. Je ne vais pas simplement apprendre à jouer au rugby, je vais devoir devenir aussi bonne que Maylo, ce qui, qu'on se le dise, n'est pas gagné. La dernière fois que j'ai touché un ballon de rugby remonte au collège. Certes, je n'étais pas mauvaise, mais je ne suis pas sûre que cela soit suffisant. Il va falloir que j'assimile les tactiques et les combinaisons parce que son poste le place dans un rôle de meneur de jeu. Je dois savoir également le nom de tous les joueurs et à quoi ils servent. Ah oui, et j'ai failli oublier le plus important, en plus du jeu classique à la main, je dois maîtriser le jeu au pied, car Maylo fait partie des meilleurs buteurs du monde. Allez-y, dites-le : je suis foutue.

— La saison se termine quand déjà ?

— En juin pour quoi ?

— Parce que je ne suis pas sûre de survivre jusque-là.

— J'espère qu'on aura trouvé un moyen de revenir à une vie normale avant.

— Crois bien que moi aussi. Heureusement que le tournoi est fini.

— Ouais, enfin ne crie pas victoire trop vite parce qu'il y a la coupe du monde cette année.

— Je sais, mais c'est en septembre soit dans six mois, d'ici là ce ne sera plus mon problème.

— Les matchs de préparation et les sélections, ça, ça risque d'être ton problème et je te préviens, il est hors de question que je n'y sois pas. Cette année, on va gagner et je ferai partie de l'équipe.

Sa détermination est palpable et je le comprends, il attend ça depuis tellement longtemps et puis tout le monde est conscient que ce groupe a tout le potentiel pour remporter enfin la coupe. Moi aussi, j'en ai envie et je ne veux pas être la personne qui décevra toute une nation en privant l'équipe d'un de ses meilleurs joueurs. Je me sens coupable. J'ai l'impression de lui voler le rêve de sa vie. J'aimerais le rassurer et lui dire que tout va s'arranger, mais je ne peux pas lui mentir. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir sur un terrain rempli de professionnels prêts à me couper en

deux à chaque seconde. Rien qu'à cette pensée, mon pouls s'accélère et je sens mon corps se crispier. Je ne veux pas mourir.

— Maylo, je suis désolée de la situation, mais je ne vais pas y arriver. Je ne peux pas jouer. Pas comme toi.

— Charlie, je t'en demande beaucoup, mais je t'en supplie. Il faut que tu le fasses. Le rugby, c'est tout ce que j'ai.

Je ressens un tel désespoir dans sa voix que je n'ai pas le choix. Je ne pars pas avec un taux de réussite élevé, je me suis un peu perdue en chemin, mais il est temps que cela change. Je suis une battante. Finis les crises de larmes et les apitoiements sur mon sort. Aujourd'hui, je deviens une nouvelle femme. Homme en l'occurrence, mais, ce qui compte, c'est qui nous sommes à l'intérieur.

— Très bien, je te promets que je suivrai tous les programmes que tu me donneras et je travaillerai dur pour être à la hauteur.

— Merci, Charlie, ça me touche beaucoup.

— Tu vas devoir te montrer indulgent avec moi, rappelle-toi que, malgré le fait que je sois dans ton corps, je ne possède pas tes capacités ni ton expérience dans ce sport.

— Bien sûr.

— Encore une chose, interdiction formelle de te venger !

— Je ne comprends pas ?

— Ce n'est pas parce que tu es dans mon corps que tu peux engloutir tout ce que tu veux et ne plus faire aucun effort physique. Sinon, je ne suivrai plus tes programmes.

— Le chocolat, ça compte ?

— On sera logé à la même enseigne, c'est clair.

— Bien, madame.

Nous nous serrons la main afin de sceller notre entente. Maintenant que nous avons élaboré notre stratégie, nous pouvons aller manger tranquilles et décidément cuisiner fait partie de ses qualités. Après le dîner, je me rends compte que je suis épuisée. Il est l'heure de décider de l'organisation des couchages.

— Je vais dormir sur le canapé, lance Maylo.

— Dans ta propre maison ? Non, je ne vais pas te laisser faire ça.

— Techniquement, si j'y dors, c'est un peu comme si c'était toi.

Je m'apprête à le contredire, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, son argument fait sens et je suis bien trop fatiguée pour batailler. Je le remercie donc et me dirige vers la salle de bains. Maylo entre à ma suite et commence à se déshabiller. Par réflexe je ferme les yeux et râle à son encontre.

— Tu ne peux pas attendre que je finisse ?

— Nous avons dépassé ce stade-là tous les deux. Je vais juste me doucher.

— Comment ça ?

— Charlie, ce n'est rien que tu n'aies déjà vu, et moi pareil, alors relax.

Mes joues prennent une couleur écarlate. Lui ne voit sûrement pas le problème parce que son corps est parfait sous tous rapports. Pas le mien. Surtout s'il a l'habitude des mannequins à longueur de journée. On peut dire ce qu'on veut, je suis très complexée avec ma nudité, même avec Marc, je n'ai jamais réussi à être à l'aise. Je suis plutôt grande avec une carrure imposante et des formes bien présentes, mes années de secondaire n'ont pas été des plus simples. Mon regard s'est un peu adouci avec le temps, en revanche, pour ce qui est de m'aimer, le chemin est encore long. Devant moi, Maylo s'impatiente.

— Bon, Charlie, il va falloir que tu règles ce problème, nous vivons désormais avec le corps de l'autre, je ne vais quand même pas me laver les yeux fermés.

— C'est une super idée, ça !

— Tu n'es pas possible, Charlie, il faut que tu grandisses.

— C'est facile à dire pour toi, bougonné-je

— C'est ce que tu crois ? Tu n'es pas la seule à avoir des complexes.

— Je vois mal comment un gars comme toi peut en avoir.

— Tu serais surprise. Maintenant, si tu veux bien, je vais me doucher.

Sans attendre, il termine de se déshabiller et disparaît sous l'eau. J'esquisse un regard dans sa direction. De dos, mes cheveux sont plutôt longs. Je n'avais pas remarqué qu'ils avaient autant poussé, j'égalise régulièrement ma frange, mais je n'ai pas touché à ma longueur depuis presque un an. Je finis de me brosser les dents et cours m'enfouir sous les couvertures. Lorsque j'entends Maylo sortir de la douche, je ferme très fort les yeux, comme si cela pouvait changer son opinion sur moi. Je fais semblant de dormir quand il passe près du lit, je ne suis pas capable de

m'exposer à son regard. Je ne mets pas longtemps à me laisser ensevelir par le sommeil.

Demain démarre ma nouvelle vie. Que les choses sérieuses commencent.

Chapitre 10

Le réveil sonne tôt, bien trop tôt à mon goût. En temps normal, je suis debout dès les premières notes, mais pas ce matin. J'avais un petit espoir de retour à la réalité, en vain. Celui qui y perd le plus dans cette situation, c'est Maylo. Je dérive vers de sombres pensées. Je me lève et sursaute en me voyant assise à l'îlot ; je ne sais pas si je vais réussir à m'habituer à ce regard extérieur.

— Bonjour, bien dormi ? me demande-t-il d'une voix pas encore bien réveillée.

— Oui, ton lit est super confortable. Toi, pas trop dur, ce canapé ?

— Arrête de t'en faire, j'ai choisi ce canap aussi parce que tu peux dormir dessus.

Je souris. C'est quand même chouette d'être riche. J'attrape volontiers le verre de jus qu'il me tend et l'engloutis d'une traite.

— Sacrée descente.

— Je m'entraîne si jamais un jour je me mets à boire.

— Comment ça, « si » ?

Je n'aime pas l'alcool donc il est rare de me voir avec un verre.

— Eh bien, je ne peux pas en dire autant.

— Tu es rugbyman, je m'en doute.

— C'est petit, gémit-il une main sur le cœur.

— Ose dire que c'est faux. Les troisièmes mi-temps ne sont pas que des clichés.

— Je suis quand même blessé.

Je lui souris et entame le petit-déjeuner qu'il m'a concocté avant de filer me mettre en tenue pour notre première séance de sport. Lorsque je sors de la chambre, une idée me vient.

— Pourquoi on n'irait pas dans un hôpital psychiatrique ?

— Euh, parce que nous n'avons rien à y faire. Nous ne sommes pas fous.
Je hausse les épaules. Qu'est-ce qui nous dit que nous ne le sommes pas ?

— Peut-être que les personnes enfermées là-bas ne le sont pas non plus.
Peut-être que certains sont comme nous.

Maylo semble vouloir me contredire, mais il se ravise. Il vient sûrement d'arriver à la même conclusion que moi. Nous ne nous estimons pas fous, mais, aux yeux du monde, nous le serions si nous dévoilions notre histoire.

— Je ne sais pas, Charlie, je n'ai pas envie de me rendre dans un hôpital et de prendre conscience que c'est peut-être ma place.

C'est à mon tour de me taire. Je n'ai pas envisagé cette éventualité.

— Tu as raison. Oublions ça.

D'un geste de tête, nous envoyons au tapis cette idée pour revenir à notre programme. Nous voilà dehors, prêts à entamer le jogging « d'échauffement », je cite. Je crois qu'il n'est pas bien au courant que je déteste courir. J'ai eu beau essayer de négocier pour enlever cette partie, il n'a pas cédé. Même quand il a été question pour lui d'enfiler un soutif de sport et de faire une coiffure adéquate. Le voir gesticuler dans tous les sens, bras en l'air, m'a refait ma matinée. Je riaais tellement que j'en ai eu mal aux abdos. Naïvement, j'ai pensé qu'il allait abandonner, mais non. Il a demandé mon aide en menaçant de se raser la tête. J'ai cédé et nous avons quitté la maison. Cela dit, je suis surprise de la facilité avec laquelle je me déplace. Je n'ai pas besoin de me concentrer sur mon souffle, ou sur mes douleurs qui apparaissent le plus souvent au bout de quelques foulées. Je peux admirer le monde qui m'entoure, et je trouve cela magnifique. Le réveil de la nature est époustouflant. L'heure matinale nous laisse l'exclusivité de ce spectacle. Je dois bien avouer que courir dans ce décor est bien plus agréable que sur le béton des bords de Seine. Je me retourne pour estimer mon avance sur mon partenaire de course, qui est à une distance raisonnable. Nous avons fait déjà trois kilomètres et je suis plutôt étonnée de voir que Maylo, malgré sa tête, s'accroche vaillamment. Je ne peux retenir ma pique.

— Alors, Usain Bolt, on a du mal à suivre la cadence ?

— Pas... du... tout !

Je ne m'acharne pas plus, admirant sa ténacité. Je connais quand même mon corps et ses capacités. À notre retour, je ne crache pas mes poumons, ce qui est très appréciable. Je ne peux pas en dire autant de Maylo.

— En... fait... tu n'as... jamais... couru... de... ta vie ?

— Je t'ai dit que je n'aimais pas ça. Mais je dois t'avouer que je suis très impressionnée par ton mental.

— Fais la maligne... ce n'était que l'échauffement... Là, on va passer aux choses sérieuses.

Je fais la grimace, avale un grand verre d'eau et le suis vers la salle de muscu. Les odeurs de cuir et de caoutchouc m'emplissent les narines. C'est un bel espace, une baie vitrée remplit tout un pan de mur, donnant sur une partie de la terrasse.

— Très bien. Je t'ai préparé un petit programme pour démarrer tout doux.

Un rapide coup d'œil au tableau suspendu me confirme que nous n'avons décidément pas la même définition des mots.

— Et toi, tu vas faire pareil ?

— Je vais essayer, mais je ne vais pas pousser ton corps trop loin dès le début.

Je suis convaincue de n'avoir jamais fait une séance aussi dure. Je suis au bout du rouleau, au bord du gouffre et de tout ce qui peut avoir une extrémité. Alors, oui, le sport te procure un sentiment de satisfaction et de bien-être, mais c'est quand même un gros effort à fournir. À la fin de la partie renforcement, je pensais enfin être libre. Monsieur décide de poursuivre « sur une bonne lancée ». À quel instant je lui ai laissé croire que nous étions sur une « bonne lancée » ? Voilà donc comment je me retrouve dans le jardin, un ballon à la main, essayant de toutes mes forces de faire une passe. Maylo, bien que très pédagogue, est aussi très exigeant. Cela fait vingt minutes que nous sommes sur le même mouvement, je n'en peux plus. Je suis sur le point de craquer quand une parole me libère.

— Tu te débrouilles très bien. On va s'arrêter là et on reprendra demain.

— C'est vrai ou tu testes mon mental de sportive ? me méfié-je.

— J'étais sérieux, mais si tu préfères poursuivre...

— Non, les plus grands athlètes ont besoin de se reposer.

Un sourire en coin se dessine sur son visage et je m'enfuis avant qu'il ne change d'avis.

— Charlie, cet après-midi, on verra les règles.

— Merveilleux.

Je rentre en marmonnant et file tout droit à la salle de bains afin de prendre une douche, or mon reflet dans le miroir me retient. Mince,

comment je vais faire ? Son idée de fermer les yeux n'était pas si stupide. Qu'est-ce que je risque ? À part de glisser, de me manger la vitre, le sol et de m'ouvrir le crâne ? Il faut savoir prendre des risques dans la vie. Et puis, là, je n'ai pas mieux. J'inspire profondément et m'exécute. J'enlève les derniers vêtements qui me restent et avance à tâtons dans la grande douche à l'italienne. C'est la première fois que j'en utilise une et je ne peux même pas en profiter !

Je ne me suis jamais savonnée aussi vite. En sortant, je me rends compte que je n'ai pas préparé ma serviette. Mon idée était stupide. J'entrouvre furtivement un œil et attrape le bout de tissu qui se trouve être bien petit pour me garantir une couverture totale de mon corps nu avant de me rappeler que je n'ai besoin de couvrir que la partie basse. Une fois sûre que je ne risque plus rien, je laisse mes yeux papillonner le temps de m'acclimater à la lumière. Je suis debout face au miroir gigantesque et, en me regardant, je manque de défaillir. Bon, j'exagère un peu, mais la vision de l'homme qui se tient devant moi, grand, les épaules larges, sculpté en V avec ce qu'il faut là où il faut sans que ce soit démesuré est perturbante. Et je ne vois que l'avant, son dos doit être tout aussi parfait. Je prends un petit temps pour observer ce corps d'Apollon.

Même son visage est beau. La barbe bien taillée épouse parfaitement sa mâchoire, ses sourcils épais durcissent ses traits, mais ses yeux noisette, rieurs et chaleureux viennent casser cette image et lui rendent une figure douce et terriblement sexy. Le tout encadré par des cheveux châtons ondulés. Je plonge mon regard dans le sien et mon cœur s'emballe. Non, mais, qu'est-ce qu'il m'arrive ? Je perds la tête. Ce garçon doit beaucoup trop s'aimer et ça mine mon jugement. Oui, c'est ça. Je ne nie pas le fait que ce soit un très bel homme, mais il ne m'attire pas. Pas. Du. Tout. Le problème, c'est que sur cet aspect, les garçons ne peuvent pas mentir et je le découvre, horrifiée. Je suis sur le point d'appeler Maylo avant de me raviser. J'ai bien trop honte alors je vais attendre que ça passe, tout simplement.

Après un long moment, je sors de la salle de bains, serviette bien serrée autour de la taille, et flâne dans le dressing qui regorge de vêtements en tous genres. Je ne sais pas si c'est lui qui s'occupe de son style ou s'il lui est imposé par ses managers, mais c'est de très bon goût. Une fois habillée, je

me rends au salon où flotte une délicieuse odeur. Mon ventre me trahit. Ce corps est beaucoup trop expressif.

— Si ma sœur te voyait. Je dois dire que, même moi, je suis émue.

— Pourquoi ?

— Je pense que personne dans ma famille ne m'a déjà vue dans la cuisine aussi longtemps. Pour lécher les plats à gâteaux, oui. Mais, sinon, à part les pâtes...

— Affligeant. Je peux t'apprendre à faire du riz si tu veux. Pour varier un peu.

— Ah ah, gros malin.

Je lui jette un regard noir, mais souris malgré tout. Je mets la table et attends mon repas avec envie. Quand il finit par déposer un blanc de poulet et quelques brocolis dans l'assiette, je relève la tête.

— Euh, tu sais, je ne pense pas que ce soit en m'affamant que nous allons retrouver nos corps.

— Je n'ai pas encore terminé de te servir que tu râles, c'est incroyable. Tu peux patienter plus de cinq secondes ou c'est trop te demander ?

— C'est trop. Je suis une star maintenant, j'ai des exigences.

Maylo lève les yeux au ciel, mais je ne suis pas dupe, je l'amuse. Il vient ajouter du riz et une petite sauce au curry qui est divine, je dois le reconnaître. J'adore cette épice, j'en mets pratiquement dans tout et je ne suis pas peu fière de vous informer que je suis la reine des pâtes au curry sautées à la poêle.

Nous passons le repas à parler de l'organisation des entraînements à venir. Maintenant, j'en suis sûre, il veut m'achever.

— Maylo, j'ai quelque chose à te proposer.

— Je ne suis pas certain d'apprécier la suite.

— Tranquille, ce serait chouette de faire un tableau d'idées.

— C'est quoi ?

— Tu vas voir, c'est trop bien. Je faisais ça avec mon frère et ma sœur quand on était enfants et qu'on cherchait quelque chose à faire. Tu en as un assez grand pour que je puisse écrire dessus ?

Sans me poser plus de questions, il s'éclipse dans sa chambre et revient quelques minutes plus tard avec trois tableaux de tailles différentes et pas moins d'une vingtaine de feutres.

— Ah ouais, tu ne plaisantes pas, toi. Tu sais, je ne prépare pas un plan pour faire un casse à la Banque de France.

— Tu les veux ou pas ?

— Oui ! Mais, sérieusement, qui garde autant de marqueurs ? Ne me dis pas que tu sniffes les Velleda ? Tu as aussi de la colle en pot ?

— Encore une vanne et je te les reprends.

Je ravale ma pique suivante et m'empare du plus grand. Je le sépare en deux colonnes, j'inscris son nom dans l'une et le mien dans l'autre et prends soin d'écrire en rouge le sport quotidien que Maylo m'a imposé. Fière de moi, je tourne mon œuvre dans sa direction.

— Très bien, chacun notre tour, nous allons proposer une chose que nous avons envie de faire cette semaine. Je la noterai dans notre colonne respective. Nous en choisirons ensuite deux dans chaque colonne. Ce qui fera quatre par personne, et donc huit, au total. Je regrouperai le tout sur le deuxième tableau qui sera commun. Tu seras rouge et, moi, vert. Les couleurs de Noël, j'adore ! Tu me suis toujours ? Chaque proposition sélectionnée devra obligatoirement être réalisée ensemble. Bien, maintenant que tout est clair, passons aux règles. Premièrement, il est interdit de soumettre des idées dangereuses ou illégales. Deuxièmement, nous disposons d'un petit budget n'allant pas au-delà de vingt euros par personne et enfin, le plus important, interdiction absolue de saboter ! Chaque activité, même si elle ne nous plaît pas, doit être accomplie avec la meilleure volonté du monde et j'insiste sur ce point ! Des questions ?

— Euh... pourquoi y a-t-il déjà quelque chose d'inscrit en rouge ?

— Ça, mon coco, c'est le sport que tu m'as imposé. Il est d'office comptabilisé.

— Hum, je suis un peu en train de me faire avoir, mais je suppose que c'est toi qui décides.

— J'aime cet état d'esprit !

Je confirme dans un grand sourire. J'adorais faire ça avec mes frangins. Nos parents avaient été séduits par l'idée et, quand ma sœur présentait un samedi pâtisserie, ils étaient ravis de nous acheter tout ce dont nous avons besoin. La règle du budget a été instaurée pour mon frère afin qu'il arrête avec l'accrobranche ou le parapente à chaque fois.

Au bout de plusieurs minutes, notre tableau est bien rempli, Maylo n'a pas mis longtemps à entrer dans le jeu et je dois avouer que ses suggestions

sont attirantes. Quand la place vient à manquer, je clôture ; nous en avons de quoi tenir un siècle.

— OK. Maintenant, je vais te laisser choisir deux propositions dans ma colonne.

— Parfait. Alors, je prends la randonnée en montagne et... c'est quoi, ça, le goûter-dîner ?

— Un de mes repas préférés.

— Ça m'intrigue. J'accepte.

— Je t'adore ! Bon, moi, ce sera BBQ et... soirée karaoké ?

— Quoi ? Parce que je suis rugbyman, je n'ai pas le droit d'aimer les karaokés ?

— Pas du tout. Je suis juste surprise. En bien. Je te préviens, je ne chante vraiment pas bien.

— Comme ça, on sera deux !

Je lui souris, j'apprécie assez ce côté décontracté. On se fait toujours un tas d'idées et d'a priori sur les célébrités et on oublie un peu vite que ça reste des êtres humains avant tout. Jamais, je n'aurais imaginé Maylo proposer ce genre de choses, et pourtant. Je suis contente de ce que je découvre.

— Maintenant, je choisis dans ma liste soirée ciné et une matinée tranquille, sans sport, sans réveil, rien. À toi. Et tu ne peux en sélectionner qu'une seule, lui rappelé-je en tapotant le tableau avec mon feutre.

— C'est vrai et, bah, je prends FIFA.

— Je renonce à ma matinée pour ne pas avoir à faire ça.

— Cela est contraire aux règles, Madame la Présidente !

— En réalité, si...

— Non, ça ne fonctionnera pas. *La loi est dure, mais c'est la loi.*

Maylo me tire la langue. Je rêve ! Cet homme est un gamin. Je n'ai d'autre choix que de me plier à son argument et inscrire nos sept activités en dessous. Je suis contente d'avoir effectué ce tableau, c'est une chose que je n'ai pas faite depuis très longtemps et je me rends compte comme cela m'avait manqué.

— Bien, puisque tu as décidé de faire de cette journée une torture, je te propose de jouer à FIFA, tout de suite, histoire que je puisse profiter du reste de ma semaine ?

— Je serais tenté de décliner, mais je ne suis pas un monstre. En revanche, prépare-toi à te faire laminer.

— Pour ça, ne t'en fais pas, je n'en éprouve aucune honte.

— Après, on se remet au boulot.

— Que du plaisir, quoi.

Il rigole et fonce installer le jeu. Je le rejoins. On dirait que je vais à l'échafaud. Il faut vraiment que j'apprenne à donner des règles qui m'avantagent.

Chapitre 11

J'ai été bien trop gentille de compter le sport comme n'étant qu'une seule proposition. Je pense à ça en regardant ce que Maylo sort de son sac alors que nous venons à peine d'atteindre le lac d'altitude. Nous avons crapahuté pendant plus de deux heures et je n'ai pas encore eu le temps de poser mes affaires que j'ai déjà un ballon ovale entre les mains. J'admire sa passion, mais je ne suis pas sûre de la partager autant que lui. Hier, il m'a fait passer quasiment dix heures sur le terrain qui se trouve à deux pas de chez lui.

Il a voulu se venger de ma victoire à FIFA. Je n'ai gagné qu'une partie sur les dizaines que nous avons faites, mais le deux à zéro lui est resté en travers. Une journée, c'est long, très long et il m'a fait tout travailler. Passes, placage, sprint, mise en situation, règles, il m'a même fait buter et ce n'est pas une réussite. Certes, je ne suis pas trop mauvaise, mais on est loin du grand sportif que je dois devenir sous peu. Néanmoins, je ne sais par quel miracle le corps de Maylo a l'air de se souvenir des mouvements et des gestes.

Heureusement, parce qu'il y a beaucoup de choses à retenir. J'ai quelques combinaisons, mais, en matière de tir, je n'ai pas réussi à faire passer la balle entre les poteaux une seule fois, même lorsque j'étais juste en dessous. Dès que je dois utiliser mes pieds, c'est un désastre. Il y a beaucoup de boulot pour arriver à la hauteur d'un des meilleurs joueurs du monde. Je ne sais pas comment je vais faire, je n'ai pourtant pas d'autre solution. Je ne peux pas mettre sa carrière en péril.

Je suis rentrée un peu démoralisée hier soir, alors Maylo m'a laissé organiser notre goûter-dîner devant le film de mon choix. Sa tête lorsque je lui ai expliqué que ce repas était constitué de tartines, de céréales et de tout ce dont on avait envie. Mon moral est remonté en flèche. Il n'a pas rechigné

quand j'ai lancé *Camp Rock*. C'est même lui qui a insisté pour visionner le deuxième. J'ai créé un monstre.

Ce matin, quand il est venu me réveiller, le soleil n'était pas encore levé. J'ai eu envie de l'envoyer bouler, mais c'était son tour de choisir l'activité. Il m'a fait enfiler des habits de rando et nous sommes partis direction les Pyrénées. Qu'est-ce que cette proximité avec la nature m'avait manqué. La montagne pour une heure de voiture et en rajoutant une ou deux, la mer ou l'océan. C'est merveilleux. J'aime le sentiment de liberté que cela me procure. Paris m'a privée de cela trop longtemps, j'en prends pleinement conscience.

Bon, le seul problème, c'est qu'il a fallu que je conduise. Déjà que de jour, quand je vois, c'est risqué, mais alors, de nuit, c'est une épreuve. Nous avons roulé un petit moment avant d'atteindre le parking. J'adore les randonnées, mais je n'avais encore jamais grimpé dans la pénombre. C'est une sacrée expérience et le spectacle que nous avons découvert en arrivant au sommet en valait la peine. Je reste subjuguée par la beauté du paysage dans les rayons de soleil qui viennent chasser les dernières lueurs de la nuit. La nature s'éveille à un rythme mélodieux. Une douce chaleur printanière nous caresse les joues rougies par l'effort. Je ferme les yeux et me laisse envahir par ce calme et cette immensité. Le silence paisible laisse place aux chants des oiseaux. Le printemps est une saison spéciale. L'air embaume l'herbe fraîche et des odeurs florales me chatouillent les narines. Je ne sais pas s'il y a de plus beau réveil que celui de la nature. Je prends une photo pour l'envoyer aux filles. J'ai pris le temps hier de leur expliquer dans les grandes lignes que j'avais quitté Paris pour me ressourcer à la campagne. Sans surprise, elles ont souhaité faire une visio, mais j'ai décliné en promettant de me rendre disponible au plus vite. Je vais devoir briffer Maylo pour éviter les boulettes.

— Je constate que tu apprécies la vue, lance Maylo.

— On peut dire ça.

Nous restons ainsi, côte à côte, durant plusieurs minutes, comme envoûtés.

— Que dirais-tu d'un petit plongeon matinal, histoire de réveiller un peu le corps ?

— T'es malade, l'eau doit être gelée et je n'ai pas pris d'affaires de rechange.

— T'inquiète, j'ai une serviette, et puis pourquoi rester habillés ? lâche-t-il avec un air malicieux que je ne lui connaissais pas.

— Non, merci. Je ne tiens pas à mourir congelée.

Je n'ai pas encore réussi à dépasser ce stade. Savoir mon corps entièrement dénudé, exposé à son regard, j'en ai mal au ventre.

— Trouillarde.

— Je ne suis pas une trouillarde ! répliqué-je piquée au vif.

— Que des mots.

— Ce n'est pas bien ce que tu fais. Je suis sûre que c'est ton ego d'homme qui me donne envie de te prouver le contraire.

Il éclate de rire, déjà en sous-vêtement. Dans quoi suis-je encore en train de me faire embarquer. Je n'ai jamais été de nature à suivre les autres pour impressionner, mais, pour une raison que j'ignore, l'entendre dire que je ne suis pas capable de sauter me pousse au défi. Je regarde Maylo qui m'attend au bord de l'eau en tenue d'Eve. Quand il faut y aller... j'enlève mon caleçon et cours tout droit dans le lac, l'éclaboussant généreusement sur mon passage. Courir nu en étant un homme n'est pas une expérience que je veux revivre. Je plonge tout entière avant de ressortir illico. L'eau est glacée. Je jette un rapide coup d'œil à mon acolyte qui ne fait pas non plus le fier. Les lèvres bleues, nous nous serrons tous les deux dans la serviette. Nos rires se mélangent aux spasmes. Le froid se propage dans mon corps, me faisant ressentir chaque partie avec une intensité presque douloureuse. Je me sens vivante. Une vague de bonheur me submerge, mon cœur bat si fort dans ma poitrine qu'il menace de s'en échapper. Je me rhabille et la chaleur de mes vêtements m'enveloppe.

— Alors, ça n'était pas si terrible ?

— Je vais mourir avec vos bassines de glace pour la récupération.

Maylo rigole et vient s'asseoir à côté de moi.

— Je dois t'avouer une chose, prononce-t-il tout bas. C'est la première fois que je me baigne à poil.

— Ah bon ? Ça ne fait pas partie de ta *morning* routine ? Je suis déçue.

Il me pousse l'épaule avant de se tourner vers la vue. Immobiles et silencieux, nous restons un long moment en haut de la montagne.

— Tu penses que nous allons retrouver nos corps ?

— Je ne sais pas, Charlie.

— Ça me fait peur.

Maylo pose sa tête dans le creux de mon cou et laisse échapper un murmure.

— À moi aussi.

Quand nous entamons finalement la descente, je suis ravie de constater que cela va plus vite que dans le sens inverse. Une fois de retour à la voiture, je m'installe côté passager avant de me rappeler que je suis officiellement la seule personne ici à avoir le permis.

— Maylo, je t'en supplie, tu ne veux pas conduire ?

— Et finir mes jours en prison ? C'est hors de question. Et puis, si je me fais embarquer, qui s'occupera de te faire à manger ?

— Je suis prête à prendre le risque.

— Non, en plus tu te débrouilles de mieux en mieux. Je suis presque sûr que si tu passais ton permis tu l'aurais.

— Mais, en voilà une idée ! Pourquoi tu ne le fais pas ? Comme ça je n'aurais plus besoin de conduire.

— Et te laisser ensuite en liberté sur les routes ? Je ne suis pas non plus inconscient.

— Tu viens pourtant de dire que je m'en sortais bien.

— Pas encore assez pour une totale autonomie, se défend-il.

Je lui adresse une grimace et prends le volant à contrecœur. À peine arrivés à la maison, Maylo nous fait avaler un repas en quatrième vitesse et nous partons déjà pour un après-midi intensif au stade.

C'est une catastrophe. Je n'ai aucun équilibre et je réfléchis beaucoup trop. Quand je pense que, maintenant, c'est moi le joueur pro, j'en ai des sueurs froides. Je vais me faire découper en six dès mes premiers pas sur le terrain. Je ne donne pas cher de ma peau. Lorsque le jour commence à décliner, je suis au bord de l'évanouissement. Maylo déclare la fin de notre entraînement et nous rentrons en silence. À peine le seuil de la porte franchi, je file à la douche sans me préoccuper du reste. Je le retrouve quelques minutes plus tard à table.

— C'est bien ce que tu as fait sur le terrain, m'encourage-t-il.

— Si tu le dis.

— Allez, une bonne nuit de sommeil et, demain, on reprend les bases. Tu vas voir, tu vas vite trouver ça facile.

— Youpi, dis-je en posant mon bol de soupe vide. Je vais me coucher, bisou.

— Bisou, championne. Et encore bravo pour aujourd'hui.

Il ne le sait peut-être pas, mais ses encouragements me touchent. Je ne peux pas atteindre un niveau aussi élevé en quelques jours et c'est frustrant. Je voudrais faire mieux. Je me blottis sous les couvertures et m'endors presque instantanément. Demain est un autre jour.

Chapitre 12

Pourquoi, quand nous avons la possibilité de dormir, on se réveille toujours à l'aube ? Je suis épuisée par cette semaine qui a été plus qu'intense sur bien des plans !

Hier soir, pensant naïvement me détendre, j'ai proposé à Maylo le karaoké. Nous avons passé en revue l'ensemble du répertoire français de ces cinquante dernières années. Ce mec a une culture musicale hallucinante. C'est la première fois que j'ai face à moi un concurrent aussi redoutable. Le score final était si serré que nous avons d'ores et déjà programmé une nouvelle soirée.

Nous étions tous deux si épuisés, qu'il n'a pas eu la force de déplier le sofa. Maylo a bien voulu partager son lit et je ne me suis pas fait prier. J'ai attendu cette grasse mat toute la semaine et me voilà aux abois alors que le soleil se lève à peine. J'essaye de me rendormir, mais rien à faire : je suis bel et bien réveillée. La respiration constante qui me parvient dans mon dos m'indique que je suis la seule à vivre cette insomnie matinale. Je me tourne dans l'espoir de bousculer par mégarde mon coloc de lit et son visage paisible posé sur l'oreiller m'en dissuade.

Je me suis habituée à me voir, même si je suis toujours un peu perturbée. Je contemple mes traits détendus. Pour la première fois, je me trouve d'une beauté saisissante. Le sport que Maylo effectue dans mon corps a un effet bénéfique, je ne sais pas si j'ai perdu du poids, en tout cas j'ai dégonflé. L'air de la campagne me fait du bien, mon visage est lumineux et mes cheveux sont plus brillants. Un léger rictus faisant apparaître une fossette termine de me dissuader de le perturber.

Je me lève sans bruit et sors de la chambre. Je regarde Lytchie paisiblement endormie dans son panier. J'hésite, mais quand je passe devant elle, sa queue remue et elle ne tarde pas à venir me faire la fête. J'attrape

son collier et nous quittons la maison. Je fais un grand tour, j'ai besoin de faire le point sur cette première semaine qui m'a paru durer une éternité. Je pense à Marc. Si les choses n'évoluent pas, il faudra que je lui parle. Il a le droit de savoir la vérité sur ce que je ressens. J'envoie un message sur le groupe de ma famille pour leur dire que je les aime. J'ai un pincement au cœur quand ma mère me répond que je leur manque.

Je m'apprête à ranger mon téléphone quand une information retient mon intérêt. Le mariage de ma sœur, où je suis accessoirement demoiselle d'honneur, est avancé à dans un mois. Il devait avoir lieu cet été, mais il se trouve qu'elle est enceinte de six mois et que s'ils veulent partir en voyage de noces, ils doivent se dépêcher avant qu'elle ne puisse plus prendre l'avion.

Je tombe des nues. Ma sœur est enceinte ? Comment cela se fait-il que je ne sois pas au courant ? J'active le pas jusqu'à la maison. Je ne comprends plus rien. Je suis tellement préoccupée que je ne remarque pas la jeune femme qui campe devant le portail.

— Maylo ?

Voyant que je ne réagis pas, elle insiste.

— Bébou, s'il te plaît.

Je m'arrête net en reconnaissant ce surnom. Tiens, je l'avais oubliée celle-là et je ne peux pas dire que c'est le meilleur moment pour avoir une discussion avec cette Jessica. Je dois la jouer stratégique et diplomate, comme Maylo le ferait. Je prends alors mon plus beau sourire et plonge mon regard dans ses grands yeux bleus.

— Jess, mais quelle surprise de si bon matin ! Je suis désolée, mais je n'ai pas le temps, j'ai une tonne de... trucs importants à régler.

— Bébou, je n'ai pas arrêté de t'appeler toute la semaine, mais je n'ai eu que ton répondeur.

Tiens, voilà une information que j'ignorais.

— Il faut que je te parle et, comme tu ne me répondais pas, j'ai décidé de venir te voir en personne.

— Un dimanche matin à sept heures, un peu excessif, non ?

— Je peux entrer ?

Sans attendre, elle se dirige vers la porte et je tente de l'intercepter.

— C'est le bazar, puis il est tôt. Tu ne veux pas qu'on discute un autre jour ?

— Maylo, qu'est-ce que tu me caches ?

— Mais rien, voyons.

— Il y a une fille, c'est ça ?

Elle me pousse assez violemment de son chemin pour pénétrer à l'intérieur. Paniquée, je lui emboîte le pas en parlant fort dans l'espoir que Maylo m'entende et se mette à l'abri à temps.

— Jessica, je t'assure que ta réaction est disproportionnée. Il n'y a personne, je dis bien PERSONNE, ici !

Telle une furie, elle se met à retourner la maison. Qui cherche quelqu'un sous les coussins d'un canapé ? Je tente de la raisonner, mais, en vain. Cette fille me fait peur. Lorsque je la vois pénétrer dans la chambre, je la suis, préparant une explication plausible à la présence de Maylo dans le lit. Mais rien. Je pousse un soupir de soulagement.

— Jess, écoute-moi, s'il te plaît. Il n'y a personne d'autre que toi dans ma vie. Je vis une période un peu stressante et j'ai simplement envie d'être seul, tu comprends ?

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? Je suis là pour toi. Tous les deux, ensemble, nous pouvons tout surmonter.

Je prends sur moi pour ne pas l'envoyer bouler. Je commence à en avoir plus que marre des gens qui ne sont pas capables d'entendre que, par moment, nous n'avons pas besoin d'eux.

— Oui, tu as raison, j'aurais dû t'en parler. Excuse-moi. Maintenant, si tu veux bien t'en aller.

— Bébou, c'est inutile de me repousser, je ne partirai pas tant que tu n'iras pas mieux. Tu me manques, je ne sais pas comment je ferais pour vivre sans toi.

Je réprime un haut-le-cœur. Ce genre de phrase me fait horreur.

— Jess, tu es une grande fille, tu t'en sortais parfaitement bien avant de me rencontrer et tu continueras à le faire après.

— Comment ça, après ? Après quoi ? Tu me quittes ? gémit-elle avant de fondre en larmes.

Et voilà, Charlie-la-boulette, le retour. La meilleure chose à faire serait que j'arrête de parler.

— Excuse-moi, je me suis mal exprimé, je ne veux pas du tout rompre avec toi. Je suis épuisée et je dis n'importe quoi. Pardon.

— C'est vrai ?

C'est rageant, même en pleurant et reniflant, elle reste jolie.

— Tu m'aimes ?

— Oui, bien sûr. Allez, maintenant, tu peux partir.

À cet instant, je serais prête à lui dire tout et son contraire pour qu'elle me fiche la paix. Mais, visiblement, j'ai encore gaffé. Le hurlement qu'elle pousse me transperce les tympans. Son changement d'humeur est saisissant, voire flippant. Elle passe des larmes à une crise d'hystérie. Sautant presque sur place, elle se jette à mon cou.

— Mon amour, je suis si contente. Je savais que notre relation, c'était du solide. Moi aussi je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Et sans crier gare, elle m'embrasse à pleine bouche. Il y a dans ce baiser beaucoup trop d'entrain, de langue et de salive. Je la repousse, mais elle est collée à mes lèvres. Incroyable, elle devrait quand même se rendre compte qu'en face la personne n'est pas réceptive. Quand enfin elle se détache, je n'ai pas le temps d'en placer une qu'elle me jette sur le lit et grimpe à califourchon sur moi. Voyant très bien la pente dangereuse que prend la situation, j'essaye de l'éloigner, or elle saisit mes poignets pour les tenir de part et d'autre de ma tête.

— Je savais bien que quelque chose te tracassait et je suis heureuse que tu me l'aies dit.

Et hop, elle repart à l'assaut. Je suis prise de court et n'arrive pas à réagir. Je suis spectatrice de ce qui est en train de se dérouler. Elle finit par me mordre avec une telle violence que je me relève brusquement. C'est fou la force qu'elle a, jamais je n'aurais pensé qu'un corps aussi frêle pouvait exercer une pression pareille. Heureusement que je suis Maylo. D'un mouvement assuré, je la fais basculer sur le côté.

— Jess, non. Je n'ai pas du tout...

Avant que j'aie pu finir ma phrase, elle s'attaque à mon pantalon. Mais ce n'est pas possible, cette fille est ravagée. C'est quoi son problème avec le « non » ? Jamais, je n'aurais pensé vivre aussi ce genre de situation dans le corps d'un homme. Hors de moi, je la repousse cette fois beaucoup plus violemment. Sa chute s'accompagne d'un bruit sourd.

— Ça ne va pas, tu es folle ! rugit une voix sous le lit.

— Moi ? C'est elle, oui. Depuis quand on se jette comme ça sur les gens ? Elle est ravagée, ta copine.

— Enfin, Charlie, tu viens de lui dire que je l'aime.

— Rien ne justifie son comportement !

Je regarde Maylo accroupi près du corps de Jessica.

— Elle est vivante ?

— Oui, encore heureux, mais bon, vas-y mollo la prochaine fois.

— Ah non ! Il n'y aura pas de prochaine fois. Je ne veux plus jamais que cette détraquée sexuelle s'approche de moi !

— Ce n'est pas... Charlie, cela fait un moment qu'elle me soule pour que cela devienne sérieux entre nous. Pour moi, on couche ensemble et c'est tout. Donc, quand tu lui as fait part de mes « intentions », imagine sa réaction.

— Pas besoin, frissonné-je. Mais, du coup, pourquoi tu n'arrêtes pas ? Surtout si tu sais qu'elle a des sentiments pour toi !

— Ce n'est pas aussi simple.

— Il me semble pourtant que ce n'est pas ce que tu m'as dit concernant mon histoire avec Marc. Vous et le cul, vous faites chier, parce qu'en attendant, c'est moi qu'elle essaye de baiser ! Et je te préviens, ce n'est pas la peine de me demander de coucher avec elle. Même pour la science. Jamais !

— Charlie, jamais. Tu me prends pour qui ?

Alors que nous sommes tous les deux concentrés sur notre échange houleux, nous ne remarquons pas le réveil de Jessica.

— Bébou ?

Nous la dévisageons avec horreur et, avant que je n'aie eu le temps de dire quoi que ce soit, Maylo lui assène une gifle qui l'a fait retomber dans les vapes aussi vite qu'elle en était sortie.

— Pourquoi tu as fait ça ? Tu es complètement con.

— Je ne sais pas, d'accord ? J'ai paniqué et je... Oh, et puis zut, c'est toi qui as commencé.

— J'y crois pas, tu as quel âge ? On est dans une cour de maternelle ?

— Tu me feras la morale un autre jour. Pour l'instant, il faut gérer un plus gros problème.

— S'il n'y a que ça, je te le règle en deux secondes.

— Charlie, s'il te plaît, aide-moi au lieu de faire ta tête de mule. On va la transporter jusque sur le canapé.

Je suis sans voix ! C'est moi qui suis en train de faire ma tête de mule ? Nous déambulons sur les rails du ridicule, là. Nous sommes dans cette

situation par sa faute, parce qu'il n'est pas capable de réfléchir avec autre chose que son pénis. Je suis tellement remontée que j'ai envie de lui arracher les yeux ! N'ayant pas conscience du conflit qui se joue dans mon for intérieur, il me fait un signe insistant pour que je l'aide avec Jessica. Je jure que s'il n'était pas dans mon corps, je l'aurais giflé. Je soulève la pouffe qui pèse encore moins lourd que son intelligence et la jette sur mon épaule. Je la transporte jusqu'au canapé et la dépose sans aucune douceur.

— Attention ! Bon, maintenant, tu la réveilles et tu lui demandes de partir.

Je regarde Maylo s'éloigner vers la chambre, incrédule. Il se fout de moi, c'est pas possible. Je fais quoi, à son avis, depuis le début ? La colère bouillonne en moi. Sans ménagement, je secoue Jessica jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux.

— Je veux que tu t'en ailles.

— Maylo ? Je ne comprends pas, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Tu t'es cogné la tête et tu t'es évanouie.

— Mais... je... l'autre fille ?

— Il n'y a pas d'autre fille, m'exclamé-je à bout de patience. Jessica, je te demande de t'en aller de chez moi. Tout de suite.

— Qu'est-ce qu'il te prend de me parler sur ce ton ?

— Dehors. Maintenant.

La gifle que je me prends est vive et douloureuse. Je vois rouge. La première fois, je n'ai rien dit, mais, là, c'est trop. J'attrape Jessica par le bras et l'entraîne jusqu'à l'entrée avant de la jeter sur le porche et de lui claquer la porte au nez. Je n'écoute même pas ses hurlements ni ses menaces tant je suis furieuse.

Maylo me rejoint à cet instant. Sa démarche est rapide et son visage est fermé. Il est en colère. Contre moi. Je suis à bout, je ne lui laisse pas l'occasion de me faire un reproche. Je le bouscule et pars m'enfermer dans la salle de sport où je déverse toute ma rage et ma frustration sur le sac de frappe. Je ne sais pas combien de temps j'y passe, mais, lorsque j'émerge enfin, la maison est vide. Tant mieux, je suis encore bien trop en colère pour avoir une quelconque interaction avec qui que ce soit. Je file vers la douche. Je reste un long moment sous l'eau chaude. J'essaye d'évacuer comme je peux toute cette tension que j'ai accumulée avant d'aller m'affaler sur le lit.

Chapitre 13

Je pleure. Je ne sais pas depuis combien de temps et je ne suis plus sûre d'en connaître encore la raison. Les larmes roulent sur mes tempes avant de finir dans mes cheveux. Je fixe le plafond blanc, sans bouger. Je ne bronche pas quand Maylo entre dans la chambre et vient s'allonger à côté de moi. Nous restons ainsi de longues minutes quand il brise le silence.

— Charlie, je suis désolé. Sincèrement.

Il se tait et le vide s'installe à nouveau. J'étouffe un sanglot. Inutile de lui donner en plus l'occasion de me voir pleurer. Je ne suis plus en colère. En réalité, je suis blessée par son comportement.

— S'il te plaît, parle-moi.

— Que veux-tu que je te dise ? Que, moi aussi, je suis désolée ? Eh bien, non, ça n'arrivera pas. Parce que je ne le suis pas.

Je me lève, mais il me retient.

— Charlie, écoute-moi. J'ai agi comme un con. Je t'ai laissée dans une situation que tu n'aurais pas dû avoir à gérer. Je t'ai accablée parce qu'il était plus facile pour moi de te rejeter la faute plutôt que d'assumer. Tu avais raison tout à l'heure. J'aurais dû être honnête avec Jess. Avec toi. Je te demande pardon.

Il vient de me présenter des excuses qui me réchauffent le cœur. Je le sais sincère, mais ce qu'il m'a fait vivre est inacceptable. Toutefois, je ne peux pas non plus boudier dans mon coin sans lui donner d'explication. Je ne suis plus une enfant, je dois régler les conflits comme une adulte. Ce qui, entre nous, n'est pas toujours facile.

— Merci d'être venu t'excuser, et je ne suis pas en colère. Je suis blessée. La manière dont tu m'as parlé et traitée était injuste. Je ne suis pas ton punching-ball.

— Tu as raison. Je te demande pardon.

— Je n'ai pas fini. Je suis tout à fait d'accord pour te laisser mener ta vie privée comme tu l'entends. En revanche, il y a un truc qu'il va falloir que tu comprennes : tu ne peux pas tout gérer dans ton coin et me placer devant le fait accompli. Notre situation est déjà assez compliquée pour qu'on vienne en plus se mettre des bâtons dans les roues.

— Tu as raison. J'aurais dû être honnête. Avec tout le monde, moi y compris.

— Absolument.

Je me radoucis un peu. Il est vrai que, niveau honnêteté, je ne décroche pas la palme d'or.

— Bon, après, vu comment je l'ai mise dehors, je pense que nous sommes tranquilles pour un moment.

— J'imagine sa tête quand tu lui as claqué la porte au nez.

Son rire, d'abord timide, s'intensifie et je ne peux m'empêcher de succomber à mon tour. Je n'y suis pas allée de main morte. Alors que je m'apprête à sortir de la chambre, Maylo m'intercepte à nouveau.

— Tu veux me parler de ce qui te tracasse ?

Je reste perplexe quelques secondes avant de me rappeler mon retour précipité de ma balade. Toute cette péripétie avec Jess m'a presque fait oublier mon drame à moi.

— Comment tu sais pour le message ?

— De Mat ?

— Marc, corrigé-je. Et non, de ma mère, ce matin, mais comment tu l'as appris ?

— Il m'a suffi de voir ta tête pour savoir que tu n'étais pas simplement perturbée par ce qu'il s'est passé avec Jess.

Là, je suis bluffée. Je connais ce type depuis une semaine et il parvient à lire en moi comme dans un livre ouvert alors que pour l'homme avec qui je suis depuis bientôt quatre ans je reste une énigme. Bon, d'accord, je suis dans son corps, mais quand même. Voyant qu'il n'attend pas de réponse, et qu'il est juste prêt à m'écouter, je vide mon sac.

— Donne-moi ton téléphone, nous allons appeler ta sœur.

— Non. Je n'ai pas envie de parler à cette traîtresse. Six mois, putain ! Elle est enceinte de six mois et je ne suis au courant que maintenant !

— Elle a peut-être une bonne explication. Allez.

Je lui tends mon portable à contrecœur et patiente tandis qu'il met sur haut-parleur. Ma sœur décroche dès la deuxième sonnerie, en sanglots. Mon poulx s'accélère. Autant moi, j'ai la larme facile, mais, elle, la dernière fois que je l'ai vue pleurer, nous devions être en primaire. Maylo perçoit la tension de mon corps et pose sa main sur la mienne me faisant comprendre qu'il gère.

— *Charliiiiiie... C'est terriiible.*

— Amandine, qu'est-ce qu'il se passe ?

— *... tu te rends compte ? ...*

Ses mots sont incompréhensibles. Je fais signe à Maylo de la faire répéter et lui glisse le surnom que nous lui donnons.

— Am, je ne comprends pas ce que tu dis.

Elle se mouche avant de reprendre d'une voix plus audible.

— *Comment peut-on faire un déni de grossesse de six mois ? Enceinte de jumeaux, en plus ? Je suis un mooonstre.*

— C'est faux, tu n'es coupable de rien d'accord. Tu le sais maintenant, donc tu vas pouvoir être suivie correctement. Et puis, c'est quand même une bonne nouvelle ? Tu n'as pas fait des enfants avec le premier venu.

— *Oui, c'est vrai. Mais le mariage ? Je vais être énoorme.*

Les robinets s'ouvrent à nouveau.

— Ne t'inquiète pas pour ça, tout sera parfait. Mathis sera là et...

— *Oh non, je n'ai pas dit à Mathis que j'étais enceinte ! Je te laisse. Bisou.*

Et elle raccroche. Ma sœur dans toute sa splendeur. Je souris, soulagée. Maylo avait raison, elle avait une bonne excuse. Je prends ensuite conscience de ce qu'elle vient de dire et de ce que cela signifie. Je vais être tata. C'est formidable ! Cette nouvelle me fait basculer dans un tout autre état d'esprit. Je me lève et discute de mon nouveau rôle que je prends tout de suite très au sérieux. Je n'aime pas vraiment les enfants. Mais ce n'est pas le cas de Maylo qui me rassure à ce sujet.

— Bien, maintenant que nous avons géré les problèmes d'autrui, il est temps de se recentrer.

Sans en dire plus, je fais signe à Maylo de me suivre dans la cuisine et lui demande de s'asseoir en face de moi. Je sors trois bols que je remplis d'eau, je les place en triangle et réalise des cercles de sel autour de chacun.

— J'ai besoin d'un de tes cheveux.

— D'accord, mais il est hors de question que je te donne la moindre goutte de sang.

Je lève les yeux au ciel et dépose son cheveu ainsi que le mien dans un même bol.

— Tu vas tremper tes doigts dans un récipient et je vais faire de même. Il va falloir qu'on ferme les yeux et qu'on se concentre sur notre enveloppe charnelle respective.

— Calmos, madame Irma, tu commences à me faire flipper.

— Moque-toi, mais, si ça marche, tu seras bien content.

J'appuie mes directives avec un regard et il finit par s'exécuter à reculons. De ma main libre, j'attrape la sienne. Nous sommes maintenant reliés. Je respire et visualise mon corps de toutes mes forces.

— *Corpus Mutare.*

Je redouble d'efforts et serre si fort mes paupières que cela me fait mal. Au bout de quelques secondes, je me risque à les ouvrir. Le temps de m'adapter à la luminosité et je constate qu'il n'y a eu aucun changement. Je suis toujours en face de moi, un sourire moqueur fièrement affiché. Je lâche sa main et soupire.

— J'aurais essayé au moins.

— Pas mal le coup du latin, j'ai presque failli y croire.

Je lui tire la langue et range mon matériel de sorcellerie. Je n'avais pas grand espoir, mais je me suis dit qu'il fallait tout tenter.

— Maylo, je peux te demander un dernier petit service ?

— Tu me fais peur quand tu dis ça.

— J'ai besoin que tu fasses une visio avec Adèle et Manon.

— Charlie, je ne sais pas quoi leur dire à tes copines, moi.

— Je vais t'aider promis ! Merci.

Sans lui laisser le temps de refuser, je lance l'appel, refile le téléphone à Maylo et me place derrière la caméra. Le regard noir dont il me gratifie ne m'atteint pas. Les filles répondent, heureuses de me voir, et Maylo sourit tandis que je gesticule en fond pour le guider. Au bout d'une heure, la réunion prend fin et on peut dire que c'est une réussite. Pas de boulettes, pas de drame, et Maylo s'est révélé être plutôt à l'aise. J'ai bon espoir pour la prochaine et, si ça continue, je pourrai me présenter, enfin Maylo, ainsi je discuterai plus directement avec elles.

Nous passons le reste de la journée à ajuster les derniers détails pour le lendemain. Maylo est supposé retrouver la pelouse du stade à dix heures ce lundi matin. Je dois donc être parfaite si je veux pouvoir faire illusion plus de deux minutes. Je suis un peu à cran. Comment pourrais-je ne pas l'être : je dois produire un jeu d'un niveau international alors que j'ai commencé le rugby il y a une semaine. Ne pouvant pas me résoudre à m'y rendre seule, nous avons monté un plan pour que Maylo puisse rester à mes côtés. Il sera mon nouveau directeur de com. Je ne sais pas en quoi cela consiste et je m'en contrefiche, tant que cela veut dire qu'il est avec moi. Je décide d'aller me coucher tôt pour être capable de donner le meilleur de moi-même demain. Je ne peux pas décevoir les espoirs que Maylo a placés en moi tout au long de cette semaine. Et je ne supporterais pas qu'il se fasse humilier par ma faute.

Chapitre 14

Je suis réveillée bien avant la sonnerie. Étrangement, je n'ai pas eu de mal à trouver le sommeil, mais le stress est venu me cueillir à l'aube. Je jette un coup d'œil à Maylo qui dort profondément. Hier, au moment d'aller me coucher, je lui ai dit qu'il était inutile de déplier le canapé. Aux vues de la situation, il me paraissait ridicule de faire des chichis pour ça. Je me lève et rejoins la salle de sport. Je me saisis du demi-ballon d'entraînement, plat sur une face, pour me rassurer. Ce n'est pas les quatre pauvres passes que je vais réussir à faire maintenant qui y changeront quelque chose, mais ça m'aide.

Nous quittons la maison peu après le réveil de Maylo. Il m'a dit que c'était pour avoir le temps de me faire faire un tour des lieux, mais je sais que c'est aussi pour ne pas me stresser avec la route et les bouchons. Le stade se trouve à l'autre bout de la ville. Avant de quitter la maison, j'ai tenté l'esquive de la dernière chance, mais, rien à faire, il n'a même pas voulu entendre mes arguments. Et pourtant, je les avais bien préparés. Je comprends que son métier demande une rigueur et une assiduité irréprochables, néanmoins je ne sais pas s'il se rend service en me laissant prendre les rênes.

J'avais réussi à trouver une échappatoire solide, digne d'une pandémie mondiale. Il a de la veine que je ne sois pas une chirurgienne cardiaque de renom. Il aurait eu l'air malin dans une opération à cœur ouvert. Moi aussi, cela dit. Le trajet se déroule bien, je me sens de mieux en mieux au volant, mais, lorsque je me gare sur le parking réservé au personnel, j'ai envie de vomir.

— Je ne vais pas y arriver. Je ne suis pas toi, tout le monde va s'en rendre compte. Je suis désolée, je ne veux pas que tu te fasses virer par ma faute.

— Charlie, respire. C'est vrai, tu n'es pas moi. Tu es toi et c'est formidable. Je t'ai observée toute cette semaine et j'ai remarqué la volonté que tu mets dans tout ce que tu entreprends. Et heureusement que tu n'as pas atteint mon niveau, je ne serais plus jamais retourné sur une pelouse sinon.

— Et ça, personne ne le souhaite.

— Absolument d'accord, ça laisserait une nation tout entière en deuil.

— Tu vois ce qui est dommage avec toi, c'est qu'il faut toujours que tu viennes gâcher les beaux moments.

— Plus sérieusement, je sais que tu vas y arriver parce que j'ai confiance en toi !

— Merci, ça me fait plaisir.

Au moment de passer la sécurité, je suis en nage. J'ai l'impression que tout le monde voit clair dans notre entourloupe. Je crains d'être démasquée et de prendre un aller simple pour Guantanamo. C'est ridicule, mais, dès qu'une personne pose les yeux sur moi, je suis convaincue qu'elle sait que je ne suis qu'une imposture. C'est, bien sûr, sans surprise que personne ne surgit d'un coin de couloir pour m'arrêter et que nous parvenons à l'entrée du terrain.

Certains s'échauffent déjà. J'en reconnais quelques-uns qui font partie de l'équipe de France. J'ai envie de courir partout et de prendre des photos, mais je me retiens. Je ne suis pas Charlie, la fan, mais Maylo, le joueur. Ce dernier d'ailleurs me lâche pour aller s'asseoir dans les gradins. Il m'a fait faire le chemin pelouse-vestiaire pour « éviter de venir me chercher en prison », ce à quoi j'ai répondu par un geste des plus immatures. Sous son attention encourageante, je me jette à l'eau et avance vers le groupe. Un grand barbu, dont le nom m'échappe, se tourne dans ma direction.

— Regardez qui voilà, notre star internationale !

Les autres nous rejoignent et se mettent à me parler du match, du tournoi et de plein de choses techniques qui se mélangent dans ma tête, mais je souris. Je me détends, ces gars sont cool et personne n'a remarqué que je n'étais pas la personne qu'ils croient.

— Je suis heureux de constater que tu es toujours en vie.

Le ton est tel, que je me retourne immédiatement. Qu'est-ce que Maylo a encore fait ou pas fait pour qu'on s'adresse à lui ainsi ? Je fais soudain face à un type qui me dépasse d'une tête, sa carrure est impressionnante, je fais

un pas en arrière. Sa peau mate fait ressortir ses yeux émeraude qui me transpercent. Ses cheveux sont aussi noirs qu'ils sont bouclés et retombent en cascade sur ses larges épaules. Sa beauté est à couper le souffle, il doit déchaîner les foules, celui-là. Je prends conscience que tout le monde nous regarde, je me ressaisis et tente l'humour.

— Sandjy ! Que veux-tu, je ne suis pas encore à l'apogée de ma gloire.

J'attends sa réaction, craignant d'avoir confondu, mais il finit par exploser de rire et me tombe dans les bras.

— May, mon gars ! Pourquoi tu m'as mis en silence radio depuis qu'on est rentrés ?

— Désolé, j'ai... euh des choses à régler.

— Jess ?

À sa façon de dire son prénom, je constate que lui non plus ne la porte pas dans son cœur. Je jubile, ce n'est pas très classe, pourtant, savoir que je ne suis pas la seule à ne pas pouvoir l'encadrer me réjouit.

— Ouais, voilà.

Notre conversation prend fin, l'entraîneur vient d'entrer sur le terrain et nous demande de nous rassembler. Très bien. Jusqu'ici je me baladais, maintenant les choses sérieuses commencent. Après un rapide briefing, auquel je ne comprends rien, l'entraînement débute. Je suis assez fière de constater que je m'en sors plutôt bien. Bon, certes, l'exercice consiste à courir tout droit sur dix mètres et à faire une passe, mais je ne manque pas un ballon. Niveau préparation physique, je fais partie des meilleurs. Je n'ai aucun mérite là-dessus, j'entretiens simplement le travail de Maylo, à qui je jette par moment des regards terrifiés.

Ce dernier se contente de lever les pouces accompagnés d'un sourire. Les choses se compliquent lorsque nous passons à la technique. Le groupe se scinde en deux, les avants d'un côté et les trois quarts de l'autre. Je suis Sandjy avant de me rendre compte que je me trompe de direction. Nous sommes censés travailler les tactiques, les combinaisons et, bien que j'arrive à sauver les meubles, mon manque de compétence n'échappe à personne. Je suis complètement perdue sur le terrain. Tout va beaucoup trop vite. Le temps qu'il me faut pour réfléchir à la combi annoncée me fait être systématiquement en retard. C'est un vrai désastre. À la fin de la séquence, l'entraîneur s'approche de moi, inquiet.

— Maylo, il y a un problème ?

— Non, non, je... le tournoi a été éprouvant, j'ai besoin de reprendre mes marques.

— D'accord. Mais retrouve-les vite, nous jouons samedi et tout le monde compte sur toi.

— Bien sûr, oui.

J'ai à peine le temps de boire que nous repartons. Pendant plus de deux heures, nous travaillons les différentes tactiques, la mise en place, les combinaisons et inutile de vous dire que c'est un fiasco total. Je ne suis jamais où il faut, je donne encore moins le ballon à la bonne personne et, comme si ce n'était pas suffisant, nous terminons l'entraînement par des transformations. Là aussi, c'est la désillusion. Je ne passe pas une seule tentative et, plus ça va, plus je tire à côté. Lorsqu'enfin le coup de sifflet indiquant la fin de ce calvaire retentit, j'ai envie de fondre en larmes. Personne ne fait de commentaire sur mes médiocres performances et, de toute manière, je ne leur en laisse pas l'occasion.

Sans faire d'arrêt par la case vestiaire, je remets mes chaussures et file tout droit me réfugier dans la voiture. Une fois seule, je craque. Quand Maylo me rejoint quelques minutes plus tard, je n'ose pas le regarder, honteuse de mes piètres performances, et de ne trouver que les pleurs comme réaction.

— Alors ça, c'était de l'entraînement. Je suis très fier de toi !

Je ne bronche pas, persuadée qu'il se paye encore ma tête.

— Charlie, arrête de bouder s'il te plaît. Tu as été formidable.

— Formidablement nulle, oui ! Tout le monde l'a remarqué. Je t'ai fait honte.

— Tu plaisantes, tu as été merveilleuse. Charlie, c'était ton tout premier entraînement de rugby ! Tu es chez les pros, là. Personne ne peut se vanter d'avoir réussi à faire ce que tu as fait aujourd'hui. J'ai vu des gestes que même des joueurs avec beaucoup de talent et d'expérience mettent des années à maîtriser. Je ne sais pas si tu te rends compte, ce que tu viens de faire relève du prodige. Tu as le rugby dans le sang et je ne dis pas cela parce que tu es dans mon corps, finit-il avec un clin d'œil.

— Non, simplement parce que je suis en larmes dans ta voiture et que tu as peur que quelqu'un te voie.

— T'es dingue, je ne me permettrais pas de te mentir, surtout sur un sujet aussi sérieux. Mais, tu as raison, si tu pouvais arrêter de pleurer, j'ai une

image à préserver.

Son air sévère me fait rigoler malgré moi.

— Je suis désolée, je crois que je ne suis pas la bonne personne pour promouvoir ton image.

— Ce n'est pas comme si nous avions vraiment le choix, toutefois je ne la confierais à personne d'autre.

Il m'adresse un clin d'œil qui me laisse sans voix. Sa confiance envers moi me touche, bien plus que je ne voudrais l'admettre. Troublée, je démarre la voiture. Pourquoi suis-je aussi gênée ? Perdue dans mes pensées, ce n'est qu'au dernier moment que je remarque les garçons se jetant presque sous mes roues. Je pile et me mets aussitôt à hurler.

— Ça va pas ! Vous voulez mourir ?

— May, tu ne crois quand même pas que nous allions te laisser rentrer seul après auj...

Il s'interrompt en voyant Maylo. Si je me souviens bien, il s'agit de Léo, ailier de Toulouse ainsi que de l'équipe de France.

— Dis donc, petit cachottier, qui est cette sublime jeune femme ?

Il parle de moi, là ? Je rougis, tandis que Maylo lève les yeux au ciel face à ma réaction. Sandjy ouvre la portière et grimpe dans la voiture sans que personne ne l'y ait invité. Il est suivi par Léo ainsi que deux autres joueurs. Ils se retrouvent entassés à l'arrière, je les vois dans le rétro, ils ont l'air ridicules. Un des gars, dont j'ai oublié le prénom, s'adresse à Maylo.

— Enchanté, mademoiselle, je m'appelle Loïc, vingt-sept ans et, heureusement pour vous, célibataire.

Cette fois, c'est à mon tour de lever les yeux au ciel. J'attends que Maylo intervienne, mais me laisser gérer la situation semble être une meilleure option. Quel lâche ! Il va m'entendre. Je me retourne afin de remettre les pendules à l'heure aux golgoths.

— Les gars, je suis désolée, mais il va falloir que vous descendiez.

— Et pour quelle raison ? m'interroge Léo.

— Parce que je vous le demande.

Voyant le visage de Maylo se décomposer, je comprends que cette réponse n'était pas la bonne. Il me fatigue, s'il n'est pas content, il n'a qu'à gérer ses potes tout seul. Je m'apprête à les envoyer bouler quand Léo reprend la parole.

— T'es super bizarre depuis ce matin.

— Allez, démarre, on ne va pas rester là toute la journée. J'ai la viande et Victor a fait une salade, intervint Loïc.

— Et moi les bières, poursuit Léo.

Très bien. Ils ont prévu de s'inviter à manger et Maylo ne daigne toujours pas réagir. Je n'ai alors pas d'autre choix que d'accepter cette prise d'otage. Tout le long du trajet, les garçons n'arrêtent pas de poser des questions à Maylo qui se fait très loquace. Nous aurons une petite conversation sur cet abandon de poste. Seuls Sandjy et moi restons silencieux. Je me concentre sur la route et sur la responsabilité que j'ai de garder en vie ces sportifs, trop nombreux et costauds pour le véhicule.

En arrivant, Fredy, un autre joueur de l'équipe nous attend. Décidément, c'est journée portes ouvertes. Ignorant les moqueries sur ma conduite, je les laisse s'occuper du barbecue. Leurs efforts vains pour tenter d'impressionner Maylo me font beaucoup rire. J'en profite pour aller me laver, mais, en sortant de la douche, je frôle la crise cardiaque. Sandjy se tient assis sur le rebord du coffre à serviettes. Dénudée et mal à l'aise, je le regarde, perplexe. D'accord, je fais ça avec mes copines quand on doit se parler, mais je ne savais que les garçons étaient eux aussi partisans des réunions salle de bains.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— May, qui est cette fille ?

— Comme elle vous l'a dit plus tôt dans la voiture, c'est ma nouvelle directrice de...

— Pas avec moi, s'il te plaît.

Il me fixe avec une lueur intense dans ses yeux sans que je parvienne à en déterminer la cause. Je n'ose pas bouger, je ne souris pas non plus. Comme si tout mon corps s'était figé. Enfin, au bout de ce qui me semble être une éternité, il ajoute :

— Y a un truc qui m'échappe.

Sans me fournir plus d'explication, il quitte la salle de bains et me laisse seule. Tout ça est trop bizarre, même pour moi. Pourquoi ne croit-il pas comme tout le monde cette histoire de directrice ? Il est au courant ? Impossible. Comment peut-on, ne serait-ce qu'envisager une situation telle que la nôtre ? J'ai encore du mal à y croire. Non, il y a autre chose. Mais quoi ? Ça reste un mystère. Je finis de me préparer et sors retrouver les garçons.

Je me découvre très à l'aise avec ce petit groupe. J'ai entendu parler de l'esprit rugby, et je me rends compte qu'il me correspond plutôt bien. Sandjy ne fait aucune allusion à notre échange. Il se conduit comme si de rien n'était, or je ne suis pas dupe. Je remarque ses regards et l'intérêt qu'il porte à Maylo n'a rien à voir avec celui des trois autres. Maylo, qui s'est d'ailleurs bien amusé, voire un peu trop à mon goût. Il faudra que je lui rappelle que nos rôles sont inversés et que ce ne sont plus ses coéquipiers.

Lorsque l'heure de partir arrive, nous prétextons du travail à faire ensemble pour que les garçons ne se posent pas de questions. Cependant, le regard que me lance Sandjy me fait frissonner. Il est au courant que quelque chose se passe, j'en suis persuadée. Toutefois, il n'insiste pas et quitte la maison avec le reste du groupe. Je fonce alors rejoindre Maylo dans la salle de bains. Décidément, c'est notre nouveau point parlote.

— C'était une excellente idée de les inviter à manger, dit-il en entrant dans la douche.

— Je crois que « inviter » n'est pas le mot adéquat. D'ailleurs, il faut que tu fasses attention, tu n'es plus Maylo, leur pote, mais Charlie, une fille qui ne les laisse pas indifférents.

— Normal, ce sont des rugbymen.

— Tu es vraiment le roi des abrutis. C'est beauf et cliché.

— Quoi ? Je ne t'entends plus.

Quel gamin. J'attends que l'eau se coupe pour évoquer le sujet qui me trotte dans la tête depuis plusieurs heures maintenant.

— Depuis quand connais-tu Sandjy ?

— Ouh là, ça remonte à la maternelle. Il est arrivé de Nouvelle-Zélande avec son père, tandis que l'unité de sa mère, elle faisait partie des forces spéciales, était déployée en Centre-Afrique. Elle est morte quelques années après et, comme son père est français, il a décidé de rester ici. Nous étions dans la même classe, mais c'est le rugby qui nous a rapprochés. Qu'est-ce qu'il était mauvais, heureusement qu'il était plus grand et physiquement plus fort que les autres, ça compensait !

La gaieté de ses souvenirs me touche.

— C'est difficile à croire quand on le voit jouer aujourd'hui.

— Tu pensais être la première à bénéficier de mes cours particuliers ? Je lui ai appris une bonne partie de ce qu'il sait.

Voilà, il vient de tout gâcher avec sa frime. Je tente de lui jeter un gant de toilette, qu'il esquive en rigolant.

— Il n'a pas de frère ou de sœur ?

— Non, il n'y a que son père et lui.

— Ça doit être difficile.

— Ça n'a pas été facile, je ne te le cache pas, mais il passait tellement de temps chez moi qu'il est devenu un membre de la famille. C'est mon frère.

— Il te connaît donc par cœur ?

— Oui, comme moi. Pourquoi ?

— Parce qu'il m'a demandé qui j'étais. Enfin, pas moi, toi, mais toi, moi.

Voyant que je nous ai perdus, tous les deux, je simplifie.

— Il n'a pas du tout cru à notre mensonge.

— Et quoi ?

— Comment ça quoi ? Ça ne te fait rien ? C'est littéralement la personne qui te connaît le mieux et, toi, ça ne t'inquiète pas.

— Pas plus que ça, non. Charlie, t'imagines quoi ? Qu'il va comprendre que nous avons échangé nos corps ?

Je dois bien admettre qu'il a raison. Ce qui nous arrive est inenvisageable. Cependant, je suis sûre de ce que j'ai vu tout au long de la journée. Sandjy se doute de quelque chose. Je n'insiste pas, je ne veux pas l'embêter plus avec mes histoires.

— Au fait, m'interpelle-t-il, j'ai effectué des recherches sur les... je ne sais même pas comment appeler ces gens... ces sorciers ?. Nous avons rendez-vous avec Skipie, jeudi à huit heures vingt, il n'y avait pas plus tôt.

— Skipie ? C'est quoi encore ces conneries ? Le gourou préféré des Français ?

— Je te prierais de montrer un peu plus de respect envers cet homme qui est, selon ses dires, « le Maître du mystique ».

— Il va plus nous escroquer que nous aider.

— Exact, mais au point où on en est.

Là-dessus, il a raison. Nous ne pouvons pas aller chez un médecin sans finir dans un hôpital et, aussi fou que cela puisse paraître, Skipie est notre meilleure option. Si les filles pouvaient me voir, elles s'en donneraient à cœur joie.

Le trop-plein d'informations de la journée m'a tellement fatiguée qu'à peine je pose ma tête sur l'oreiller, je m'endors d'un coup. De toute

manière, mon programme est simple : jusqu'à jeudi, je n'ai pas d'autre choix que de survivre aux entraînements. Mais ce qui me fait le plus peur, c'est Sandjy ! Je ne sais pas comment je vais réussir à le convaincre que je suis bien Maylo, alors qu'il est clair qu'il le connaît bien mieux que moi.

Chapitre 15

Je ne suis pas brillante, mais je suis loin d'être une cause perdue. J'apprends vite et être dans le corps de Maylo m'aide aussi un peu, en tout cas je rattrape mes lacunes et je suis convaincue qu'avec beaucoup de travail j'arriverai à conserver un tantinet de crédibilité. Ces deux derniers jours, j'ai réussi à passer quelques transformations. Alors, si pour moi c'est un exploit, pour le coach c'est un problème. Chacun son point de vue. Ce matin, nous n'avons pas d'entraînement et nous en profitons pour nous rendre chez Skipie. Je ne suis pas très fan de cette idée, bien que nous n'ayons pas vraiment le choix, et puis, après le coup de sorcière que je lui ai fait, je ne suis pas en mesure de refuser. Nous laissons Lytchie à la maison et prenons la route, silencieusement.

— Charlie, je voulais que tu saches que je suis très heureux d'avoir fait ta connaissance forcée. Quoi qu'il se passe tout à l'heure...

Sa phrase reste en suspens. Il nous fait quoi, là ? Une parodie d'un mauvais film d'action ? Je souris.

— Moi aussi, Tom Cruise.

Je l'entends rire, mais ne réagis pas. Le silence s'installe jusqu'à notre arrivée. Je me gare devant un grand bâtiment qui fait très quartier d'affaire. Je suis déçue, je m'attendais à trouver un lieu sinistre, un antre sombre avec des cartes de tarot, des boules de divination ou encore des crânes-lanternes. Mais rien de tout ça. Il n'y a même pas de rideau de perles.

— Tu es sûr que nous sommes au bon endroit ? demandé-je.

— Oui. En tout cas, c'est l'adresse que j'ai.

— On dirait qu'on a rendez-vous avec notre banquier, pas avec un gourou. C'est encore plus effrayant.

Nous pénétrons, hésitants, dans le vaste hall. Un immense bureau nous fait face. Le secrétaire nous interroge sur la raison de notre présence avant

de nous indiquer l'ascenseur. Tout est tellement normal que ça me donne des sueurs froides. La salle d'attente se trouve au dernier étage. Nous sommes seuls et pas très à l'aise. Une jeune femme surgit d'un couloir que je n'avais jusqu'à présent pas remarqué. En effet, la peinture est telle que cela laisse voir un cul-de-sac. Un trompe-l'œil très bien réalisé. Elle s'avance vers nous et nous invite à la suivre. Je suis de moins en moins convaincue par cette idée. Maylo me réconforte d'un regard.

À chaque fois que je nous crois arrivés, la femme tourne à nouveau. Et s'il s'agissait d'une clinique clandestine qui pratique des expériences sur les êtres humains ? Une vague de stress m'envahit. Avec mon imagination, je ne tarde pas à me faire submerger par tout un tas de scénarios plus cauchemardesques les uns que les autres. Alors que je suis au bord de la crise de panique, une main s'empare de la mienne et la serre, très fort. Je ne suis pas la seule à être angoissée et savoir Maylo près de moi me rassure. Au moins, nous sommes ensemble.

Nous pénétrons enfin dans un bureau, qui se trouve être bien moins sobre que le reste de l'édifice. Un homme d'âge mûr nous observe. Son physique est banal, si je le croisais dans la rue, jamais je n'irais imaginer qu'il s'agit en réalité d'un gourou. Nous patientons debout à l'entrée. La femme n'est plus avec nous. Je ne l'ai pas vue partir. Tout cela n'aide pas à me rassurer. Personne ne parle et je commence à être mal à l'aise. Je finis par briser la glace.

— Bonjour, nous venons pour un problème... inhabituel.

— Vous ne voulez pas être ici.

— Euh... nous avons pris rendez-vous, donc c'est...

— Vous pensez que je ne peux pas vous aider. Vous avez raison, vous perdez votre temps.

Je manque de m'étouffer. Qui dit ça à ses clients ? Ce type est siphonné. Je jette un coup d'œil sur ma droite, mais Maylo est aussi dérouté que moi.

— Si vous pensez que je ne peux rien faire pour vous, partez. Mon travail ne fonctionnera que si vous y croyez. Il va falloir avoir confiance en moi.

Sincèrement ? Il nous prend pour des quiches. Comment paraître compétent en vendant du vent. N'empêche, il est doué, le saligaud. Si ses grigris et ses incantations ne marchent pas, ce qui serait choquant, cela sera notre faute. Et puis, si par miracle quelque chose se passe, il pourra dire que c'est grâce à lui. Je suis partagée entre admiration et consternation.

— Monsieur Skipie, je suis désolé, mais ce n'est pas comme ça que les choses vont se dérouler. Si nous sommes assis là, c'est que nous avons accepté de nous en remettre à vous. Pour ce qui est du reste, c'est à nous et nous seuls d'en décider. La question est donc la suivante : acceptez-vous de nous aider, ou faut-il que nous allions voir un collègue à vous ?

— Inutile d'en arriver là. Je vous sens impliqués, alors démarrons.

Pas mal du tout, s'il n'avait pas été sportif, Maylo aurait pu briller en politicien. Skipie nous indique un petit coin qui colle avec la vision d'un gourou que j'avais avant de venir. Nous prenons place sur un pouf à peine assez grand pour deux. Je laisse Maylo expliquer la situation, il va droit au but en ne racontant que l'essentiel. Si je m'en étais chargée, nous y serions encore demain matin. Skipie nous assure que nous ne sommes pas le premier cas de « transfert » qu'il rencontre, *permettez-moi d'en douter*, et qu'il est en mesure de nous aider, seulement le résultat n'est pas garanti. Il y a toujours des risques avec le mystique. Ben voyons. En d'autres termes, il nous pigeonne et il le fait bien.

Je le regarde effectuer son rituel, mitigée. Je ne suis pas sûre d'être tout à fait d'accord pour qu'un déséquilibré me jette de l'eau dessus en prononçant des paroles effrayantes dans une langue connue que de lui. Ça n'a même pas l'air d'être du latin, or tout le monde sait que c'est la base dans les sortilèges. Comment deux personnes sensées telles que nous ont pu arriver à la conclusion qu'il s'agissait de la meilleure option ?

Il finit par nous donner des amulettes, des bracelets, qui permettraient de « rompre la connexion » qui nous unit. En gros, il a repris le concept des bracelets brésiliens et en a modifié les règles. Je suis effarée de nous voir nous faire arnaquer par un homme qui pioche ses idées dans les cours de récréation.

— Nous avons terminé. Mais, attention, il est nécessaire que les talismans tombent de leur propre chef et en même temps sinon mon incantation ne fonctionnera pas et vous resterez ainsi pour toujours.

Pratique, la probabilité pour que cela se produise est quasiment nulle. Je n'en reviens pas que nous acceptions de donner du crédit à un charlatan pareil. Je n'ai même pas pu choisir la couleur de mon bracelet !

— Merci de votre aide. J'espère que nous n'aurons pas besoin de revenir.

Les paroles de Maylo sonnent clairement comme une menace. Skipie fait semblant de ne pas s'en rendre compte.

— Bien entendu. Nous allons maintenant passer au règlement, si vous le voulez bien.

— Trois mille cinq cent quatre-vingt-neuf euros ? Non, mais il nous prend pour qui, Jafar ? Trois mille cinq cent quatre-vingt-neuf euros pour deux bracelets brésiliens ? Il se moque de nous ! Pour ce prix, je t'en fais des milliards. Je vais remonter lui dire ma façon de penser à ce gros imposteur.

Je ne décolère pas.

— Et tu vas faire quoi ? Lui casser la gueule ? Qu'est-ce que cela changera ? Rien.

— Ça me défoulera. Je vais lui faire avaler son collier de perles !

Maylo rigole. Je ne comprends pas comment il peut être aussi calme et détendu après avoir lâché près de trois SMIC.

— Ce sont les bracelets brésiliens les plus chers de l'Histoire. Et, en plus, ils ne sont même pas jolis !

— Nous savions très bien tous les deux qu'il faudrait y aller de notre poche.

— Mais pas autant ! Je suis étudiante, moi, je ne gagne pas un salaire à cinq ou six chiffres tous les mois.

— Ne t'inquiète pas, c'était mon idée, c'est moi qui paye.

— Super. Maintenant, je me sens encore plus mal. Je ne t'ai pas demandé de me faire l'aumône.

Je suis folle de rage.

— Je n'ai jamais dit que c'était ce que je faisais, si tu veux, tu me rembourseras plus tard.

J'acquiesce, mais il poursuit sur un ton sarcastique.

— Tu pourras ajouter le loyer, la nourriture et une partie de l'essence. Ah oui, l'eau et l'électricité aussi, je te fais cadeau d'Internet.

— T'es con quand tu t'y mets.

— Charlie, je comprends que cela puisse te gêner, mais laisse-moi faire ça pour toi, j'en ai les moyens, profitons-en.

En y réfléchissant bien, je dois dire que je n'ai pas trop le choix, j'accepte, pourtant je reste réfractaire à cette situation. Ma famille ne roule pas sur l'or, toutefois, nous avons toujours réussi à nous débrouiller. C'est vrai que la vie étudiante, surtout à Paris, n'est pas évidente, or j'arrive à

m'en sortir. Je n'aime pas demander de l'aide. Je suis gênée de ne pas pouvoir donner autant, je ne supporte pas l'idée de vivre aux crochets des autres. En temps normal, j'aurais insisté pour prendre en charge la moitié des frais, bien que rien de ce qu'il se passe depuis bientôt trois semaines ne soit normal.

Chapitre 16

Je suis assise sur le banc, tétanisée. Bien que le stress ne m'ait jamais incommodée, aujourd'hui, il m'envahit. Toute l'équipe se change dans le silence, j'ai l'impression de partir à l'abattoir. Lorsqu'on nous a remis nos maillots, j'ai pleuré. La tension, la fierté, la peur, tout s'est mélangé. L'entraîneur a tenu à me laisser sur la feuille, alors que je ne réponds pas à ses attentes depuis ces deux dernières semaines.

J'ai cru à un message du ciel le week-end dernier quand le match a été annulé pour des raisons météorologiques, ce qui est assez rare. J'ai donc eu sept jours de plus pour travailler. Je n'ai rien lâché, j'ai tout fait pour être à la hauteur, mais c'est impossible. Personne ne remarque les efforts que je fournis, tout simplement parce que personne ne sait que je ne suis pas Maylo. Tous constatent ma baisse de performance ainsi que mes erreurs. N'avoir aucune reconnaissance pour le travail que l'on produit, c'est dur. Je pense que j'aurais jeté l'éponge depuis longtemps si je n'avais pas eu Maylo derrière moi. Et contre toute attente, Sandjy.

Ce dernier se donne corps et âme pour me faire progresser. Ces deux garçons sont formidables. Je suis heureuse de les avoir près de moi. Chaque jour, je comprends un peu plus l'amour que ces deux gaillards se portent. Cela me rend triste de me retrouver entre eux, bien que Sandjy n'en ait pas conscience. Maylo souffre de cet éloignement d'avec son meilleur ami. Je sais aussi que ça devient de plus en plus dur de me voir sur le terrain alors que lui est forcé de rester sur la touche.

Chaque jour de plus passé au sein de ce groupe me fait comprendre pourquoi j'aime le rugby. L'esprit, les valeurs, la complicité, la rigueur et l'ambiance. Chaque joueur est unique, avec un rôle défini, il n'est jamais question de JE, toujours de NOUS. Malgré ma perte de niveau, les gars n'ont pas cessé de croire en moi. Ça, c'est une famille.

Sandjy vient se poser près de moi, me sortant de mes pensées.

— May, je sais que ce ne sont pas des conditions idéales, mais tu peux le faire. NOUS pouvons le faire. Ensemble. Je ne te lâcherai pas, jamais.

Ses mots me touchent. Je vais encore craquer si je ne réagis pas très vite. Il faut absolument que je fasse quelque chose pour ça, je ne peux pas pleurer dès qu'il se passe le moindre bouleversement émotionnel.

— Merci d'être là et de croire en moi. Je ne vous décevrai pas. Je vais tout donner.

— Ça, je n'en doute pas, Princesse.

Ce surnom m'interpelle. C'est la première fois que je l'entends. Je n'ai cependant pas le temps de m'attarder dessus, car mes coéquipiers se rassemblent au centre du vestiaire. L'entraîneur vient d'arriver, nous allons bientôt quitter ce lieu pour le terrain. J'écoute avec attention le discours d'avant-match. C'est mon premier et les mots prononcés résonnent en moi avec force. Juste avant de suivre l'équipe, j'attrape une bande de strap et m'entoure le poignet. Aucune envie d'arracher un doigt à quelqu'un à cause de mon bracelet magique.

En entrant sur la pelouse, je prends conscience de la folie de la situation. Jusqu'à présent, je m'amusais avec la balle, mais, ce soir, je n'ai pas le droit à l'erreur. On ne joue plus, c'est sérieux et je n'ai rien à faire ici. Je suis au cœur d'un stade qui n'a d'yeux que pour nous. L'ambiance est indescriptible. Je la ressens dans ma chair, je me sens portée par une ferveur bien plus grande que moi. Je vibre à chaque pas. Je regarde autour de moi, cherchant un visage familier parmi tous ces gens, mais je ne me trouve pas. Il ne faut pas paniquer, Maylo est quelque part dans la foule, je dois me concentrer sur le match pour lui faire honneur.

Le coup d'envoi est frappé par l'équipe adverse, je ne sais même plus contre qui nous jouons. Je suis tétanisée par la peur, la rencontre vient de démarrer et nous avons la possession. Je suis rapidement perdue, tout va très vite et, bien que je parvienne à rester présente dans le jeu, je ne remplis pas mon poste. Pourquoi personne ne m'a prévenue que la vitesse sur un terrain n'est pas la même qu'à l'entraînement et encore moins celle que l'on voit à la télé. J'ai l'impression d'être au centre d'une tornade. Le nombre d'informations à prendre en compte est considérable, ajouter à cela la vitesse du jeu, c'est impossible pour une personne pas habituée. Les rares fois où l'on me donne le ballon, je n'ai pas l'occasion de faire quoi que ce

soit, qu'un joueur adverse me rentre dedans avec une telle force que j'en ai le souffle coupé.

Cette première mi-temps est un fiasco absolu. Nous perdons de plus de vingt points et je sais que cela va être très dur à remonter. Les mots de l'entraîneur sont rudes et j'ai conscience que la majorité me sont adressés. Je suis au bord des larmes. Lorsque nous quittons les vestiaires, je ne veux pas retourner sur le terrain. Je ne suis pas utile et ne crée que des problèmes. Pourquoi ne m'a-t-il pas encore sortie ?

Nous entrons en trotinant et une voix plus distincte que les autres se fait entendre. Je tourne la tête dans sa direction et découvre Maylo, debout sur son siège, criant mon nom de toutes ses forces. « Charlie » résonne dans mon corps. Je sais que je suis seule à l'entendre, mais voir qu'il n'est pas écroulé après ma piètre performance me redonne confiance. Je rentre dans cette deuxième période motivée.

Mes passes se font plus assurées, mes trajectoires aussi, je me sens pousser des ailes, à tel point que sur une action, je m'enflamme, ballon en main. J'engage ma course à pleine vitesse, j'y crois presque jusqu'à ce qu'une grosse brute que je n'avais pas remarquée me stoppe net. Arrêt buffet, merci bonsoir. J'ai à peine le temps de jeter le ballon en arrière avant d'encaisser le choc du placage. Mon corps tout entier vibre. Une douleur intense se propage sous ma peau. J'ai déjà subi des placages, mais, celui-là, je m'en souviendrai.

Je suis toujours au sol quand des hurlements retentissent. Je peine à me redresser, les gars se jettent sur moi, me saisissent et Sandjy me soulève dans les airs. Visiblement, il est content. Je les rejoins dans l'euphorie, oubliant la douleur, espérant en avoir terminé, or l'arbitre me rappelle à l'ordre. C'est vrai, il va falloir que je transforme cet essai. Du moins que j'essaye, car je n'en ai réussi aucune. Dans ce match, j'ai laissé beaucoup de points derrière. Je sais très bien que si nous perdons, c'est par ma faute. Si nous sommes remontés à deux points, ce n'est pas grâce à moi ! Je dois réussir pour égaliser. Pas de pression. Je m'installe comme Maylo m'a appris. J'ai beau avoir progressé dans le jeu, au pied, c'est toujours une catastrophe.

Mon taux de réussite est très aléatoire et il faut croire que ce soir le vent ne souffle pas en ma faveur. Je prends tout le temps qu'il m'est donné pour me concentrer. J'apprécie le silence qui règne. Ce sport propage une

certaine notion de respect qui est agréable. Quand l'arbitre siffle, je m'élance et tire.

Match nul. Les avis sont partagés. Certes, nous n'avons pas gagné, mais nous n'avons pas perdu non plus. Et puis nous avons recollé au score et j'ai quand même réussi à passer un ballon, le plus important, entre les perches. Voilà pourquoi, dans les vestiaires, l'ambiance est plutôt à la fête, ce qui me soulage. Je n'ai pas fait un bon match, en tout cas pas celui auquel tout le monde s'attendait, alors si nous avions perdu cela aurait été terrible pour moi. J'observe mes coéquipiers monter sur les bancs et s'arroser de bière. C'est la première fois que je me rends au vestiaire avec l'équipe au complet. J'ai réussi à éviter cette situation ces deux dernières semaines, mais, aujourd'hui, c'est impossible. Je suis partagée entre rire et désarroi. Sans prévenir, Loïc vient se placer devant moi et me met une bouteille entre les mains.

— Alors, mon poulet, soulagé ?

Je tourne la tête avant de me lever, gênée. Il est entièrement nu.

Il ne s'attarde pas plus et s'élance vers d'autres joueurs. Je me rends compte que je suis dans un vestiaire avec une équipe de rugby, qui s'apprête à aller se doucher. Je vais mourir. Je fais mon possible pour garder le regard haut, mais peu importe où mes yeux se posent, il y a toujours un mec à poil. Je cherche des affaires dans mon sac et me déshabille avec une lenteur exagérée, mais, très vite, je me retrouve face à l'inévitable. Je dois entrer dans les douches. Je n'ai pas de honte avec le corps de Maylo, c'est même plutôt le contraire. En revanche, être entourée d'hommes nus me gêne beaucoup plus. Je me lave en quatrième vitesse et tente de rejoindre un peu trop rapidement mon casier. Je glisse et m'écrase sur le sol. Je suis à niveau de fesses et *ô bordel...* Je ferme les yeux en priant pour me réveiller de ce cauchemar. Autour de moi, les gars rigolent et certains viennent m'aider. En plus de m'être fait sacrément mal au derrière, je suis à nouveau pleine de bière. Je dois donc repasser sous l'eau. Je m'active avec une plus grande prudence cette fois. Lorsque je quitte enfin les vestiaires pour rejoindre le parking, Maylo se jette sur moi.

— Charlie, c'était un match magnifique !

— Nous n'avons pas gagné.

— On s'en fiche, tu as vu cette transformation que tu passes dans les derniers temps de jeu, ça, c'est du talent ! Et je parle d'expérience.

— Arrête.

— D'accord, il est vrai que c'est le résultat qui compte pour le tableau, mais pas aujourd'hui. Je veux que tu retiennes une chose qui est encore plus importante. Soit on gagne, soit on apprend.

— C'est à cause de moi et tout le monde a remarqué que je n'étais pas à la hauteur. Ils vont penser que tu es mauvais.

— Tu as raison, tu as loupé beaucoup de points au pied et, oui, ma performance en tant que joueur pro n'était pas bonne.

— Tu vois.

— Alors, au lieu de nous focaliser sur ce qui n'allait pas, nous pouvons souligner tout ce que tu as réussi, parce que, crois-moi, tu as accompli beaucoup plus de choses que tu n'en as foirées. Nous qui savons la vérité, nous pouvons analyser ce match comme il est. C'est-à-dire, ta toute première prestation dans une grande équipe professionnelle. Je suis très fier. En tant qu'entraîneur particulier, que joueur, et surtout en tant qu'ami. Pour te prouver que je suis sincère, c'est moi qui conduis ce soir !

— Et en quoi cela me prouve quoi que ce soit ?

— Aucune idée, mais j'en ai envie. Alors, envoie les clés.

— Et si nous nous faisons arrêter ?

— Stop, tu vas nous porter la poisse. Et puis, si jamais on tombe sur les flics, j'en fais mon affaire. J'ai beaucoup de charme, tu sais !

Je lui adresse un coup de coude dans les côtes. Malgré moi, je rougis. Heureusement qu'il fait nuit et que Maylo s'engouffre déjà dans la voiture. Assise à ses côtés, je l'écoute raconter le match. Sa vision de ma performance de ce soir est bien différente de la mienne. Il s'extasie sur mes soi-disant réussites. Je ne parviens pas à comprendre cet homme. Il a travaillé si dur pour en arriver là où il est aujourd'hui. Il fait partie des meilleurs joueurs du monde, ce n'est pas rien dans une carrière, surtout à son âge. Et moi, je suis en passe de détruire tout ce qu'il a construit. C'est une catastrophe, mais le pire, c'est que ce nounouille me félicite, m'encourage et croit en moi. Cet homme est un mystère.

Le chemin du retour est beaucoup plus paisible qu'à l'accoutumée. Je dois dire que retrouver ma place de co-pilote fait du bien. Je finis par discuter du match avec lui. Vivre l'expérience de l'intérieur aura au moins été bénéfique sur ma capacité d'analyse. Tout est différent quand nous devenons acteurs. La prochaine rencontre est vendredi alors, malgré mes

débuts incertains, pour ne pas dire pitoyables, je dois oublier ce soir et reprendre l'entraînement. Le travail ne fait que commencer, mais je suis bien décidée à éblouir Maylo. Et toute l'équipe.

Rien n'est impossible tant qu'on se donne les moyens de réaliser nos rêves.

Chapitre 17

Je pense que je viens de trouver quelque chose qui me stresse encore plus que les matchs : Sandjy.

Après notre victoire de la veille, Maylo a tenu à faire une soirée à la maison bien que nous en ayons déjà fait une le soir même. Il a insisté, me promettant quelque chose de tranquille, en comité restreint. Si j'ai appris un truc avec le rugby, c'est que tout est matière à faire la fête. Être avec les garçons dans le cadre professionnel, j'arrive à gérer, mais dans ce qui relève du privé, j'ai encore un peu de mal à trouver ma place. Je n'ai pas tous les codes de ce monde sportif et masculin ; pour rappel je ne suis pas Maylo. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est Sandjy. Je passe mon temps à l'éviter. Sûrement que mon comportement doit éveiller chez lui plus de soupçons, mais c'est plus fort que moi. Cet homme me met très mal à l'aise. Je suis convaincue qu'il sait quelque chose et je crains qu'en restant près de lui, notre situation finisse par être dévoilée au grand jour. Ce qui est impossible. Toutefois, je ne peux pas le tenir à l'écart, il s'agit quand même du meilleur ami de Maylo.

Lorsque la cavalerie débarque, nous sommes beaucoup plus que le petit comité qui m'avait été vendu. J'envoie un regard noir à mon colocataire qui m'ignore royalement. Je me détends un peu en observant les garçons draguer Maylo. C'est risible à souhait et cela m'arrache un sourire. Toutefois, ce dernier est bien trop à l'aise avec les invités, or personne ne semble trouver cela étrange. Si je le vois, cela veut dire que...

Sandjy s'assoit à mes côtés et tout mon corps se tend.

— J'ai la forte impression que ces derniers temps tu m'évites.

— Alors là, pas du tout.

Je cherche Maylo du regard et le découvre en pleine discussion avec Léo. Message reçu, je vais devoir m'en sortir seule. Sandjy, qui n'est pas dupe,

ne me loupe pas.

— Je ne sais pas ce que cette fille t’a fait, mais tu as changé.

Mon corps, déjà au paroxysme de sa tension, devient douloureux. Évidemment que j’ai changé puisque je ne suis pas Maylo. Je perçois que la situation le rend malheureux et je ne peux m’empêcher de me sentir coupable. Je suis en train de les faire souffrir tous les deux. Pour l’un, je ne peux rien faire pour l’instant, mais pour l’autre oui. Je n’ai pas le droit de laisser cet éloignement s’installer. Je suis obligée d’agir, de prendre sur moi. Je me tourne alors vers Sandjy et l’affronte.

— Je suis désolée, je ne m’étais pas rendue compte que tu te sentais autant à l’écart et c’est ma faute. C’est vrai, je ne suis plus la même. LE, le même. Mais je peux t’assurer qu’une chose ne changera jamais : toi et moi.

Je souris beaucoup trop. Je n’en reviens pas, j’ai fait une gaffe ! Une toute petite, certes, mais assez grande pour une personne déjà suspicieuse. Heureusement pour moi il semblerait que cela soit passé inaperçu. Ou, du moins, c’est ce que Sandjy veut me faire croire. Il pose sa main sur ma cuisse.

— Je le sais tout ça et c’est pareil pour moi. May, ce n’était pas un reproche, plutôt une constatation.

Le sourire qu’il m’adresse affolerait n’importe qui. Je n’avais jamais remarqué à quel point cet homme est beau et rayonnant. Nous entamons une discussion sincère et intéressante. Je me rends vite compte de tous les a priori que nous avons sur ces milieux sportifs et de ce qu’il en est réellement. La soirée est très différente de ce à quoi je m’attendais, j’y découvre des personnes captivantes, bien plus que la société nous laisse le croire. Je discute avec à peu près tout le monde et je rencontre des garçons touchants, drôles, intelligents, bien sûr fêtards avec des idées parfois originales, mais rien de bien méchant. Je prends conscience de qui ils sont et de ce qu’ils apportent. J’aime ces garçons, cette équipe et, en fin de compte, ce sport.

Je suis en cuisine avec Loïc, nous ravitaillons le bar lorsque Maylo nous rejoint.

— Cha ! Nous faisons face à une crise sans précédent, chuchote-t-il.

Loïc nous observe du coin de l’œil avant de nous abandonner, bière en main.

— Cha ?

— Oui, bah, je n'arrive pas à t'appeler Maylo et je me suis dit que Cha était une bonne alternative. Ça fait surnom.

— Super, Einstein.

— Peu importe, nous avons un plus gros problème à gérer !

— Jessica est là ? paniqué-je, en me cachant derrière l'îlot.

— Jessica ? Quoi ? Non. Charlie, c'est avec moi.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es choqué parce que Louis a agité ses bijoux de famille sous ton nez ? Ou bien c'est le collé-serré, un peu trop serré, avec Victor ?

— Non. Pire. Bien que je ne réitérerai aucune de ces deux expériences, frissonne-t-il.

— Vous avez un sérieux souci à toujours vous mettre à poil et vous frotter les uns aux autres.

— Nous n'avons aucun... OK, nous y reviendrons. Charlie, c'est grave !

— Oui ?

— J'ai voulu boire une bière et...

Je patiente, attendant qu'il poursuive, or le silence s'installe.

— Quoi, à la fin ? Tu commences à me faire flipper.

— J'ai trouvé ça mauvais.

— D'accord, et ?

— Tu ne comprends pas. J'ai détesté ! dit-il, désespéré.

— Je ne vois pas en quoi cela mérite un tel affolement.

— Charlie, c'est impossible. La bière, c'est le rugby, c'est les copains, j'ai *toujours* aimé ça.

— Donc nous devrions pleurer le fait que tu ne sois plus un alcoolique ?

— Bon sang, Charlie, ce n'est pas drôle.

— Pardon, tu as raison. Que pouvons-nous faire afin de contrer ce terrible maléfice ?

— Moque-toi, en attendant, je souhaiterais vérifier une intuition. Bois.

Maylo me met un verre entre les mains et j'examine son contenu, suspicieuse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Demi-pêche.

J'arque un sourcil.

— Tu as consommé des drogues ?

— Charlie, un demi-pêche, c'est de la bière avec du sirop. C'est encore plus critique que ce que je pensais.

— Ah. De toute manière, je n'en boirai pas, je déteste ça.

De plus en plus perplexe face à son insistance, je finis par avaler le mélange. Je m'attends à grimacer voire à régurgiter le contenu de ce verre, cependant je découvre une délicieuse saveur qui emplit ma bouche. Depuis quand j'aime la bière, moi ? Ma réaction n'échappe pas à Maylo, qui se décompose.

— Je le savais ! En échangeant nos corps, nous avons également échangé nos goûts.

— C'est bon, en fait, cette merde. J'en veux encore.

— Hors de question. Si je ne peux plus boire, alors toi, non plus. Solidarité oblige.

— C'est quand ça t'arrange, la solidarité.

Maylo retire le verre de mes mains et part rejoindre les invités, la larme à l'œil. Quel spécimen, celui-là. Un sourire fend mes lèvres et je ne tarde pas à revenir parmi les convives.

Nous chantons, nous dansons, nous rions ; je peux vous dire que voir une ribambelle de rugbymen donner leur âme sur *Just Dance* est une chose qui en vaut la peine. Katy Perry n'a qu'à bien se tenir, je viens de lui trouver des danseurs d'une qualité magistrale. Je garderai les images de cette soirée gravées dans ma mémoire à jamais. Tout le monde est déchaîné.

Maylo passe de bras en bras, exécute un merveilleux rock avec Sandjy, qui se révèle être excellent. En revanche, Maylo est une catastrophe ambulante. Je ris tellement que j'en ai mal au ventre. Je finis par le retrouver dans un coin un peu excentré. Les joues rougies par l'effort, son regard pétillait de bonheur. En cet instant précis, j'oublie tout. J'oublie qui je suis, je plonge tout entière dans ces yeux qui me transpercent. Les basses de la musique s'accordent avec ma poitrine. Je ne suis plus capable de me détacher de ce regard qui m'est si familier et pourtant inconnu.

Mon âme est happée et mon cœur bat si vite que je dois frôler la tachycardie. Il s'approche et me glisse quelques mots au creux de l'oreille sans que je parvienne à l'entendre. Son souffle chaud dans mon cou me fait frissonner. Lorsqu'il se recule, lèvres retroussées en un sourire, je perds pied. *Ô et puis zut !* Je m'élance, ferme les yeux et pose ma bouche contre la sienne. Notre baiser est doux, timide, je m'attends presque à ce qu'il me

repousse, mais rien. Ni l'un ni l'autre n'y mettons un terme. À l'intérieur de moi, c'est l'explosion. Je ne suis plus capable de réfléchir, toute connexion avec mon cerveau est indisponible. Dans la cohue, personne ne semble faire attention à nous. Je m'accroche à lui comme s'il menaçait de s'envoler, je voudrais que ce moment dure pour l'éternité, mais Lytchie se jette sur moi et la magie disparaît. Prenant conscience d'où nous sommes, je m'écarte soudainement.

— Je suis désolée, je... je ne sais pas... j'ai trop bu.

Cette excuse est nulle et non avenue, nous le savons tous les deux. Je baisse les yeux et pars dans la direction opposée.

— Charlie, attends.

Il essaye de me rattraper, mais c'est trop tard, je m'échappe déjà. Ce n'est pas le lieu pour faire une scène alors je me réfugie dans la salle de bains. Mais qu'est-ce qu'il m'est passé par la tête, bon sang ! Notre baiser tourne en boucle. Pourquoi faut-il toujours que je gâche tout ? Je me regarde dans le miroir, le visage de Maylo me faisant face.

— Ça te fait marrer, hein ? Oui, c'est à toi que je parle. Avec ton sourire parfait là. Tu ne pouvais pas te contenter d'être beau ? Non, il a fallu que tu sois, toi ! Tu es le plus gros goujat que la terre ait porté ! Et toi, ma pauvre, tu plonges tout droit...

— Ça va, mec ?

Sandjy surgit derrière moi. Décidément, il doit y avoir un truc avec cette salle de bains pour que nous nous y retrouvions toujours. J'espère qu'il n'a pas entendu mes paroles ou alors c'est sûr, je suis bonne pour l'asile.

— Oui. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je te demande.

— Tout va bien, affirmé-je.

— Très bien. Au fait, j'ai croisé ton père l'autre jour et il m'a dit que ce serait plus simple de récupérer le cadeau samedi.

Me voilà désorientée, j'essaye de me souvenir d'un moment où nous aurions abordé ce sujet, mais rien. Il passe du coq à l'âne comme si nous étions assis autour d'une tasse de thé.

— Samedi ?

— Oui, nous pouvons le retrouver en ville après le match pour s'en occuper.

Je suis à la ramasse et il est clair que Sandjy le voit. J'irais même jusqu'à dire qu'il le fait exprès, mais pourquoi ? N'arrivant plus à réfléchir, je tombe dans le panneau.

— S'occuper de quoi ?

— Du cadeau d'anniversaire de ta mère.

Voilà exactement l'indicateur pour la boucler. Mais avant que cette merveilleuse constatation ne parvienne jusqu'à mon cerveau, les mots sortent de ma bouche.

— Son anniversaire ?

— Oui, le vingt-neuf avril, comme chaque année.

— Oh, bordel, mais c'est le mariage d'Am, ce week-end.

— Am ?

C'est son tour d'être largué.

— Ma sœur.

— Ta sœur ?

— SA sœur.

— Quelle sœur ?

— Celle de Charlie. Suis un peu.

Il me jette un regard troublé. J'ai esquivé une boulette monumentale.

— Et donc ?

— Eh bien, comme elle n'a pas le permis, c'est moi qui l'y conduis. C'est très important pour elle.

— Plus que ta mère ? Elle peut y aller en train.

— Non, parce que c'est très, très, loin.

Je m'enfonce. Plus que ce que j'imaginai possible. Il est évident que son raisonnement est le bon. Qui louperait l'anniversaire de la femme qui nous a donné la vie pour se rendre au mariage d'une personne qu'il ne connaît pas, avec une fille qu'il vient de rencontrer ? Il n'y a même pas de choix à faire. Toutefois, si l'on observe la situation du point de vue interne, tout se complique. Nous pourrions assister aux deux événements chacun de notre côté. Prétendre être l'autre durant un week-end. Après tout, n'est-ce pas ce que nous faisons depuis un peu plus d'un mois maintenant ?

Simplement voilà, je dois être là pour ma sœur le jour de son mariage et c'est pareil pour Maylo. Même si nos enveloppes corporelles font illusion, c'est impensable. Oh, je sens que ça va être sympa à gérer ça encore. Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé plus tôt de cet anniversaire ? Sandjy

m'observe, je ne parviens pas à déchiffrer ce qu'il se passe dans sa tête, c'est perturbant.

— Tu viens, nous allons danser ?

Je m'éloigne rapidement, pour rejoindre la piste. J'aperçois Maylo, qui ne se doute pas une seconde de la discussion que nous allons avoir le lendemain. Le baiser me revient instantanément à l'esprit et je sens mon cœur s'emballer à nouveau. Je vais finir par y rester. Je tente d'éviter tant bien que mal les deux hommes de ma nouvelle vie et c'est pile ce moment que choisit Marc pour m'appeler. Je n'en peux plus, quand le sort va-t-il arrêter de s'acharner sur moi ?

Je ne réponds pas et décide de mettre de côté mes problèmes en poursuivant la soirée. La boisson ayant coulé à flots, je refuse de laisser partir qui que ce soit et cela me donne une bonne excuse pour ne pas me retrouver seule avec les deux garçons. Nous transformons le séjour en campement, il y a de la place pour tout le monde. Nous finissons par nous endormir après avoir discuté durant une heure. Qu'est-ce que c'est bavard un homme, alors quand vous en réunissez une dizaine c'est un vrai *talk-show*. J'étais réticente au début, mais je constate que j'ai passé l'une des meilleures soirées depuis longtemps.

Chapitre 18

Neuf heures. Pourquoi aussi tôt ? C'est une grande question. Peu importe le moment où nous nous couchons en soirée, c'est toujours vers neuf heures que sonne la fin du repos. Cruelle réalité, surtout quand on n'en a dormi que trois. Je ne sais pas qui se lève en premier, mais tout le monde suit. Nous entamons le ménage tous ensemble en musique. Lorsqu'il ne reste plus que Maylo et moi, j'en viens à regretter l'agitation. Les événements de la veille tournent dans mon esprit. Je suis très embarrassée et c'est bien une des premières fois où je ne sais pas comment réagir. Faut-il que j'aborde le sujet ou bien que j'attende que ce soit lui qui m'en parle ? Je recherche dans son comportement des indices qui pourraient m'indiquer la marche à suivre, mais rien.

— Maylo, à propos d'hier, je suis désolée.

— De quoi ? C'était super. Et puis, tu as assuré avec les gars. Tout le monde n'y voit que du feu.

— Ce n'est pas de ça...

— Quoi d'autre ?

Attendez, dites-moi que je rêve. Il n'est quand même pas en train de me faire le coup de l'amnésie ?

— Je te parle de nous. De ce qu'il s'est passé.

Il me regarde avec des yeux de mérou frit. Et si, il me fait le coup. Je n'arrive pas à y croire. Je l'ai bien observé hier et il n'a quasiment pas bu. À quoi il joue ? Et moi ? Qu'est-ce que je m'imaginai ? Je suis ridicule. Je me suis laissée entraîner dans mes délires. Pour la première fois, je n'ai pas envie de pleurer. Je rigole. Un rire amer. Comment ai-je pu présumer une seconde que mes sentiments étaient partagés ? Maylo me regarde avec encore plus d'incompréhension.

Voyant que je ne lui donnerai pas de plus amples explications, il me plante là et part s'enfermer dans la salle de bains. Mon cœur se brise. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais certainement pas à ça. Cette fois, je sens mes yeux s'embuer. Qu'est-ce qu'il m'arrive, je devrais être ravie. Je n'ai pas besoin de résoudre de problème. Nous pouvons oublier cet épisode et aller de l'avant. Parce qu'après tout, ce baiser ne rimait à rien. Dans notre situation actuelle, peut-on même le considérer comme réel ? Oui. Pour moi, il l'était. Et c'est ce qui me fait le plus mal. C'est dans des instants comme celui-ci que ma vie me manque. J'ai besoin de mes copines et savoir que je ne peux ni les voir, ni les appeler finit de me saper le moral. Je suis prête à m'effondrer quand mon téléphone vibre dans ma main. En lisant le nom qui s'affiche, je me précipite vers la salle de bains et tambourine à la porte.

— Maylo sort de là tout de suite ! Il y a urgence.

— Ça attendra.

— La définition du mot urgence n'est clairement pas acquise, rouspété-je. Dépêche-toi ou j'enfonce cette maudite porte !

Je l'entends grogner de l'autre côté, sans qu'il s'exécute. La sonnerie s'interrompt. Je m'apprête à rebrousser chemin, mais l'écran s'illumine à nouveau. Si ma sœur prend la peine de me rappeler dans la seconde, c'est que cela doit être important. Je presse une nouvelle fois Maylo, avec beaucoup moins de patience et de gentillesse. Quand enfin il daigne m'ouvrir, son regard est glaçant. Non, mais je rêve là ! Je me démène pour lui depuis que nous avons échangé nos corps et, en retour, je n'attends rien de plus que de la coopération. Je lui renvoie son regard et appuie sur la touche verte sans plus attendre, en prenant soin de mettre le haut-parleur.

— *Ah, quand même, je peux savoir pourquoi tu ne décroches pas quand on t'appelle ?*

Ma sœur ne laisse pas le temps à Maylo de répondre qu'elle fond déjà en larmes. Mariage et grossesse ne font pas bon ménage.

— Am, salut, en quoi puis-je t'aider ?

Sa voix est si froide que je lui donne une tape sur l'épaule. Il me fait quoi là ?

— *Charlie, pourquoi tu es méchante ? J'ai besoin de toi. Je me marie dans moins d'une semaine et je ressemble à un tonneau. Rien ne va comme je veux, c'est terrible.*

— Mais, non, tu exagères.

Cette fois, c'en est trop. Je coupe le micro et m'apprête à l'enguirlander quand ma sœur me lâche LE reproche.

— *Comment peux-tu le savoir puisque tu n'es pas là ? Tu m'avais promis d'être présente pour moi. Tu n'es qu'une égoïste, Charlie. Je te déteste !*

Ces mots me transpercent comme des milliers de poignards aiguisés. Je suis consciente qu'elle ne le pense pas, que le stress du mariage ainsi que sa grossesse lui font dire des paroles qu'elle n'aurait jamais prononcées d'ordinaire, mais cela ne fait pas moins mal pour autant. C'est vrai, je ne suis pas présente aux côtés de ma sœur dans l'un des moments les plus importants de sa vie. Je suis à bout. Je ne sais plus comment gérer. Tout part à vau-l'eau, c'est un désastre.

— Tu as raison et j'en suis désolée. Je dois rendre le premier jet de mon mémoire vendredi, j'en suis encore loin, mais je bosse dur pour que ce soit fait au plus vite afin que je puisse être avec toi.

L'intervention de Maylo sauve encore une fois la situation. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois de ce mémoire, cela me surprend qu'il s'en souvienne. Surtout que, moi, ça m'était complètement sorti de la tête.

— *Tu as intérêt à être major de ta promo ! Que cela en vaille au moins le coup.*

— J'y travaille, promis. Mathis est arrivé ?

— *Hier soir. Mais tu le connais : déjà qu'il n'est jamais debout avant l'heure du repas, alors avec le décalage horaire, j'ai bon espoir de le voir aux alentours de jeudi.*

Sa plaisanterie me fait rire. Nous avons toujours taquiné notre frère sur son sommeil. Son retour à la dérision montre qu'elle n'est pas fâchée contre moi et que ce sont les hormones qui travaillent.

— Am, je sais que tu es stressée, mais tu vas être merveilleuse. Tu n'as pas à t'en faire. J'ai vu la photo de ta robe qui est somptueuse. Tout sera parfait.

— *Oh, non, mais quelle gourde ! J'ai oublié d'aller la récupérer à la boutique. Je te laisse, bisou.*

Maylo me rend mon téléphone et s'apprête à retourner d'où il vient, mais je le retiens.

— Maylo, je ne vais pas y arriver. Pas si je dois me battre contre toi.

Sans prévenir, Maylo m'attire à lui et me serre fort dans ses bras. Notre étreinte dure. Je ne veux pas y mettre un terme, mais il le faut. Les

dérapages comme hier doivent être proscrits.

— Tu ne peux pas me repousser dès que tu es contrarié. Les câlins ne résolvent pas tout. Je te l'ai déjà dit, je ne suis pas un défouloir.

Je m'écarte et décide de changer de sujet.

— Au fait, tu n'aurais pas oublié une chose ultra importante ?

— Euh...

— Qui a également lieu ce week-end ?

Il me regarde sans comprendre. Je lui donne un dernier indice.

— Le vingt-neuf avril, c'est le mariage de ma sœur. Mais c'est aussi ?

L'illumination surgit.

— Oh, nom d'une pâquerette en fleur !

Je suis étonnée de voir que mes expressions déteignent sur lui.

— Comme tu le dis ! Je ne te raconte pas ma surprise lorsque Sandjy est venu me trouver hier pour me parler de cet événement. Ainsi que du cadeau, accentué-je.

— J'avais totalement zappé avec tout ce qu'il se passe en ce moment. Merde !

Je patiente quelques instants pour le laisser proposer une solution. Mais cela ne semble pas être dans ses plans.

— Maylo, tu te débrouilles comme tu veux, mais il est hors de question que toi ou moi ne manquions ça.

— Je ne vois pas comment nous allons pouvoir être à deux endroits à la fois.

— Je n'en sais rien non plus, mais on va trouver. C'est non négociable !

Il grimace en se dirigeant vers le canapé. Il lance la musique et s'allonge. Alors s'il croit que c'est moi qui vais lui servir sur un plateau sa réponse, il se fourvoie grandement ! Je le rejoins et décale ses pieds d'un simple geste.

— Arrête, j'ai super mal au ventre.

— Avec tout ce que tu as ingurgité hier, ce n'est pas étonnant ! Bon, comment on s'y prend ?

Nous avons beau réfléchir, tourner le problème dans tous les sens, à l'heure du dîner, je dois me rendre à l'évidence : il n'y a aucune chance pour que nous y parvenions. Je mets au défi quiconque en termes de karma, que je ne peux même plus qualifier de négatif. Je vais devoir rester ici tandis que Maylo ira au mariage. Physiquement, je serai présente pour ma

sœur et c'est la seule chose qui compte. C'est ce que je me dis pour ne pas être dévastée.

Je me dirige vers la chambre, je n'ai pas faim, je veux mettre fin à cette journée. De plus, je vais devoir assurer demain. Malgré ce qu'il se passe entre Maylo et moi, je ne peux pas me permettre de lui faire perdre sa place en équipe première, c'est sa carrière qui est en jeu.

— Charlie, m'interpelle-t-il. Je suis désolé, je te promets d'être présent aux côtés de ta sœur comme s'il s'agissait de la mienne.

Je ne réponds pas. Je suis consciente que ce n'est pas sa faute, mais je ne suis pas d'humeur pour une pensée positive.

— Comme demain tu ne t'entraînes que le matin, je me disais que ce serait sympa d'aller faire un tour, se promener le long du canal par exemple. Ils annoncent grand soleil, ce serait l'occasion de te faire visiter ma ville.

— Je ne sais pas. La remarque de ce matin n'était pas fausse, j'ai un mémoire à finir.

— Oui, je comprends. Un autre jour alors.

Je vois bien à sa tête qu'il est déçu. Ça ne doit pas être facile pour lui de ne plus avoir d'activité. Assister aux entraînements est loin d'être suffisant pour le sportif qu'il est. Je devrais lui suggérer d'aller faire des choses pour lui au lieu de rester dans les gradins, pourtant je ne peux m'y résoudre. C'est très égoïste de ma part, néanmoins le savoir près de moi me rassure, j'ai l'impression d'être plus performante quand il est là. Je redoute de le voir s'éloigner, nous partageons tant depuis quelque temps qu'imaginer une séparation me terrifie. Moi qui ai toujours été la plus indépendante des indépendantes, aujourd'hui je n'arrive pas à penser autrement que pour deux. Je suis consciente du souci, je ne peux pas réagir de cette façon. Nous sommes chacun des personnes à part entière. Certes, en ce moment, c'est un peu plus compliqué, mais, un jour, j'espère, nous reprendrons le cours de nos vies respectives. C'est ainsi et je ne dois pas m'attacher. Encore moins être dépendante de lui. Cette situation nous affecte tous deux et mon comportement en devient des plus puérils. Maylo ne m'appartient pas et je n'ai pas le droit de le retenir. Qui suis-je pour l'empêcher de faire des activités sans moi, ou de voir ses amis ? J'ai débarqué dans sa vie sans prévenir et j'y ai fait beaucoup de dégâts.

Je pose mon regard sur le bracelet qui entoure mon poignet. Quel beau bazar. Il est vital de mettre un terme à cette situation.

— Maylo, je pense que je vais me rendre seule à l'entraînement demain.

— Euh, pourquoi ? Ça me fait plaisir à moi de venir.

— C'est faux. Je sais comme ça te pèse de me voir jouer alors que, toi, tu es obligé de rester sur le banc. Et puis, comme tu es moi, tu pourras en profiter, prendre du temps pour toi, te balader.

Il me regarde, déboussolé.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il se passe ?

Je l'ignore et continue.

— Je pense même que tu devrais y aller demain : te promener en ville. Ça nous fera du bien d'être un peu séparés.

— Charlie, si c'est à cause de ce qu'il s'est passé hier...

Je le coupe. Je n'ai pas la force de parler d'hier. Cela confirme qu'il se rappelle très bien ce qui est arrivé et qu'il a fait exprès de le nier ce matin.

— Cela n'a aucun rapport. Je pense simplement que prendre nos distances ne serait pas une mauvaise idée.

Il s'apprête à revenir à la charge, mais je ne suis pas sûre d'être capable de maintenir ma position s'il insiste à nouveau. Je mets fin à la discussion en lui souhaitant une bonne nuit. Mon cerveau entame une lutte acharnée avec la fatigue. Mes pensées n'ont aucun sens et je suis épuisée. L'air triste de Maylo n'arrête pas de tourner dans ma tête. Si cela ne tenait qu'à moi, j'irais le supplier de m'accompagner au rugby. Je ne suis plus sûre de rien et je fais n'importe quoi. Sans lui demain, je vais perdre tous mes repères. J'en ai déjà des sueurs froides. C'est très perturbant de constater à quel point un inconnu peut devenir, en très peu de temps, un pilier de notre existence. Notre situation rend forcément les choses plus intenses et étranges, mais, aujourd'hui, je ne vois pas ma vie sans Maylo et cela me fait peur. Cela fait aussi partie des raisons pour lesquelles je le repousse. Je me suis attachée à cette tête de nœud.

Je sombre petit à petit dans un sommeil agité.

Je n'ai pas conduit seule la voiture depuis le premier jour de notre rencontre. Ce souvenir me serre le cœur, ce moment me paraît si lointain aujourd'hui. Nous avons traversé tant de choses que je n'arrive pas à croire que c'était il y a un mois. Ce matin, quand je me suis réveillée, la place à

mes côtés était vide. La maison l'était elle aussi et, tant mieux, je ne sais pas si j'aurais été capable de partir s'il avait encore été là.

Le trajet jusqu'au stade se passe bien, il faut dire que je commence à connaître cette route par cœur. Je suis de plus en plus à l'aise au volant, je pense d'ailleurs qu'une fois de retour à la vie normale, je me présenterai à l'examen du permis. Je me sens plus confiante sur pas mal de points, être dans le corps de ce grand athlète aide.

Lorsque j'arrive, je file au vestiaire avant de me rendre sur la pelouse. Une partie de l'équipe est déjà présente, je me joins à eux et commence à m'échauffer sans forcer. C'est fou comme j'ai vite pris goût à l'exercice physique. Je n'aime toujours pas courir, mais, quand il y a un objectif, je trouve ça beaucoup plus plaisant. Je suis convaincue qu'une fois cette aventure terminée, je n'arrêterai pas le sport. Et encore moins le rugby ?

L'entraînement débute alors que Sandjy n'est pas arrivé. Cela ne lui ressemble pas, je commence à m'inquiéter. Personne n'est jamais en retard, c'est d'ailleurs une des premières choses que m'a apprises Maylo : La Ponctualité. Je panique, je ne sais pas si je vais être capable d'assurer en l'absence de Sandjy. Je ne peux pas être doublement seule. Qu'est-ce qu'il m'a pris de dire à Maylo que je n'avais pas besoin de lui ? Quand, au bout de vingt minutes, nous le voyons débarquer en courant, je suis soulagée. Mon imagination déviait sur les pires accidents possibles.

Le temps de s'entretenir avec l'entraîneur, il nous rejoint au pas de course sans plus de commentaire. Nous poursuivons l'exercice de passe avant une courte séquence de récup musculaire après le match de vendredi. La séance du jour n'est ni très longue ni très intense. La préparation active se fera dès demain, car, si j'ai bien compris, ce week-end, nous jouons le derby. Je ne prends pas la peine de demander une définition. Tout ce que je sais, c'est qu'il est important et que je ne peux pas me permettre de foirer. Je m'entraîne donc avec une rigueur et une application redoutable.

En quittant le stade, je me fais rattraper par Sandjy.

— May, tu vas où ? Attends-moi.

— Désolée, je suis un peu pressée.

— C'est quoi, l'urgence ?

La vérité ? Je veux rentrer le plus vite possible pour voir si je parviens à croiser Maylo. Toutefois, je ne peux pas présenter les choses ainsi à Sandjy,

c'est pourquoi je choisis la solution « omission de détail et légère transformation des faits ».

— J'ai un rendez-vous très important et il faut que je repasse par chez moi avant.

— Ouf ! J'ai cru durant un instant que tu m'évitais.

C'est une manie chez eux de croire qu'on les évite en permanence.

— Pas du tout. On peut se voir après si tu veux ?

— Désolé, je suis pris aujourd'hui.

— C'est qui ? demandé-je avec une curiosité éclatante.

— Oh non, ça ne marche pas comme ça. C'est un secret, pour l'instant.

— Très bien, demain, on mange ensemble et tu pourras me raconter tout dans les moindres détails.

— On dit ça alors. Demain midi. Bisou mon poulet.

Je lui adresse un signe de la main et file dans ma voiture. L'idée de partager un moment avec lui me réjouit. Je pourrai ainsi finir de lui montrer que je ne cherche pas, ou en tout cas plus, à l'éviter. Je ne vois pas passer le chemin du retour, que j'effectue d'ailleurs en un temps record.

L'espoir est si grand lorsque j'ouvre la porte que de ne trouver personne me fait monter les larmes aux yeux. J'ai dit que j'arrêtais de pleurer pour un oui ou pour un non, il me semble. Je dépose mes affaires dans l'entrée, mets de la musique et me prépare à manger. L'idée de me faire un très mauvais repas pour me venger d'être abandonnée me traverse l'esprit, avant que ma conscience ne me rappelle à l'ordre. Si je me retrouve dans cette situation, c'est uniquement par ma faute.

Les chansons bien trop déprimantes à mon goût n'aident pas à me remonter le moral. Ça ne va pas, il est hors de question que je passe ma journée à me morfondre. C'est l'occasion pour moi de prendre du temps seule. Je change pour une playlist bien plus entraînante et décide de positiver sur ce temps qui m'est offert, rien que pour moi. J'allume mon ordinateur, que je ne tarde pas à refermer. Il faut dire que mon mémoire est fini, il ne manque plus que la correction de mon prof et je n'aurai plus qu'à mettre au propre. Je me retrouve donc avec un long après-midi devant moi, seule.

J'attrape un livre et sors m'installer au soleil. Je remarque que cela fait très longtemps que je ne me suis pas posée pour lire. J'avais oublié à quel point c'était agréable. Les oiseaux qui chantent, la légère brise, je me sens

apaisée. Je ne tarde pas à avoir les paupières lourdes. Le printemps me berce et je finis par m'endormir.

Chapitre 19

— Non, mais, ça va pas bien, toi !

Une voix aiguë me sort du monde magique des rêves. Lorsque j'ouvre les yeux, je mets quelques secondes à m'habituer à la lumière extérieure, le soleil est bien descendu dans le ciel. Je ne sais pas combien de temps je me suis assoupie, mais cela m'a fait un bien fou. Je remarque une silhouette penchée sur moi.

— Maylo, tu es déjà rentré ? Comment était ta journée ?

— Tu es cinglée, ma parole !

Je n'apprécie pas du tout son ton et je ne comprends pas pourquoi il s'en prend encore à moi.

— Qu'est-ce que j'ai fait cette fois ?

— Ça fait combien de temps que tu comates ici ?

— En quoi cela te regarde ? Bon sang, Maylo, tu ne vas pas t'énervier parce que j'ai fait une petite sieste au soleil.

— Petite ? Tu ressembles à une dinde carbonisée !

— C'est très insultant, même dans ton corps.

— Tu devrais plus te focaliser sur l'état que sur l'animal.

Toujours mécontente, je rentre dans la maison. Lorsque j'atteins la salle de bains, un sursaut de stupeur me surprend. Je suis écarlate, quelle nouille je n'ai pas pensé à me mettre de la crème avant de sortir, résultat j'ai choppé un sacré coup de soleil. Mais le pire, c'est que je me suis endormie avec les lunettes sur le pif et le livre posé sur mon ventre. Je vous laisse imaginer les marques. C'est monstrueux. J'aperçois Maylo dans le miroir, sourire aux lèvres.

— Ne rigole pas, sombre andouille, je ne ressemble à rien et je te rappelle que c'est ton corps.

— Excuse-moi, mais c'est plus fort que moi. Tu aurais voulu le faire exprès que tu n'y serais jamais arrivée.

— Maylo ! Ça commence à faire mal. Fais quelque chose. Vite !

— J'ai lu quelque part qu'il fallait un bain de lait pour atténuer la douleur.

— Un bain de lait ? Tu me prends pour qui ? Cléopâtre ?

— Très bien, je vais voir ce que j'ai d'autre.

Il quitte la pièce, me laissant seule face au miroir. Si la souffrance n'était pas aussi vive, je trouverais à coup sûr mon apparence comique. Tout en observant les dégâts, je constate que je me suis habituée à ce nouveau reflet. Je ne suis toujours pas super à l'aise avec l'idée, mais j'aurais pu tomber bien pire. J'aurais pu me réveiller dans le corps tout flasque de mon voisin de palier ou pire dans celui d'un serial killer. Non, Maylo, c'est vraiment une aubaine en plus d'être canon. Ce dernier réapparaît à cet instant, tube à la main.

— Je n'ai trouvé que ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, c'est à Jess.

Je regarde le récipient, suspicieuse, mais la douleur est si importante que je ne m'attarde pas plus et le laisse appliquer la crème.

À l'instant même où il pose ses doigts sur ma peau meurtrie, je retiens un hurlement. La brûlure est si vive que j'ai du mal à ne pas lui donner un coup. Je patiente, le temps que ça fasse effet, mais j'ai l'impression que tout mon épiderme se décolle. C'est une vraie torture et ça s'intensifie.

— Maylo, tu es sûr que c'est pour les coups de soleil ?

— Ça en a l'air.

— Vérifie, s'il te plaît.

Mon corps est en feu.

— Euh... Charlie, je pense que tu devrais aller te rincer.

— Quoi ? Comment ça ?

— Eh bien, la phrase en gras disant « ne pas appliquer sur peau brûlée ».

Je ne le laisse pas finir.

— Je jure que je vais te massacrer.

— Je n'y suis pour rien, c'est toi qui t'es endormie au soleil.

— Peut-être, mais je sais lire, moi, au moins.

Je me dirige vers la douche. L'eau froide me soulage à peine, mais c'est la meilleure option que j'ai pour l'instant. Si nous ne trouvons rien d'autre,

j'élis domicile ici.

— C'est bon, j'ai mis la main sur de la crème, s'écrie Maylo tout sourire.

— Ne t'approche plus de moi, Satan !

— C'est de la Biafine, Charlie.

Je vérifie avec attention, je ne veux plus prendre aucun risque. Une fois le traitement validé, Maylo me tartine et enfin je m'apaise. Ma peau renaît de ses cendres, sans mauvais jeu de mots. Je passe le reste de ma soirée allongée sur le lit, réhydratant mon épiderme toutes les dix minutes. Quand Maylo vient se coucher, un joli rictus se dessine sur son visage diabolique.

— Alors, face de crabe, ça va mieux ?

— Je te promets que si je n'étais pas à l'article de la mort, je te ferais ravalier ce sourire.

— J'en suis conscient, c'est pour ça que j'en profite.

— Tu es un abject personnage.

Nous rions tous deux aux éclats.

— Tu sais à quoi tu me fais penser ?

— Si c'est insultant, je te conjure de te taire.

— Un panda albinos.

— Tu as déjà vu un panda albinos ?

— Non, mais je payerais cher pour qu'il ait ta tête.

— C'est officiel, tu es un homme mort.

Je me redresse avec peine et lui assène un coup d'oreiller en plein dans le visage. Pire décision de toute mon existence. Quand arrive sa réponse, je me rends compte que je viens de commettre une grave erreur. Bien que l'attaque ne soit pas forte, cela fait vibrer de douleur mon corps tout entier. Je n'aime pas ça, mais je suis obligée de déclarer forfait. Je m'installe sur le dos, seule partie épargnée par le soleil, et reprends mon souffle.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— Comme tu me l'as conseillé, j'ai fait des choses pour moi. C'était une super idée d'ailleurs, merci.

Je suis déçue. J'avoue que j'avais espéré qu'il s'ennuierait et qu'il me supplierait de revenir avec moi. Mais non. Je suis la seule à avoir trouvé le temps long et maussade sans sa présence.

— Ravie que tu aies passé une bonne journée.

— Ouais, mais une, ça suffit, je ne tiens pas à retrouver ma maison carbonisée.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Que je ne te lâche plus ! C'est bien trop risqué.

Mon cœur s'emballe. Je suis soulagée et heureuse, je n'ai aucune envie d'être loin de lui.

— Au fait, demain midi je mange avec Sandjy, tu te joins à nous ?

— Non, je pense que ce serait bien que vous soyez que tous les deux. Mais ne t'inquiète pas, je dois toujours t'emmener sur les bords de la Garonne.

— Tant que c'est à l'ombre, tout me va.

Nous continuons à discuter durant un bon moment. Il finit par se lever pour se rendre aux toilettes. Alors que je sombre de plus en plus, un horrible cri me parvient. D'un bond, je saute hors du lit et me précipite jusqu'à lui, oubliant la douleur de mon corps.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu vas bien ?

— Il y a du sang, Charlie. Beaucoup, beaucoup de sang.

Mon cœur s'arrête. Je tambourine à la porte, mais il se contente de répéter ces mots en boucle.

— Où ça ? Maylo, ouvre-moi !

Je sens ma gorge se nouer et m'apprête à enfoncer la porte quand il l'ouvre. La vision n'est pas du tout celle à quoi je m'attendais. Maylo est assis sur la cuvette, jambes écartées et du papier entre les mains. Taché de sang. Tous mes muscles se détendent et la peur se dissipe. En revanche, le contrecoup me donne envie de le gifler.

— Bordel, Maylo, tu as hurlé à la mort pour ça ?

— Je saigne.

Je m'apprête à l'engueuler à nouveau, mais sa tête m'en empêche. Je suis habituée à avoir mes règles, pas lui. Je m'accroupis et lève son menton pour qu'il me regarde.

— Maylo, tu n'es pas blessé et tu ne vas pas mourir. Tu as ce que toutes les femmes ont : leurs menstruations. Ce n'est pas grave, ce n'est pas une maladie.

— C'est impossible. Je ne peux pas avoir ça. Je ne suis pas une femme.

— Depuis un mois, tu en es une.

— Mais je ne sais pas avoir mes règles.

Sa détresse est si enfantine que j'ai envie de le prendre dans mes bras.

— Personne au début, mais je vais t'apprendre. Tu n'es pas seul.

Évidemment, il n'y a aucune protection chez lui. Je passe donc au plan B : serviette de toilette et vieux vêtement pour cette nuit. Je m'occuperai d'aller chercher ce qu'il faut dès demain. Une fois revenu dans le lit, il s'installe de manière un peu gauche. Je lui attrape la main et discute avec lui pour le rassurer. Je ne sais plus qui s'est endormi en premier, ce qui est sûr, c'est que c'était très tard.

À cause de la douleur, je me lève de bonne heure et me dirige vers la salle de bains afin de constater l'étendue des dégâts.

C'est moins pire que ce à quoi je m'attendais, bien que nous n'ayons pas du tout la même peau. Là où, moi, j'aurais déjà viré caramel, lui reste rouge. J'espère au moins que cela me servira de leçon. J'ai toujours mal, mais je dois me séparer de ma fidèle amie, car la Biafine exposée au soleil rend pareil qu'un churro dans une friteuse. J'applique une simple crème hydratante et, à l'instant où je passe un T-shirt, je sais qu'aujourd'hui, je vais en baver. Je quitte la maison le temps d'un aller-retour au supermarché pour les protections hygiéniques et m'installe sur la terrasse pour prendre un petit-déjeuner. L'air frais du matin me fait un bien fou. Maylo me rejoint.

— Alors, champion, comment ça fait d'être une femme ?

— C'est l'horreur. J'ai mal au ventre, aux reins et aux seins, c'est un calvaire, ces machins.

— Bienvenue au club ! Je t'ai trouvé des culottes menstruelles, tu verras, c'est un bonheur. Beaucoup plus pratique que des serviettes et on va oublier les tampons pour le moment.

— Merci, enfin, je crois. C'est gênant, mais je fais quoi de...

— Pas d'inquiétude, je vais te montrer comment nettoyer une tache de sang avec du savon solide et de l'eau. Tu as pris ta douche ?

— Charlie !

— Quoi ? Mon petit bébé qui devient une femme.

— Je te hais !

Sa mine renfrognée me fait glousser.

— Je suis là si tu as envie de parler des garçons ou même des filles. De ta sexualité, de ton corps...

Je ne peux finir ma phrase tant je ris. Maylo pose sur moi un regard noir qui n'aide pas à apaiser mon hilarité. Il s'assoit et commence son repas, bougon. Je réussis à me calmer et nous mangeons en silence.

— Je pensais à un pique-nique, demain, ça te dit ? me propose Maylo.

— Je n’ai pas entraînement.

— Oui, c’est bien pour ça, banane.

Son sourire enjôleur fait apparaître une petite fossette sur ma joue gauche dont j’ignorais l’existence.

— Très bien, j’accepte. En revanche, pas de sport. Je ne sais pas dans quels états nous allons finir cette journée.

Il éclate de rire. Je suis ravie d’avoir un vrai jour de repos. Ce type est un malade, je n’arrête jamais de m’entraîner.

Je suis contente de l’avoir avec moi ce matin. Quand je pénètre dans le stade, toutes les personnes que je croise me font une réflexion sur mon apparence. Bien que je ne leur en veuille pas, ma dignité en prend un coup. Comme je l’avais prédit, la séance se déroule dans la plus grande souffrance, mais je serre les dents, inutile de rajouter une raison pour me faire sortir du groupe.

Quand l’entraîneur siffle la fin de la matinée, nous libérant le temps d’un repas, je me hâte de retrouver Sandjy. Nous nous éclipsons pour un déjeuner en tête-à-tête. Je ne peux éviter un regard vers Maylo afin de vérifier qu’il n’est pas seul, mais c’est sans surprise que je le vois au milieu de la testostérone. Il s’en sort très bien sans moi. Nous nous installons tout en haut des gradins. J’aime beaucoup le panorama, pas très pratique pour voir les joueurs ni le détail, mais il y a un côté de prise de hauteur et de vision globale qui me plaît.

— Alors comment s’est passé ton après-midi ?

Je n’ai pas oublié qu’il avait un rendez-vous mystère.

— Il faut d’abord qu’on parle de toi et de ce nouveau bronzage. C’est la mode chez les mollusques ?

— Je t’en prie, c’est déjà assez douloureux, ne rajoute pas l’humiliation par-dessus.

Nous rions de bon cœur. J’aime partager ces instants avec lui. J’avais peur de ne pas me sentir légitime, mais, aussi surprenant que cela puisse paraître, c’est la première fois, depuis que je suis dans le corps de Maylo, que j’ai l’impression d’être considérée comme Charlie. Ça fait un bien fou.

— Bon, allez, je veux savoir avec qui tu étais et comment ça s’est passé ?

— Top.

— C’est tout ? Sandjy, sérieux !

— J’ai passé la journée avec un vieil ami. Loris, tu t’en souviens ?

Je regrette aussitôt ma curiosité. Maylo ne m'a jamais parlé de lui.

— Loris, bien sûr ! Comment va-t-il ?

Sandjy m'observe. Est-ce que j'ai fait une boulette ?

— Il va bien. On a évoqué des souvenirs de primaire.

— Hum, oui, c'était une belle époque.

Je prononce chaque mot avec attention. Nous abordons une période de la vie de Maylo que je ne connais pas. Je n'ai pas le droit à l'erreur.

— Notamment, ce jour, où, en sortant de la cantine, Alexis courait tranquille et, sans raison, tu lui as fait un croche-patte ?

— J'ai fait ça ?

— Oui, même que tu as accusé Loris à ta place.

— Ah.

Je préfère me taire. Les enfants entre eux sont si méchants.

— On a aussi croisé Anna. Ta première petite-amie.

Je souris. À quoi il joue ? Tous ces souvenirs du passé me déstabilisent de plus en plus. Avec insistance, je change de sujet et prie pour qu'il ne revienne pas m'interroger. J'en parlerai à Maylo, ce soir.

Au fil de notre repas, je découvre un homme sensible, plein d'humour, d'une extrême générosité et d'une intelligence remarquable. Je sais maintenant pourquoi je l'évitais et cela n'est pas dû qu'à Maylo. Je me protégeais. Savoir qu'un jour, il me faudra quitter ces personnes, me déchire le cœur. Mais il est trop tard pour faire marche arrière, je me suis aventurée bien trop loin et la muraille que j'ai essayé d'ériger s'effondre déjà.

Quand nous atteignons la maison, je suis au bord du malaise. Aujourd'hui, nous avons travaillé exclusivement la défense et je ne vous cache pas que j'ai versé ma petite larme lorsqu'un gros m'est rentré dedans, pleine poire. Cette journée a fini de m'achever. Je me tartine de Biafine et repense à l'interrogatoire de Sandjy.

— May ? Pourquoi tu ne m'as pas parlé de Loris ?

— C'est qui ?

— Ah, ah, hilarant. Votre grand copain d'enfance que tu avais accusé à ta place pour le croche-patte.

— Hein ?

Son expression dubitative est sincère. Les pièces du puzzle s'assemblent dans mon esprit. Je me suis fait avoir comme une bleue.

— Tu ne connais pas de Loris n'est-ce pas ?

— Non.

— Et tu n’as jamais fait de mal à Alexis ?

— Si, mais j’ai dit que c’était un accident.

— Pardon ?

— C’est bon, Charlie, j’avais huit ans. Et puis, c’est quoi, toutes ces questions ?

— Dernière chose, quel est le nom de ta première copine ?

— Marion. Pourquoi ?

Punaise, il s’est payé ma tête.

— Je pense que nous avons un problème.

Je relate ma conversation avec Sandjy et termine en assurant que nous sommes grillés.

— Impossible. Tu es bizarre pour lui, mais qu’il arrive à cette conclusion est impossible. Allez, oublions tout ça, j’ai un jeu de société qu’il faut que je t’apprenne.

— Je ne suis pas sûre d’être en mesure de jouer.

— Promis, c’est facile, regarde, ce n’est pas interdit aux enfants.

— Je te rappelle que nous avons le même âge, face d’anguille.

— Faux, j’ai quatre mois de plus que toi, dit-il en me tirant la langue.

— Et après, c’est moi l’enfant.

Chapitre 20

Nous y voilà. Le match très important auquel Maylo n'assistera pas. Il est parti hier soir pour rejoindre ma famille. Je l'ai eu au téléphone ce matin en me levant. Tout s'est bien passé. Nous révisons sans relâche depuis deux jours, je lui ai même fait une fiche généalogique. Le mariage a lieu cet après-midi. Quant au match, il a été décalé dans la matinée pour des raisons de sécurité ou de météo, je n'ai pas très bien compris. Maylo m'a promis de le regarder s'il pouvait. Je l'ai mis sur la piste de mon grand-père qui sera content de se cacher dans un coin pour ça.

Savoir qu'il pense à moi me fait du bien, cela dit je ne suis pas sereine. Je ne me sens pas à ma place dans ces vestiaires. Sandjy doit percevoir mon anxiété, car, depuis que je suis arrivée, il ne me lâche pas. Quand le coach a annoncé la feuille de match, je suis restée sans voix à l'évocation de mon nom. Maylo m'a félicitée en m'assurant que je le méritais, mais je ne vois pas les choses à sa façon. Nous jouons les qualifications en demi-finale de *Champions Cup* contre Castres. Le derby ; un deux-en-un ultra important pour l'équipe, le club, les supporters. Je n'ai le droit de décevoir personne.

Dans le couloir qui nous sépare du terrain, je décide de ne pas céder à la panique. Je vais performer pour Maylo, je veux qu'il soit fier de moi, de ce que j'aurai accompli en son nom. C'est donc motivée et déterminée que j'engage cette rencontre. Je vais m'y filer¹ sans faire de cadeau. Je ne dois pas réfléchir et appliquer ce que j'ai appris ces dernières semaines.

Quand les trois coups de sifflet retentissent, deux gaillards de plus de cent kilos se jettent sur moi en hurlant, je comprends alors que le match est terminé et que nous venons de le remporter. Je n'arrive pas à y croire. J'ai joué les quatre-vingts minutes et j'ai même réussi à passer des transformations. En toute modestie, j'ai assuré. À mon échelle, bien sûr. Mon premier réflexe est de chercher Maylo dans le public avant de me

rappeler qu'il n'est pas présent. Tout à coup, la dure réalité me ramène sur terre. On dirait que je fais partie de l'équipe adverse. Le cœur lourd en pensant au mariage, je félicite les joueurs, serre des mains, remercie, offre des sourires fictifs. Je ne me joins pas aux célébrations et m'apprête à quitter la pelouse quand quelqu'un me saisit par le bras m'entraînant vers les vestiaires.

— Sandjy ? Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Je suis ton meilleur ami et je refuse de te laisser dans cet état. Tu fais peine à voir.

— De quoi tu parles, je vais très bien.

— Tu as fait un super match, nous avons gagné et on dirait que tu viens juste d'enterrer ta grand-mère.

— Mais, non...

— Ça suffit ! Tu vas m'écouter et me suivre sans poser de question.

Le regard qu'il me lance amènerait Dark Vador à expier tous ses péchés. Je ne dis plus un mot et le laisse me guider. Nous nous douchons en quatrième vitesse et revêtons nos costumes. En m'habillant, je repense à la première fois où je me suis retrouvée dans les vestiaires avec les garçons après un match. Ce souvenir me fait sourire, tout cela me paraît bien loin. Je m'active sous le regard de Sandjy. Nous courons presque pour rejoindre le parking. Arrivés à sa voiture, il jette les sacs dans le coffre et s'installe au volant. J'ai à peine fermé la porte, qu'il démarre en trombe.

— Je peux savoir où tu nous emmènes.

— À toi de me le dire. Le mariage, c'est où ?

Je mets quelques secondes à percuter de quoi il parle, puis le regarde avec de grands yeux écarquillés. Il est au courant que c'est littéralement à l'autre bout de la France ? Je n'ajoute rien et rentre l'adresse dans le GPS. Le temps affiché me fait sourire malgré moi.

— Je n'ai pas les mots pour te dire à quel point j'apprécie ton geste, mais nous allons arriver beaucoup trop tard.

— Ça, c'est ce qu'on verra.

Et comme pour me prouver que j'ai tort, il met le pied au plancher. Je m'agrippe à la poignée. Si nous nous présentons à l'heure et en vie, je promets que je deviendrai une meilleure personne. Ou, du moins, un truc dans le genre.

Nous ne nous arrêtons que cinq minutes le temps de faire pipi, je suis affligée de constater que se retenir, pour les hommes, n'est pas quelque chose de commun.

Le compteur descend rarement en dessous de cent quatre-vingts kilomètres-heure et je ne suis pas une grande fan de vitesse. À Paris, je crains même de prendre les trottinettes électriques. La cérémonie est à dix-sept heures, or nous avons quitté Toulouse à midi. En temps normal, et encore plus un samedi, je pourrais estimer notre heure d'arrivée aux alentours de dix-huit à dix-neuf heures. Mais c'est sans compter sur le pilote qui m'emmène.

Les parents de Kaleb, le futur mari de ma sœur, possèdent un « gîte » sur les bords du Verdon. J'ai vu les photos et, entre nous, c'est un véritable domaine avec château. Le panorama est à couper le souffle, c'est donc ce lieu qui a été choisi pour le mariage. Malheureusement pour nous, l'autoroute ne nous mène pas jusque-là et, bien que Sandjy conduise très bien, je ne pense pas que les petites routes de campagne soient faites pour rouler pleine balle. Mais je suis confiante : cela fait trois heures que nous sommes partis et nous nous apprêtons déjà à rejoindre la nationale. J'avoue, je n'en suis pas mécontente. Alors que je commence à respirer, un bruit attire mon attention. Je m'agite et regarde autour de moi, sans voir quoi que ce soit. Je suis convaincue d'avoir entendu une sirène, pourtant aucune lumière bleue ne nous poursuit. Sûrement mon imagination à cause du stress. Je m'enfonce à nouveau dans mon siège et constate que notre sortie se situe à dix kilomètres. La musique me berce et je suis sur le point de sombrer quand, cette fois, le son retentit distinctement.

— Sandjy, c'est bien ce que je crois ?

— De quoi ? me demande-t-il, l'air ailleurs.

C'est désormais sans discontinuer que le bruit résonne. Nous nous regardons et la panique me gagne.

— C'est pas possible, comment j'arrive à me retrouver toujours dans des brouillards pareils ?

Je gémis au bord de la crise de larmes.

— Ton téléphone.

— Tu penses que c'est le moment ?

— Eh bien, vu que tu t'appelles, cela est plutôt nécessaire oui.

Je jette un œil à l'écran et remarque que le nom de Maylo ainsi que sa photo s'affichent en gros. Il ne manquait plus que ça. Je décroche avant que Sandjy ne me pose des questions auxquelles je n'aurais pas de réponses.

— Écoute, on est occupés, mais je te rappelle un peu plus tard, enfin si je ne me retrouve pas en prison d'ici là, marmonné-je.

— *Charlie, c'est une urgence ! Et pourquoi la prison ?*

— Peu importe de quoi il s'agit, ça attendra !

— *Ton mec est là et il me cherche.*

— Oh, nom d'un pain d'épice à la coriandre ! Mais ce n'est pas possible, j'ai le karma du diable.

Sandjy me jette des regards à la dérobée, la sirène toujours stridente à nos trousses.

— *Charlie, ce n'est pas la police que j'entends, si ?*

— C'est bien ça, mais ne t'inquiète pas nous allons les semer.

— PARDON ? s'exclament les deux garçons à l'unisson.

— Sandjy, tu mets le pied au plancher et tu te débrouilles pour sortir de cette autoroute. Tandis que toi, intimé-je à l'attention de Maylo, tu te démerdes comme tu veux, mais tu l'empêches de parler à n'importe quel membre de ma famille !

— *Étant donné qu'il demande à tout le monde où je me trouve, je dirais que c'est trop tard.*

— Et merde. Bon, on arrive aussi vite que possible. Je te laisse, j'ai une autre situation d'urgence à gérer.

Je raccroche et me retourne pour évaluer la distance avec la voiture de police qui nous poursuit. L'écart est important. Je me rassure à haute voix.

— Ce n'est peut-être pas nous qu'ils veulent en fin de compte.

— Oh, crois-moi, il ne vaut mieux pas qu'ils nous attrapent.

Je regarde le tableau de bord et constate que nous roulons à plus de deux cents.

— Enfin, t'es dingue ! Tu cherches à ce qu'on y reste ?

— C'est toi qui m'as dit de tout faire pour quitter cette autoroute, j'applique.

— Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus inconscient. Moi, parce que je t'ai demandé de commettre un délit de fuite ou toi, parce que tu m'écoutes.

— C’est trop tard pour ça, la sortie est dans deux cents mètres, je compte sur toi pour me guider qu’on ne se fasse pas attraper parce que, là, je peux t’assurer que même avec notre statut, on va en prendre pour long.

Comment je peux passer de jeune fille sans histoire à fugitive ? Lorsque nous arrivons en vue du péage, Sandjy fonce tout droit, ralentit ce qu’il faut pour que le télépéage s’actionne et nous repartons à toute allure. Comme j’ai grandi ici, je connais bien les routes et les raccourcis. Nous slalomons parmi le flot de véhicules présents en ce samedi après-midi. Des conducteurs furieux nous klaxonnent, sans que nous y prêtions attention. Aucune voiture ne nous poursuit depuis la sortie d’autoroute, mais je ne baisse pas la garde. Quand enfin nous débarquons sur la départementale, Sandjy ralentit. Il a raison, cependant je ne peux m’empêcher d’être nerveuse. Le GPS estime notre arrivée à seize heures cinquante-huit, il ne nous reste plus que vingt minutes. Nous serons parfaitement dans les temps. Pour la fin du trajet, il suffit de suivre la route principale qui est sublime. J’essaye de me concentrer sur les paysages, mais la course poursuite me trotte à l’esprit. Cette journée est démente, et j’ai le pressentiment qu’elle est loin d’être terminée.

¹ Expression rugbyistique qui signifie se donner à fond.

Chapitre 21

À l'instant où la voiture s'arrête, je pousse un soupir de soulagement. Je ne sais pas comment c'est possible, mais nous sommes arrivés, et, en plus de ça, à l'heure. J'ai pris le temps d'envoyer un message à Maylo pour l'informer de notre situation. Nous sortons de l'habitacle et la vue me saisit. C'est encore plus beau que sur les photos. La bâtisse comparable à un château domine le lac en contrebas, le terrain est immense, les couleurs sont vives, c'est sublime. Je sais où je veux venir passer mes prochaines vacances.

Comme ce mariage se prépare depuis plus d'un an et que j'y ai largement contribué, je connais les lieux. Sandjy à ma suite, nous entrons dans l'édifice. Bien qu'un mariage civil se fasse à la mairie, les privilèges sont de mise quand le père du marié est maire. L'arrière du château donne sur un très grand jardin aménagé ce jour pour accueillir la cérémonie. En voyant le résultat, je suis fière. Nous avons bien travaillé pour rendre cet instant le plus magique possible.

Tout le monde est déjà assis, je cherche ma famille du regard et les trouve, bien entendu, au premier rang. Ma sœur et Maylo ne sont pas parmi eux. Mon très-proche-futur-beau-frère se tient debout devant l'assemblée, son émotion est touchante. Je continue de parcourir les invités et tombe sur un visage bien trop familier. Marc, en grande conversation avec mon frère. Mon cœur manque un battement. J'inspire, une chose à gérer à la fois. Pour l'instant, focus sur ma sœur. Nous n'avons pas fait tout ce chemin pour que la présence surprise de Marc vienne tout gâcher.

La musique se déclenche, tout le monde se tait, observant l'arche de l'allée centrale. La sœur de Kaleb entre la première, Maylo lui emboîte le pas. Son sourire rayonne et la robe qu'il porte me sublime. Nos regards se croisent et il s'illumine. Mon cœur s'emballe et cela ne se calme pas lorsque

ma sœur apparaît. Elle est somptueuse et le mot est faible. Ses yeux sont comme aimantés par ceux de Kaleb. Des larmes roulent déjà sur mes joues. Amandine s'avance d'un pas déterminé vers l'autel.

L'émotion me saisit, j'attrape la main de Sandjy et la serre dans la mienne. Je ne sais pas comment je pourrais le remercier de ce qu'il vient de faire pour moi. Les yeux rivés sur ma sœur, je souris. L'ensemble fait très cliché américain, mais, après tout, n'est-ce pas le principe de ces mariages ? Le moment des vœux finit par faire sortir les mouchoirs même aux plus réfractaires. Voir ma sœur heureuse et Kaleb la regarder avec tant d'amour est la plus belle chose qui puisse advenir aujourd'hui. Cela me fait retomber en enfance. J'ai de nouveau dix ans et je crois dur comme fer au prince charmant, parce qu'en les observant tous les deux au paroxysme du bonheur je sais que tout est possible.

La cérémonie terminée, nous passons à la réception, en d'autres mots le moment où nous allons pouvoir manger et danser jusqu'à nous évanouir de fatigue, d'alcool ou encore d'indigestion. Nous rejoignons Maylo, qui se trouve aux côtés des mariés. Dès qu'il nous aperçoit, il s'éclipse.

— Bon sang, je n'en reviens pas que vous ayez pu arriver à l'heure.

— Moi non plus, confirmé-je.

Sandjy s'empresse de tout lui raconter dans les moindres détails. Je les observe, d'un point de vue extérieur, on dirait qu'ils se connaissent depuis toujours. Ce qui est le cas, en soi, mais personne n'est supposé le savoir. Lorsqu'il entame la partie course poursuite, une pointe d'adrénaline monte en moi. Quand on y repense, c'était insensé comme plan. Je vais devoir me calmer sur les séries policières. Maylo ne cesse de me jeter des regards étonnés, et un peu admiratifs, je crois.

— Eh bien, sacré trajet ! Je suis ravi que vous soyez présents, tous les deux. D'ailleurs, bravo pour le match.

Je m'apprête à le remercier quand la voix de la mariée m'interrompt.

— Alors, frangine, tu nous fais des cachotteries ?

Tous les sens de mon corps sont en alerte maximale. Je me mords la langue pour ne pas répondre.

— Toutes nos félicitations, c'est un très beau mariage et vous êtes ravissantes.

L'intervention de Sandjy me donne quelques secondes de répit, mais c'est plus fort que moi. Il faut que j'en rajoute.

— Nous sommes des amis de Charlie, nous étions dans le coin et elle nous a invités à passer. J'espère que cela ne vous dérange pas ?

Maylo me regarde, dépité. Kaleb ainsi que mon frère se greffent à notre petit groupe et ce dernier relève avec brio mon mensonge douteux.

— Il me semble pourtant que, Toulouse, ce n'est pas la porte à côté.

Et voilà, j'aurais mieux fait de la boucler. Je suis un boulet de compétition. Je me creuse la cervelle pour nous sortir de ce borbier, quand Sandjy, sans se démonter, prend la parole.

— May exagère toujours. Nous avons quitté la ville juste après le match. Charlie a demandé que nous soyons présents et nous ne pouvons rien lui refuser.

Maylo acquiesce avec naturel et tous semblent se contenter de cette explication. Je suis stupéfaite, ces deux hommes sont mes héros. Ils peuvent obtenir ce qu'ils veulent, c'est fabuleux.

— Je suis un très grand fan, c'est un honneur de vous rencontrer.

Kaleb nous serre la main, aux anges.

— Plaisir partagé.

— Ce match ! Félicitations pour ce matin, enchaîne mon frère.

Et nous voilà partis dans une conversation centrée sur le rugby. Nous sommes bientôt rejoints par ma famille, cela m'aurait étonnée aussi qu'en tant que supporters assidus ils ne viennent pas saluer les joueurs que nous sommes. Je ne sais plus où donner de la tête, j'ai l'impression que c'est mon mariage, et non celui de ma sœur. Sandjy finit par ramener l'attention vers les mariés, la raison principale de la présence de chacun en ces lieux. Alors que nous nous retrouvons enfin seuls avec Maylo et mon frère, un homme s'approche de nous. Je ne l'identifie que trop tard et la confrontation commence.

— Charlie, quelle belle surprise !

Maylo accaparé par sa conversation avec Sandjy ne distingue pas l'identité de son interlocuteur.

— C'est le mariage de ma sœur, alors c'est un peu normal que je sois...

Il se tourne pour saluer quand il voit Marc.

— Bien sûr. En revanche, ce qui me pose question, c'est le fait que ce soit ta mère qui m'en ait informé, crache-t-il.

Tout le monde se tait et observe, gêné, la dispute qui s'amorce.

— D'accord. On peut savoir qui tu es ?

Je me prends la tête. Bon sang, pourquoi il a fallu que ma mère parle avec lui ?

— Sérieux ? Tu veux jouer à ça ?

— Détends-toi, Marc, c'était une blague. Ça me fait plaisir de te voir. Comment vas-tu ?

Ce n'est pas vrai, c'est un désastre et je ne peux même pas intervenir. Maylo doit se débrouiller seul. Ce qui est bien loin de me rassurer.

— Non, mais, tu te fous de moi Charlie ? Je sais très bien que tu n'es pas partie prendre l'air dans le sud, en tout cas pas chez tes parents.

Maylo regarde mon frère qui hausse les épaules pour se dédouaner. Le pauvre, je ne peux pas lui en vouloir, si je mens il faut que je m'assure que tous ceux que j'implique soient au courant.

— Bon, Marc, tu es bien gentil, mais je n'ai pas envie de faire d'esclandre au mariage de ma sœur.

— Je ne te comprends pas.

— Marc, tu as remarqué que ça n'était plus pareil entre nous depuis quelque temps. Cet éloignement m'a fait prendre conscience que, nous deux, c'est terminé. Je suis désolé.

— Tu me quittes ? Après tout ce que nous avons vécu, tu me jettes ?

— Parfaitement et je me rends compte qu'il y a bien longtemps que j'aurais dû le faire.

Bon même si ce n'est pas tout à fait moi qui lui dis, je suis à côté. Marc lance des poignards avec ses yeux.

— Tu oses me faire ça à moi ? Je t'ai tout donné, sans moi, tu n'arriverais à rien. Tu ne crois pas que je mérite mieux ?

— Pardon ? Et moi, alors ? Je n'ai pas besoin d'un mec possessif et égocentré.

Je suis impuissante face à la situation. Je n'ai jamais vu Maylo ainsi. Il bout de l'intérieur. Pourquoi s'énervait-il autant contre Marc ?

— Je ne te reconnais plus, Charlie. Tu me quittes sur un coup de tête, tu me mens et, là, tu te pointes avec deux rugbymen comme si vous étiez les meilleurs amis du monde alors que tu ne les connaissais pas il y a un mois. Tu joues à quoi exactement ? On doit se marier, bon sang.

Ma mère s'arrête à notre niveau pile à cet instant.

— Charlie, c'est quoi, cette histoire de mariage ? Pourquoi tu ne nous as rien dit ? Ma chérie, enfin, c'est super ! Écoutez, vous tous, mon autre fille

va se marier !

Les applaudissements résonnent de toutes parts. C'est de pire en pire, je regarde Maylo : la situation nous a pris de cours tous les deux et je pense que même lui ne peut pas désamorcer en douceur ce qui s'apprête à exploser. Avant que quiconque ne puisse démentir cette information, ma mère s'est déjà éclipsée. Ma déchéance est sans appel. Pourquoi faut-il toujours qu'elle vienne se mêler de tout. Je me réjouis avec lâcheté que Maylo occupe mon corps. Lui, il va savoir quoi faire.

— Ma chérie, parle-moi.

La voix mielleuse de Marc m'insupporte, son espoir et l'amour qui en émane me donnent envie de fuir. Je ne partage pas ses sentiments et je ne suis pas sûre de les avoir déjà ressentis, ne serait-ce qu'une fois. Je l'apprécie, beaucoup, mais on ne construit pas une vie avec si peu. Une nouvelle fois, Maylo prend les devants.

— Il n'a jamais été question de mariage pour moi. C'est fini et je ne reviendrai pas sur ma décision. C'est mieux ainsi. Au revoir, Marc.

Sans attendre de réponse, Maylo s'en va en direction de la maison. Un poids immense quitte mes épaules. Sandjy pose sa main sur mon bras et nous lui emboîtons le pas.

Pour quelqu'un qui n'aime pas danser et qui est enceinte, ma sœur se débrouille plutôt bien. Elle se déhanche avec Maylo. Je souris devant ce tableau. Nous nous joignons à elle et je perçois les regards se tourner dans notre direction. Certains vont vers la mariée et sa sœur, mais d'autres sont fixés sur Sandjy et moi. L'envie manifeste de certains lorsque j'attrape Amandine par la main me fait rire aux éclats. N'oublions pas que je suis une célébrité, maintenant, et plutôt beau gosse. Je suis heureuse de pouvoir être avec ma sœur même si elle n'a pas conscience que c'est moi.

Sandjy et Maylo se dandinent sur la piste comme de vrais enfants. Je m'arrête pour les observer et aime capturer ces instants de bonheur. Des invitées que je ne connais pas viennent se joindre à eux. Les garçons n'y prêtent pas attention, mais je ne peux m'empêcher de les fixer. À chaque fois qu'une des filles se colle un peu trop, je me tends sur ma chaise. Pourquoi est-ce que j'ai cette réaction puérile ? On dirait une collégienne jalouse surtout que Maylo est dans un corps de femme et qu'ils semblent

tous s'amuser, rien de plus. Je m'oblige à me concentrer sur autre chose, mais tout me ramène vers le petit groupe. Je finis par bondir de mon siège, une des danseuses entamant des déhanchés trop proche de Maylo. Je ne mets pas longtemps à les séparer ni à la faire déguerpir. Ma réaction, totalement démesurée, n'échappe pas à Sandjy. Il me regarde un sourire aux lèvres. Je lève les yeux au ciel et poursuis comme si de rien n'était.

Je ne quitte plus les garçons de la soirée et la piste de danse devient notre royaume. Il m'arrive, tout comme Sandjy, de me faire alpaguer par toutes sortes de personnes, pour des photos, mais seulement. Le nombre de femmes que nous recalons est outrageusement élevé.

C'est à une heure très avancée de la nuit que je force mes amis à se rendre au lit. Nous avons le chemin du retour à faire. Et sans course poursuite cette fois. Le repas d'anniversaire étant à treize heures, nous devons partir au plus tard à huit heures. Après avoir poussé jusqu'aux premières lueurs de l'aube, nous félicitons les mariés et montons dans une chambre vide. La pièce possède le plus grand lit que je n'ai jamais vu, nous pourrions y rentrer à quatre. Quatre gabarits comme Sandjy. Nous nous y installons tous les trois. J'adore cet endroit. Je ne mets pas plus de cinq secondes avant de m'endormir. Cette journée fut si riche en émotions que je ne suis pas mécontente qu'elle se termine. Toutefois, mon répit n'est que de courte durée. J'ai l'impression d'avoir à peine fermé l'œil qu'on me secoue déjà. J'ai beau tenter de l'ignorer, je dois me rendre à l'évidence ; cela ne cessera pas tant que je n'aurai pas émergé.

— Quoi ? grommelé-je.

— Charlie, il faut que tu te réveilles. On a un gros problème.

L'urgence dans la voix de Maylo me fait bondir.

— Qu'est-ce qu'il se passe encore ?

— On parle de vous aux informations !

— Jusque-là rien d'étonnant, on a quand même fait un bon match hier.

— Certes, j'ai regardé les retours et je suis super fier de toi, mais il ne s'agit pas de cette performance !

— Bah, de quoi d'autre ?

— Tu n'as pas une petite idée ?

Je le vois s'agiter, mais mon cerveau encore brumeux n'arrive pas à faire de lien.

— Bon, allez, je croyais que c'était une urgence, on n'a pas le temps pour les devinettes.

— On ne parle que de cette folle course poursuite avec la police.

— Oh, Sainte-Marie mère de Dieu !

Cette fois, je suis bien réveillée.

— Comme tu dis, nous sommes sacrément dans la merde parce qu'ils balancent la plaque d'immatriculation de la voiture toutes les cinq minutes.

— Mais, ce n'est pas possible, on n'a tué personne et causé aucun accident. Pourquoi ils nous recherchent comme des fugitifs de Guantanamo ?

— Le monde est avide de potins et des courses poursuites, il n'y en a pas tous les jours.

Je ne sais pas comment, avec une vie d'apparence sans histoire telle que la mienne, on peut vivre des rebondissements pareils.

— Où est passé Sandjy ?

— Disons qu'il s'occupe d'une partie du problème.

— Tu parles comme s'il se débarrassait d'un cadavre.

— C'est tout comme. Il va nous falloir un moyen de locomotion, et vite, parce que sinon nous ne serons jamais à l'heure pour l'anniversaire de ma mère.

— J'ai dû faire des choses terribles dans une vie antérieure pour me coltiner une telle poisse, rouspété-je. Je sais où l'on va trouver une voiture.

— C'est vrai ? C'est génial !

— Ne t'emballe pas trop, il faut encore que je récupère les clés. Va chercher Sandjy et retrouvez-moi dans dix minutes au bout du chemin.

— Euh... J'ai envie de savoir ? Ou pas ?

— Dix minutes.

Chapitre 22

Je pense qu'on peut désormais ajouter vol de voiture à mon casier judiciaire, juste en dessous de délit de fuite, refus d'obtempérer, usurpation d'identité et quelques fraudes dans les transports en commun lors de ma folle jeunesse. Bon, ce n'est pas vraiment du vol, plus de la subtilisation de clés dans une poche de veste appartenant à mon frère. Ça reste en famille. Il va m'en vouloir à mort, mais c'est un cas de force majeure, et puis je ne fais que les lui emprunter. Je rejoins les garçons au point de rendez-vous.

— May, à qui est cette voiture ?

— À Mathis. Mais ne vous inquiétez pas, il a gentiment accepté de nous dépanner. C'est un type adorable.

Sandjy semble sceptique, Maylo, lui, n'en croit pas un mot.

— Bon, vous montez, nous avons de la route !

Ils rentrent dans le véhicule et je démarre. J'imagine la tête de mon frère quand, au lieu de ses clés, il trouvera mon petit papier. J'espère que la promesse de billet VIP pour le match de son choix permettra de le soudoyer.

Je fais le début du trajet dans un silence de cathédrale. Dès le premier virage, aucun des deux n'a tenté de résister et les ronflements résonnent. Et dire qu'il y a peu, Maylo n'osait pas détourner son regard quand je prenais le volant, la peur a ses limites. J'observe Sandjy dans le rétroviseur. Cet homme que je ne connaissais pas il y a peu est aujourd'hui devenu un pilier dans ma vie. Il s'est jeté à corps perdu dans cette aventure sans se soucier un instant de ce que cela pourrait impliquer. C'est un ami, un vrai, comme on en rencontre peu. Perdue dans mes pensées, je ne vois qu'au dernier moment le gendarme qui me fait signe de me garer sur le bord de la chaussée. Je ralentis, une sueur froide remonte le long de ma colonne. Je

respire : il n'y a aucun risque. Nous avons changé de voiture et puis personne n'a nos visages. Je m'arrête et ouvre la fenêtre, tremblante.

— Bonjour, monsieur, gendarmerie nationale. Nous allons procéder à un contrôle d'identité et des papiers du véhicule.

— Oui, bien sûr. Voici mon permis, en revanche, cette voiture appartient au frère de ma compagne. Il nous l'a prêtée pour le week-end.

— Monsieur Tersmeck, lit-il. Tout est en règle.

Il ne cherche pas plus loin. C'est fou comme avoir de la notoriété donne des avantages. C'est injuste, mais, aujourd'hui, je prends.

— Je me permets de vous dire que je suis un grand fan.

— C'est très gentil. Vous souhaitez une photo ?

— Vous accepteriez ?

— Avec plaisir.

Et hop ! Fidélisation des privilèges. Je sors de la voiture et me place à la droite du gendarme. Une fois la photo prise, je repars de bonne humeur et décide de ne pas réveiller les garçons. J'enchaîne tout le trajet. Une heure avant Toulouse, je m'arrête sur une aire afin de me rendre aux toilettes. En revenant, mes passagers semblent bien plus frais et reposés que moi.

— Sandjy, je te laisse le volant. Je vais faire un petit somme.

Sans plus attendre, je m'installe à l'arrière et sombre. Tout comme pour ma nuit, j'ai l'impression de cligner les yeux, mais cette sieste est vitale.

Je me réveille une fois le moteur éteint. En sortant, je découvre une jolie bâtisse aux pierres apparentes. Je sais que ma mère a toujours rêvé d'avoir une maison comme celle-ci.

J'emboîte le pas aux garçons et à peine ai-je franchi le palier qu'une boule de poils se jette sur moi. Lytchie me fait la fête.

— Mon chien, qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'ai envoyé un message à ton frère pour qu'il passe la récupérer samedi, m'informe Sandjy.

— Tu as bien fait.

Sotte que je suis. N'ayant pas l'habitude d'avoir un animal de compagnie, je n'ai même pas pensé à Lytchie en me précipitant dans la voiture de Sandjy. J'espère qu'elle ne m'en veut pas.

Toute la famille est déjà là, nous arrivons pile à l'heure pour le début du repas. J'embrasse tout le monde et souhaite un joyeux anniversaire à « ma »

mère. Je n'avais jamais vu les parents de Maylo et je peux dire qu'il est le portrait craché de son père.

— Salut, je vous présente, Charlie. C'est une amie, j'espère que ça ne vous embête pas qu'elle soit là.

Simple et efficace. Je suis la cible de regards appuyés, mais personne ne fait de commentaire. À part un vieux monsieur qui, si je me rappelle bien, est le grand-père de Maylo.

— Tu as enfin quitté cette Patricia ? Je suis fier de toi, mon garçon.

— Papa, voyons !

La mère de Maylo le gronde, mais je sens bien que c'est plus par politesse.

— Quoi ? Ose dire que je suis le seul à penser ainsi.

— Ce n'est pas une raison pour être insultant. Nous sommes ravis de t'accueillir, Charlie.

— Merci, Mam... dame, rectifie Maylo, gêné d'être aussi formel avec sa mère.

— Je t'en prie, appelle-moi Marie.

— Moi, c'est Louison, je suis la merveilleuse sœur de ces charmants abrutis. Je suis enchantée que mon frère premier-né se soit enfin décidé à larguer l'autre sorcière. Tu as l'air bien plus gentille et intelligente.

Je sens le rouge me monter aux joues. Un jeune homme me donne un coup de coude en rigolant.

— L'intelligence n'avait rien à voir là-dedans.

À en juger par la ressemblance avec Louison, il s'agit du dernier frère Tersmeck.

— Bande de sots. Venez ici, mon enfant, intervient le grand-père.

Maylo s'exécute, amusé par la chamaillerie familiale. Je me réjouis intérieurement, personne ne semble porter Jessica dans son cœur, d'ailleurs, aucun n'a pris la peine de rectifier son prénom. Je prends place entre une femme, que je crois être sa tante, et un jeune homme qui est sans nul doute son fils, et donc le cousin. Ça fait beaucoup de famille en un week-end, mais je me surprends à être très à l'aise parmi eux. Certes, ils me considèrent tous comme Maylo, donc c'est facile, mais leur comportement vis-à-vis de Charlie est tout aussi naturel. Ce sont des gens simples et d'une extrême gentillesse. Nous parlons rugby, mais cela n'accapare pas

l'ensemble des conversations. Je trouve cela très sain. Je suis contente de pouvoir rencontrer le père de Sandjy, qui est charmant, comme son fils.

Comme chez moi, lors des repas de famille, nous sortons de table quasiment à l'heure du dîner. La tante de Maylo, qui doit raccompagner son père chez lui, nous salue. Je m'apprête à annoncer notre départ, mais la sœur de Maylo propose un jeu de société et j'ai compris qu'on ne refuse pas l'appel du jeu. Après débat, Marie choisit le Time's up. Nous tirons au sort les équipes et je me retrouve avec Sandjy. Je croise alors le regard de Maylo. Je souris, mais il le sait, je suis très compétitive. Avec ma famille, j'ai dû apprendre à perdre, mais je n'aime toujours pas ça. Lors de la première manche, je me donne à fond. Je me mets en mode machine de guerre.

— Véhicule du père Noël.

— Traîneau.

Je jette la carte et passe aux mots suivants. Je les enchaîne malgré les tentatives de déstabilisation des autres équipes.

— C'est rôti.

— Je ne pense pas que tu sois déjà sur les cartes. Tu es célèbre, mais pas non plus à ce point, raille Maylo.

Sa pique échappe à tous, excepté à moi. Attaquer sur mon bain de soleil, c'est petit.

Nous terminons à la seconde place de cette première manche, mais la partie n'est pas encore perdue. La deuxième manche nous fait revenir à un minuscule point. Je suis confiante, les mimes ont toujours été ce que je préfère. Nous rions beaucoup, Sandjy se métamorphose en mime Marceau et Maylo ne se défend pas si mal. Lorsqu'arrive mon tour, je suis plus déterminée que jamais et je compte bien anéantir le paquet de cartes. Mais en voyant les mots, mes plans se compliquent. Allez faire deviner sous-marin, ou Antigone, et je ne parle même pas de cobra, parce que serpent d'accord, mais cobra !

Tout le monde pleure de rire devant mes imitations, mais j'ai un vrai talent pour faire l'amande. Nous effectuons le dernier mot sur le gong et on peut dire que cette manche est un franc succès. Nous passons donc en tête du classement et fanfaronnons de notre large victoire, mère et fils se trouvant en deuxième position, Louison et son équipe terminent en bas de classement. À en juger par le regard qu'elle lance à son frère, mieux vaut ne

pas s'en faire une ennemie. Je décline l'offre de rester dîner, je ne suis plus capable d'avaler quoi que ce soit. Nous partons, promettant de revenir très vite. Tous les trois.

— C'était un super anniversaire et je crois que ta, MA mère était contente, me rattrapé-je *in extremis* devant Sandjy.

— On fait comment pour la voiture ? Parce que tu as laissé la tienne au stade, me rappelle-t-il.

Je percute qu'en effet mon véhicule se trouve sur le parking. Je suis épuisée et je n'ai pas envie de faire des allers-retours. Je propose donc à Sandjy de dormir à la maison.

Une fois rentrée, je file directement me coucher. Ce week-end aura eu raison de moi.

La sonnerie de mon téléphone me fait sursauter. Je râle contre Mathis avant de replonger dans mes rêves. C'est sans compter sur la ténacité de mon frère au petit matin. Au bout de la troisième fois, je rouspète et réponds sans réfléchir.

— Bon sang, Mathis, tu as une idée de l'heure qu'il est ?

— *Oui, merci, je n'ai pas besoin de t'appeler pour savoir l'heure et, d'ailleurs, tu as une voix bizarre.*

Eh merde ! Je me tourne, mais Maylo ne se trouve pas à côté de moi. Je sors de la chambre pour le retrouver étalé sur le canapé, aux côtés de Sandjy. Pourquoi ces deux-là dorment-ils ensemble ?

— *Allô ? Charlie ? Je sais que tu es toujours là ! Je t'entends, s'agace mon frère au téléphone.*

Je réveille discrètement Maylo et lui indique la terrasse. Il m'emboîte le pas, bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— C'est quoi, l'urgence ?

Je mets le haut-parleur.

— *Charlie, putain.*

— Oui, oui, je suis là. Quoi ?

— *Comment ça, quoi ? Tu as de la chance de m'avoir, moi, et pas Am ou maman.*

— Pourquoi ?

— *Hier, tu es partie avec un véhicule qui ne t'appartient pas !*

— Ne t'inquiète pas, je ne comptais pas la garder. Je vais te la rendre.

— *Tu n'as pas pris ma voiture, pauvre nouille.*

— Comment ça je n'ai pas pris ta voiture ?

— *Eh non. Certes, j'avais une veste de costard blanche, or, la femme de tonton Charles aussi. Elle était dévastée de ne pas retrouver sa « titine » au matin. Le pire, c'est que tu l'as soudoyée avec un petit mot et des places de rugby. Elle déteste ça, s'esclaffe-t-il. Tu aurais dû voir sa tête, et maman qui ne savait plus comment faire pour la calmer, c'était hilarant. Oh, et bien entendu, je garde le pot-de-vin.*

Je coupe le micro.

— Oh, bordel, Monique !

— Comment ça tu lui as offert des places ?

— C'est tout ce que tu retiens ? On parle de Monique !

— Elle n'est pas cool ?

— C'est un euphémisme. Pardonne mon langage, mais c'est une connasse et elle me déteste.

Je réactive le micro.

— Je vais lui rendre sa voiture.

— *Oh, garde-la ! De toute façon, elle a déjà dû en acheter une autre.*

Maylo est perdu et je dois avouer que moi aussi.

— Tu m'as réveillée pour ça ?

— *Non, je souhaitais te prévenir que ta séparation avec Marc l'a mis dans un état, il n'a pas cessé de pleurer. Je crois qu'il ne regardera plus jamais un match de rugby de sa vie.*

— Pourquoi ? s'étonne Maylo. Qu'est-ce que le rugby vient faire là-dedans ?

— *Le rugby, rien, le rugbyman en revanche... Nous avons tous vu comment tu lorgnais Maylo. Tu ne le quittais pas des yeux.*

Ce dernier vire à l'écarlate. Tiens, tiens, je lui adresse un sourire moqueur.

— N'importe quoi, se défend-il.

— *Mais oui, c'est ça. D'ailleurs, comment tu connais deux joueurs de l'équipe de France, toi ? Et pourquoi tu es rentrée avec eux ?*

— C'est compliqué.

— *Petite cachottière. À ton propre frère ! Tu es sans pitié. Tu as intérêt de tout me raconter. Bon, je te laisse, je vais embarquer. Bisou, ma sœur, et*

passe le bonjour à Maylo. Je sais qu'il est avec toi, termine-t-il en pouffant.

Je raccroche et souris. Ce qu'il peut être agaçant quand il s'y met. Je fais le point sur les informations que j'ai apprises : je peux garder la voiture, je ne dois pas parler à ma mère avant une semaine le temps qu'elle se calme et Maylo m'a regardée toute la soirée.

— Y a réunion sur la terrasse et je ne suis pas invité ?

La voix de Sandjy nous fait tous les deux sursauter.

— On vérifiait la température pour le petit-déj, mais il va encore falloir patienter avant de le prendre dehors.

Ouah, je suis toujours aussi catastrophique niveau mensonge. Je rentre pour donner plus de poids à mes propos.

— C'est quoi le programme de la journée ? demande Sandjy, après avoir bu son jus d'orange d'une traite.

— Rien. Je veux me poser, ce week-end m'a épuisée.

— Pour le coup, je suis d'accord, acquiesce Maylo.

— Étant donné que nous n'avons pas entraîné avant seize heures, films sur le canap, ça vous dit ? propose Sandjy.

— Tu joues avec mon cœur.

— Mulan ?

— Tu es l'homme parfait, Sandjy.

— Venant de toi, ça me touche.

Nous échangeons un sourire complice. Je me jette sur le sofa, attrapant un plaid au passage, et attends que le visionnage démarre.

— C'est affligeant, constate Maylo. Vous êtes pareils.

— Arrête de boudier et assois-toi, je sais que tu adores.

Maylo souffle d'un air exaspéré. Les garçons se posent de part et d'autre de moi, je me blottis contre eux et lance le film.

Voilà maintenant un peu plus d'un mois que nous faisons face à cette aventure particulière et je me rends compte de tout ce que j'ai vécu. J'ai changé. Outre l'aspect corporel, c'est mon moi profond qui a évolué. Je me trouve grandie, plus mûre, plus affirmée. Pour la première fois dans ma vie, je me sens à ma place. Belle ironie du sort. Je ne sais pas encore combien de temps cette situation va durer, mais je suis en train de me découvrir et, ça, je ne le dois qu'à cette folle expérience.

Chapitre 23

Rien ne change et nous devons trouver un équilibre, nous adapter à une situation qui s'avère n'être plus provisoire. J'endosse le rôle de Maylo à plein temps et cela devient de plus en plus facile. Sauf pour son anniversaire. Nous avons une nouvelle fois partagé un repas avec ses proches et il n'y a pas à dire, j'aime sa famille. Simplement, j'ai l'impression de leur mentir, ce qui n'est pas si éloigné de la vérité. Je retrouve ce même syndrome de l'imposteur, avec ses amis. Ce n'était pas une journée facile, pour aucun de nous. Maylo m'a tout de même assuré que cela lui faisait plaisir de voir tout ce monde présent pour lui.

J'ai présenté Maylo à mes amies et nous nous appelons assez régulièrement depuis. Je suis heureuse de partager cet instant de vie avec elles. Je ne survivrais pas sinon. Nous avons poursuivi ainsi jusqu'à ce que la fin de saison approche, synonyme d'été et de vacances bien méritées. Même si elles seront de courte durée étant donné le stage de préparation pour la coupe du monde qui débutera en juillet. Période à laquelle je suis supposée soutenir mon mémoire. L'occasion pour nous de monter sur Paris, à condition bien entendu, que Maylo soit en mesure de le présenter. Il est encore loin d'être opérationnel, mais on travaille dur. Nous prenons quelques heures les dimanches pour bosser ma présentation ensemble.

Je n'ai toujours pas rendu mon appart. Maylo a insisté pour me payer le loyer jusqu'à ce qu'on retrouve nos vies ou alors que je décide de ce que je vais faire de mon avenir. Ce qui, entre nous, risque de prendre du temps. Si je ne pense qu'à moi, j'avoue que je serais bien restée dans cette situation.

Le rugby est devenu une vraie passion, j'en apprécie l'esprit, la pratique, l'ambiance. L'équipe dans laquelle j'évolue m'apporte plus de jour en jour et j'aime mes coéquipiers. Cependant, il ne s'agit pas de ma vie. Je n'ai pas le droit de la garder. Un jour, tout cela prendra fin. C'est comme ça et je

crois que c'est ce qui me terrifie le plus. Ne pas se poser la question de ce qu'on fait et pourquoi on le fait, c'est reposant. Je me lève à présent tous les matins en me demandant s'il existe un plus beau métier. Voilà ce que je veux faire : me réveiller avec l'envie, la passion et la volonté de donner le meilleur, encore et encore. Ce sentiment, je le rencontre pour la première fois. Dans cette vie. Jamais je n'ai autant compris la définition du mot bonheur qu'aujourd'hui. Je me rends compte à quel point cette drôle d'aventure est un cadeau.

Parlant de sport, cela manquait tellement à Maylo qu'il a fini par suivre mon conseil et s'inscrire dans un club. C'est sans surprise qu'il est vite devenu le meilleur joueur. Avec son expérience et mes aptitudes naturelles – j'y tiens –, c'était du gâteau. Beaucoup lui demandent pourquoi il n'a pas commencé plus tôt et je sais que ça le flatte. C'est ce qui est agréable dans le rugby féminin, beaucoup débutent sur le tard et se révèlent en étoiles montantes. Nos week-ends se partagent désormais entre ses matchs et les miens. Nous nous soutenons l'un l'autre, comparant nos bleus et discutant stratégie au petit-déjeuner. Je suis devenue sa coiffeuse personnelle, je réalise des tresses de plus en plus élaborées et je ne cesse de m'améliorer.

Je suis heureuse chaque fois qu'il joue ; même dans mon corps, sa passion pour ce sport se voit comme le nez au milieu de la figure. Ses gestes sont précis, assurés et il est toujours de bon conseil pour les filles de son équipe. Sa générosité et sa gentillesse me touchent. Avec son talent, il pourrait prendre la grosse tête, mais jamais. Il reste humble et à l'écoute de toute remarque. J'apprécie beaucoup la personne qu'il est. Je pense que j'ai eu mon plus beau fou rire après son premier match. L'expérience des douches. Je l'ai récupéré dans un état fantomatique. Il m'a dit qu'il ne voulait plus jamais se retrouver dans un vestiaire féminin. J'ai craint qu'il se soit passé quelque chose, mais non. Il avait l'impression d'être un gros pervers et que c'était la pire sensation du monde. L'enfer au paradis. Cependant, il a dû apprendre à faire avec, tout comme moi.

Son équipe est en bonne position dans le championnat. Ce week-end, ils reçoivent Montpellier, pour la dernière rencontre de la saison. C'est un grand challenge et les filles sont super stressées. Elles vont jouer un gros match et, si l'issue est favorable, elles se retrouveront sur le podium. Ce qui n'est pas arrivé au club depuis au moins quinze ans. Tout le monde compte sur Maylo et ça se comprend. Mais lui insiste sur le fait qu'il ne peut gagner

seul. Le rugby est un sport collectif, tu as beau être le meilleur joueur sans le reste de l'équipe, tu ne tiens pas longtemps.

Ce matin, nous nous réveillons aux aurores pour nous rendre au parc qui se trouve à quelque pas de la maison. Dès que nous en avons la possibilité, nous partons nous entraîner tous les deux. Je me suis beaucoup améliorée au pied, mais pas que.

— Alors pas trop stressé par ce dernier match ?

— Tu parles, j'ai hâte. Et, en même temps, je suis triste de devoir ranger les crampons, m'informe-t-il.

— Je comprends, même si j'avoue que les vacances vont être les bienvenues.

Nous enchaînons quelques passes quand le téléphone de Maylo se met à sonner. Le numéro est inconnu. Intrigué, il me le donne. Je réponds avec le haut-parleur.

— Allô ?

— *Salut, Maylo ? C'est Patrice.*

Ses yeux s'écrouillent.

— Bonjour, Patrice.

Je n'ai pas la moindre idée de qui est cet homme, mais Maylo me fait des pouces en l'air.

— *Tout va bien pour toi, mon gars ?*

— Oui, très bien.

— *Super ! dis-moi, je t'appelle pour le match de préparation contre l'Argentine à la fin du mois.*

— Oui.

— *Le match a lieu le samedi vingt-quatre à vingt et une heures. Tu es convoqué avec le reste de l'équipe à partir du dix-sept. Ça vous laisse le temps d'arriver sans stress à Marcoussis et d'avoir tout le dimanche pour vous retrouver.*

— Super.

J'ai fini par apprendre que quand je ne sais pas comment réagir à une situation, les réponses brèves sont de loin les meilleures.

— *Comme d'habitude, on s'occupe de tout ce qui est transport. Ça va pour toi ?*

— Oui, c'est parfait.

— *Bien. Alors, d'ici là, prends soin de toi et je te dis à bientôt.*

— Merci. Au revoir.

— *Bye.*

La conversation se termine et me laisse, là, dans l'incompréhension la plus totale.

— Qu'est-ce qu'il vient de se passer ? C'était qui ?

— Patrice, il fait partie du staff France et, apparemment, ils te considèrent assez bonne pour intégrer le groupe de prépa, m'informe Maylo.

— Je vais jouer un match avec l'équipe de France !

— Non : tu vas t'entraîner avec l'équipe de France. Nuance. Mais, oui, il y a des chances pour que tu finisses sur la feuille. Rien de bien étonnant, tu as énormément progressé. Tu es presque aussi douée que moi.

Je souris à sa taquinerie, mais ce n'est qu'une façade, je suis loin d'être sereine. Certes, je joue depuis plusieurs mois maintenant en tant que professionnel. On rencontre de grandes équipes, il y a du public, je passe même à la télé, mais ce n'est pas comparable. Se retrouver dans l'équipe nationale, c'est bien plus immense, plus angoissant. Je ne sais pas si j'ai le niveau pour ça.

— Tout va bien et puis tu auras Sandjy avec toi, me rassure Maylo.

— Et toi ?

— Je ne pourrai pas être avec toi. C'est une aventure que tu devras réaliser seule et je n'ai aucun doute sur ton succès.

— Hum, c'est un match amical ? Que je ne sois pas la cause d'un échec planétaire.

— Tout doux, Drama Queen. Même amical, il ne faut pas perdre de vue la coupe du monde qui arrive à grands pas.

— Oh, bordel. Je ne vais jamais réussir, paniqué-je.

— Ne t'inquiète pas, si tu n'avais pas le niveau, crois-moi que personne ne t'aurait appelée. Je ne suis pas le seul à être bon pour mon poste, si tu es là, c'est que tu le mérites.

— Merci. Tout sera rentré dans l'ordre d'ici là, non ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Tu veux retourner demander à Skipie ? plaisante-t-il.

— Quel charlatan, il mériterait qu'on le dénonce.

— Pourtant, tu n'as pas enlevé le bracelet de ton poignet.

— Perdu pour perdu, il faut bien croire en quelque chose. D'ailleurs, je vais peut-être revoir mon positionnement au sujet du père Noël.

— L'espoir fait vivre.

Sur le chemin du retour, une idée germe dans mon esprit.

— Tu pourrais m'accompagner. À Paris.

— Je t'ai dit Charlie que je ne vais pas pouvoir être avec toi cette fois.

— À Marcoussis. Mais après, oui.

— Et j'irais où ?

— Bah, chez moi, et comme ça tu pourrais en profiter pour faire ma soutenance de mémoire. On ferait d'une pierre deux coups.

— Tu ne souhaites pas assister à ta propre soutenance ?

— J'arriverai bien à me libérer un petit créneau.

— Je n'en suis pas si sûr.

Je ne veux pas être seule à Paris. Je réussis à obtenir un horaire de soutenance pour le lundi vingt-six, ce qui est parfait. Maylo montera le soir du match. Nous aurons ensuite la semaine entière pour profiter de la capitale. J'ai appris qu'il ne connaissait pas Paris, à part le stade de France et l'hôtel près de la tour Eiffel. Tant la perspective de ce séjour me réjouit que je n'attends pas plus pour envoyer un message à mes copines. Deux places aux premières loges pour le match du samedi soir, le dimanche à Paris et, lundi, ma soutenance. Tout est parfait ! Même Sandjy restera avec nous jusqu'au mardi.

Excitée par ce beau programme, la pression de la sélection n'est plus qu'un lointain souvenir. Si tout se déroule comme prévu, je pourrai alors proposer ma seconde idée de génie. Partir une semaine, faire du canoë dans les gorges du Verdon, cet été, tous ensemble. Mes copines me manquent et j'ai besoin de passer du temps en leur compagnie, même si c'est indirectement.

Chapitre 24

— Allez, Mayl... ie. Allez, Charlie !

Cela doit faire vingt minutes que je m'époumone dans les gradins. J'espère pour tout le monde que mes enfants feront du tir à l'arc. Là, je n'aurai pas le droit de hurler. Les supporters présents dans le stade sont en folie. Tous savent qui je suis et ma présence pour soutenir une équipe féminine avec tant de ferveur les perturbe. J'apprécie la retenue dont ils font preuve à mon égard. Personne ne vient me demander une photo ou un autographe. Il faut dire que je suis si prise dans le match qui est très serré que mon engouement entraîne tout le monde.

À chaque action, nous hurlons, applaudissons, contestons, mais toujours dans le respect. J'ai en horreur les gens qui insultent les arbitres ou les adversaires. Tous les joueurs n'ont pas connaissance de l'ensemble des règles, alors les supporters lambda n'en parlons pas. Et puis, la vision entre le terrain et les gradins n'a rien à voir.

Lorsque retentit le sifflet de la mi-temps, Montpellier a une légère avance malgré les très beaux essais marqués par Maylo. Il n'y a pas à dire, la différence est visible. Il est bien meilleur que toutes les filles présentes sur la pelouse, que ce soit celles de son équipe ou bien celles d'en face.

Bien que nous perdions pour le moment, je pense que personne n'échangerait sa place dans le stade. L'intensité et le suspense sont dignes d'un match international. Et la deuxième mi-temps ne nous déçoit pas. Les essais s'enchaînent, les contacts sont rudes et chaque joueuse se donne. Vers la soixante-dixième minute, la fatigue commence à se faire ressentir dans les deux camps. Montpellier conserve une légère avance de cinq points depuis maintenant dix minutes. Tout le monde puise dans ses réserves, cette rencontre va laisser des traces.

L'équipe de Maylo a plus que jamais besoin de notre soutien. Je les encourage de toutes mes forces. Depuis que je joue, je sais à quel point sentir le public derrière nous peut porter. Le match s'approche des derniers instants et c'est Montpellier qui a la possession. Ça sent le roussi, mais rien n'est perdu, j'ai vu et vécu des remontées bien plus importantes que cinq petits points. Mêlée ; le ballon est rapidement écarté vers l'extérieur. La défense n'est pas en place, ça part mal. Mais, juste au moment où la fatalité atteint les gradins, Maylo intercepte une passe et relance.

Je me lève et hurle. J'ai le cœur qui bat, tout le monde retient son souffle. Le temps de jeu est écoulé, si le ballon sort, c'est fini. Il ne reste plus qu'une vingtaine de mètres. L'arrière, restée en couverture, lui fait face. Derrière lui des joueuses qui ont encore un peu d'énergie remontent vite. Je suis au bord de l'arrêt cardiaque. Maylo effectue un cadrage-débordement remarquable, mais la numéro quinze ne s'avoue pas vaincue et remet les cannes. J'attrape la main de l'homme debout à mes côtés. Maylo peut le faire ; quelques mètres et c'est la terre promise. À l'instant même où il pourrait délivrer son équipe, Maylo ralentit et fait une passe à sa coéquipière venue en soutien. Cette dernière finit le boulot en aplatissant sous les poteaux. Le stade est en folie. Transformation entre les poteaux sans problème pour Maylo et l'arbitre siffle la fin de la rencontre. Les filles se jettent les unes sur les autres, l'émotion est contagieuse. C'est gagné.

Je ne tarde pas à rejoindre Maylo sur le terrain. Nous nous sautons dans les bras, je suis si fière. J'espère que Maylo ressent la même chose.

— C'était un super match, m'écrit-je euphorique.

— Bordel, les filles ont fait une de ces perfs ! Je me suis régalaé !

Nous sommes interrompus par de nombreuses personnes venues féliciter Maylo pour ses exploits.

— Bon, je passe au vestiaire. Je me douche avant que tout le monde n'y aille et j'arrive.

— Parfait. Je t'attends au parking.

Je me faufile hors du stade. Ce n'est pas évident de faire une sortie discrète quand on est moi. J'accepte de prendre une photo avec un petit garçon avant de me réfugier dans ma voiture.

Au bout d'une quarantaine de minutes, Maylo se pointe enfin.

— Ah, quand même ! J'ai cru qu'on t'avait enlevé.

— Désolé, je me suis fait alpaguer et puis le coach a tenu à discuter avec moi.

— Tout va bien ? Tu as l'air ailleurs.

— Oui.

— Eh bien, pour un mec qui vient de remporter un match important en réalisant de superbes actions, tu tires drôlement la gueule.

Voyant qu'il ne réagit pas, je tente une autre approche.

— Allez, promis, je t'apprendrai quelques trucs pour qu'un jour, peut-être, et je dis bien peut-être, tu sois aussi bon que moi.

Je n'ai même pas un début de rictus. Bizarre, d'ordinaire la pique de modestie fait carton plein. Je n'insiste pas plus et démarre. Le retour se fait dans le plus grand des silences. Quand je gare la voiture, Maylo sort puis rentre sans même m'attendre. Quel toupet ! Je ne sais pas ce qu'il s'est passé au stade, or, s'il compte faire la gueule comme ça longtemps, c'est mal me connaître.

Je cherche Maylo dans toute la maison et ne le trouve pas. S'il croit que je suis d'humeur à jouer à cache-cache, il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au genou. Je m'approche de la baie vitrée et me stoppe dans mon élan destructeur. Il est assis, dehors, au bout de la terrasse. Sa position m'indique qu'il n'est pas en grande forme. Le voir ainsi me fend le cœur. Toute ma colère retombe en un battement de cils. Que s'est-il passé au stade pour que ça le bouleverse autant ? Et pourquoi ne me dit-il rien ?

Je pousse la vitre et sors le rejoindre. Nous sommes assis l'un à côté de l'autre dans le silence. Au bout d'un long moment, j'emprisonne sa main dans la mienne et la serre fort. Je veux qu'il sache que je suis là pour lui.

J'ai mal refermé la porte-fenêtre, car Lytchie arrive et s'insère entre nous. Puis elle pose sa tête sur ma jambe. Comment j'ai fait pour vivre sans chien jusque-là ? Je me suis beaucoup attachée à cette boule de poils. De ma main libre, je la caresse.

— Ils m'ont proposé un contrat, murmure Maylo.

Je me tourne vers lui. Son expression neutre me laisse penser un instant avoir imaginé son intervention, mais il me regarde à son tour.

— La présidente du club de Montpellier est venue me voir. Elle veut que tu rejoignes l'équipe une à la rentrée.

— OK. Et je peux savoir en quoi cela mérite une tête d'enterrement ? C'est plutôt une bonne nouvelle. Tu es toujours le joueur que tout le monde

s'arrache. Pour ton ego démesuré, ça doit être une sacrée aubaine.

— Je n'ai pas envie de plaisanter. J'ai accepté son offre. Tu débutes en septembre.

Je m'écarte de lui dans un mouvement brusque.

— Tu as fait quoi ?

— Tu n'arrêtes pas de me dire que tu t'épanouis dans ce sport et que tu aimerais bien que ta vie soit aussi simple.

— D'accord. Ce n'est pas une raison !

— Tu ne vois pas ce que je fais pour toi ? C'est une occasion en or.

Il est sur la défensive et je suis hors de moi.

— Pour moi ? Mais tu te prends pour qui ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'énerves, s'agace-t-il à son tour.

— Tu ne comprends pas ? Vraiment ? Je ne t'ai rien demandé et j'ai horreur quand on essaye de contrôler ma vie.

— Je pensais que ça te ferait plaisir.

— C'est justement ça, le problème ! Tu ne fais jamais rien de plus que penser. Je ne suis pas toi, Maylo.

Cette fois, je suis folle de rage. Comment peut-il avoir pris une décision aussi importante sans qu'on en discute ?

— Je te garantis un avenir, tu devrais me remercier.

C'est trop. La gifle part toute seule. Je regrette mon geste à la seconde, mais c'est trop tard. Le mal est fait.

— Maylo, pardon, je ne voulais pas.

— Tu n'es qu'une gamine pourrie gâtée.

Toute ma culpabilité s'évapore. Il veut que je lui en remette une ?

— Tu es le roi des cons. Je n'ai pas besoin de toi, Maylo ! Je t'interdis de me parler comme ça et encore plus de décider pour moi. Je suis un être humain, pas un animal.

Je lui lance le regard le plus assassin possible et pars en direction de la maison.

— Tu aurais refusé son offre ?

Son intervention m'arrête net. Je tourne pour lui faire face.

— Bon sang, ce n'est pas la question ! Mais oui, j'aurais au moins pris le temps d'y réfléchir.

— Alors, c'est simple : je la rappelle et je lui dis que j'ai changé d'avis. Il n'y a pas de quoi s'énervier.

Je suis effarée par tant de mauvaise foi. Il n'écoute rien et il ose dire que je suis une gamine.

— Le fond du problème n'est pas de savoir si je veux ou non aller à Montpellier, Maylo.

Il bondit et s'arrête à quelques centimètres de moi.

— Mais alors, c'est quoi, le putain de problème ?

Je suis à bout et les mots m'échappent.

— C'est toi !

Bien entendu, ce n'est pas du tout ainsi que ça devait sortir. Je vois dans son regard que je l'ai blessé, mais il ne me laisse pas le temps pour m'expliquer.

— Très bien.

Il me plante et rentre sans se retourner. Je m'apprête à le suivre pour m'excuser, mais y renonce. Et puis, zut, c'est moi qui devrais être fâchée, pas lui. Je suis désolée de l'avoir heurté, pourtant, s'il avait écouté ce que j'essayais de lui dire, nous n'en serions pas arrivés à ce désastre. Il a interprété des paroles sans chercher plus loin. Je suis très remontée contre son attitude, et surtout blessée. Il a accepté sans même prendre le temps de m'en parler, soi-disant pour moi, qu'est-ce que cela veut dire pour nous ? Il ne partage pas mes sentiments et je le sais. Cela dit, je pensais compter un tant soit plus que ça pour lui. Je me sens meurtrie dans mon être.

Je finis par rentrer à mon tour. Nous ne nous adressons plus la parole du reste de la soirée. Je ne me fâche jamais très longtemps, c'est épuisant et souvent inutile. Bien que j'aie une préférence pour le dialogue, cette fois-ci, je m'abstiens. Il faut qu'il comprenne que je ne suis pas sa chose et qu'il n'a pas à prendre des décisions pour moi. La communication, c'est primordial, surtout dans ce contexte particulier.

J'avais sous-estimé son ego mal placé. Nous nous sommes disputés depuis une semaine et cela a jeté un froid. Il ne m'a pas accompagnée une seule fois à l'entraînement. Sandjy a tout de suite vu que quelque chose clochait. Il est venu me retrouver dès la fin de la séance de lundi.

— Yo, May, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien, pourquoi ?

— Bah, tu tires une de ces tranches et je ne suis pas le seul à avoir senti que ça n'allait pas, tout le monde l'a remarqué.

Je n'essaye même pas de lui cacher la vérité, ça ne servirait à rien.

— Charlie et moi avons eu une grosse dispute et depuis nous ne nous parlons plus.

— Mince, à propos de quoi ?

— Disons qu'elle a pris une décision importante sans me consulter au préalable, décision qui me concerne.

— Je vois, vous en avez discuté ?

— Bien sûr et ça a été une catastrophe.

— Si je peux me permettre un conseil, n'y va pas à l'affrontement, ce n'est pas un match. Exprime calmement ce que tu ressens et ne cherche pas à le confronter.

Je m'apprête à réagir, mais quelque chose dans sa phrase m'interpelle. Ne vient-il pas de dire « le confronter » ? Impossible, j'ai dû mal entendre. En partant, il se retourne et me demande de ne pas oublier qu'il est là pour moi, ça me touche. Je ne sais pas comment j'ai fait pour mériter un ami pareil, je suis très heureuse de l'avoir dans ma vie.

J'ai naturellement attendu que Maylo fasse le premier pas. Voilà pourquoi cela fait plusieurs jours que nous n'avancions pas. Son entêtement m'agace encore plus, mais j'ai compris que si je n'y mettais pas du mien, nous allions en rester au point mort. Je suis en train de finir de petit-déjeuner quand je le vois sortir de la salle de bains.

— Je pars dans dix minutes pour le match, est-ce que tu viens avec moi ? tenté-je sur un ton de paix.

— Non.

Je vais me le faire. Moi qui étais prête à enterrer la hache de guerre, à prendre sur moi pour faire avancer les choses, c'est raté. Il peut s'asseoir sur de futurs efforts de ma part. Je suis gentille, mais il ne faut pas pousser. Je ne termine pas de me préparer et quitte la maison en claquant bien fort la porte pour lui signifier que c'est un abruti fini.

Je roule au-dessus des limites autorisées, mais je m'en fous, je bouillonne de rage. J'arrive dans les vestiaires vides, je suis le premier sur les lieux. Tant mieux, je ne suis toujours pas calme et encore moins disposée à parler avec un être humain. Je rejoins la pelouse et entreprends des tours de terrain. Je cours vite, beaucoup trop vite. Je ne sais pas ce que je cherche. À

me blesser ? Ça ne serait pas moi qui en pâtirais, mais Maylo. Sa carrière parfaite, sa coupe du monde, ses espoirs.

Je ralentis, je ne suis pas ce genre de personne, bien qu'il le mériterait. J'attrape un sac de ballons, un tee qui traîne par là et pars en direction des poteaux. Chaque coup dans la balle est beaucoup trop fort, je dévie toutes mes trajectoires. J'ai envie de hurler, je suis en colère contre Maylo, mais pas seulement. Je le suis surtout envers moi. Je savais que cela finirait ainsi, j'ai beau me voiler la face, nous n'avons pas les mêmes vies ni les mêmes enjeux et encore moins les mêmes problèmes.

Et ce qui me met le plus en rogne, c'est qu'au fond Maylo a raison, j'adore la vie que je mène en ce moment. Alors, qui sait comment j'aurais réagi face à cette offre ? Seulement, il ne m'a pas laissé l'occasion d'y réfléchir. Il a décidé pour moi, je lui en veux pour ça. Il n'est pas allé au-delà de la proposition. Le rugby féminin est trop souvent considéré comme du loisir, dans le meilleur des cas des semi-pros. Or, on ne vit pas de ça. En tant qu'homme, il ne peut pas comprendre. Sa place n'a jamais été menacée, il gagne très bien sa vie. C'est un métier reconnu, ce qui n'est pas le cas pour les femmes. Et puis, qui me dit que, si je rentre en équipe première comme c'est prévu, j'y resterai ? Ils ont proposé un contrat à Maylo, pas à moi. Je n'ai pas son niveau ni son talent. Tout le monde le voit. Je ne suis que de passage dans sa vie.

Cette constatation me fait mal, mais, ce qui est pire, c'est de me rendre compte qu'au fond de moi, je le savais. Pourtant, je me suis accrochée à ce petit espoir absurde. J'ai cru, l'espace d'un instant, que je pourrais devenir plus. Que nous pourrions être plus.

J'ai envie de me rouler en boule et de ne plus jamais bouger. Pourquoi a-t-il fallu que je tombe amoureuse de lui. Je me sens ridicule.

Les gars commencent à entrer sur la pelouse. J'essuie mes joues et refoule toutes les pensées qui menacent de me submerger. Je rejoins le groupe en petites foulées, décidée à faire bonne figure. Nous avons un match à remporter.

L'échauffement débute, mais Sandjy ne s'est pas encore présenté. Une bouffée d'angoisse s'empare de moi. Est-ce que je l'ai fait fuir lui aussi ? Je secoue la tête. Je délire complètement. Je me concentre sur les consignes quand Sandjy arrive. À la fin de l'entraînement, il m'intercepte.

— Il faut que tu te rendes au poste de sécurité au plus vite.

— Pourquoi ?

— Dépêche-toi.

Je reste quelques secondes sur place. Il est au courant que je n'ai pas trop la cote là-bas ? J'hésite et décide de lui faire confiance.

En poussant la porte, je ne trouve personne. C'est quoi encore cette blague ? J'appelle, mais personne ne me répond. Je ne sais pas à quoi tout cela correspond, ce que je peux vous assurer, c'est qu'il va m'entendre. Ce n'est pas la bonne journée pour se payer ma tête. Je m'apprête à rejoindre les vestiaires quand une voix m'interpelle.

— Charlie.

Maylo se trouve devant moi dans le couloir. Les mains dans les poches, il affiche un air penaud. On peut dire qu'il a bien choisi son moment ! La colère menace de déborder.

— Quoi ?

— Je suis désolé.

— Super.

— Sincèrement. Pour tout.

— Tu es toujours désolé, Maylo.

— Je n'ai pas assuré et, ce matin, quand tu es partie, j'ai compris que j'étais en train de faire une énorme bêtise.

— Ça, je te le confirme.

Il me fixe d'un air minable qui ne me fait pas décoller pour autant.

— Comment es-tu venu ?

— J'ai appelé Sandjy.

— Eh bien, tu as vraiment un super ami.

— Je sais. Et ne crois pas qu'il se soit contenté de faire le taxi. Je me suis fait remonter les bretelles.

Je lui intime de poursuivre, je ne veux pas qu'il s'arrête en si bon chemin.

— Il m'a fallu un peu de temps, mais j'ai compris. Je te demande pardon pour ce que j'ai fait. Je suis conscient que tu n'as pas besoin de moi pour prendre tes décisions et encore moins pour vivre et c'est ça que j'aime chez toi. Tu es une femme indépendante. Je n'ai jamais voulu te forcer la main et encore moins diriger ta vie. J'ai eu peur, je ne veux pas te perdre et quand la présidente est venue me parler, j'étais terrifié. Je sais que ça ne justifie rien et que mon comportement a été minable, pourtant, tu me rends meilleur,

Charlie. Grâce à toi, je prends conscience de beaucoup de choses, souvent trop tard. J'essaye d'évoluer.

D'accord, je dois bien avouer que ce sont des excuses très propres. J'ai beau me méfier, je le crois et décide de me focaliser là-dessus.

— Je te pardonne, mais ne t'avise plus jamais de te conduire comme un sombre crétin !

— Promis.

— Bon, maintenant, si tu veux bien, j'ai un match à gagner !

— Je te fais confiance sur ça !

Je lui souris et pars retrouver mon équipe. C'est notre dernière rencontre de la saison, alors je vais tout donner. Je suis fier d'avoir pu faire partie de ce groupe et je sais que quoiqu'il se passe, je ne les oublierai pas. Ils sont devenus ma famille. Je pousse la porte du vestiaire, prête à en découdre, je jette un coup d'œil à Sandjy puis j'embrasse la pièce, j'aimerais pouvoir leur dire quelques mots, pour les remercier, pour les encourager, cependant je me tais. Nous aurons tout le loisir de discuter après le match. Lorsque l'équipe quitte les lieux, Sandjy me retient par le bras, il attend que tout le monde sorte avant de me regarder droit dans les yeux.

— Je ne sais pas pour combien de temps encore votre situation va durer, et rien que de le formuler à voix haute ça me fout les jetons ; je veux être honnête avec toi. Maylo est un frère pour moi et je suis sincère quand je te dis qu'il n'a jamais été aussi heureux que depuis que tu es entrée dans sa vie. Tu es une personne formidable, Charlie, et ta personnalité dans le corps de Maylo m'a perturbé, mais cela m'a également apporté. Ça m'a aidé à comprendre ce que je veux. Alors, pour tout ça, merci. Merci infiniment. Je serai toujours un ami pour toi.

Et sur ces mots, il m'embrasse. Prise au dépourvu, je ne réagis pas. Ses lèvres sont douces et, bien que cela soit agréable, je ne ressens rien. Quand il se recule, un sourire est accroché à son visage.

— Ne t'inquiète pas, c'était parfaitement amical. Je sais que Maylo et toi êtes amoureux, mais trop timides et aveugles pour vous l'avouer. Je voulais juste vérifier quelque chose.

— Je... pas du tout... comment as-tu... ?

— Je me doutais que quelque chose ne tournait pas rond. Après la confession de Maylo, je ne pouvais pas y croire. Alors, j'ai mené mon enquête.

— Tu sais depuis longtemps ?

— Un petit moment. Je ne connais pas de Loris.

— Ah, ah. Super marrant.

— Nous avons continué à faire comme si je n'étais pas au courant. Te voir te plier en quatre en essayant d'agir comme lui était très drôle.

— Vous êtes de vrais imbéciles.

Je lui envoie un regard lourd de reproches, mais je ne peux m'empêcher de rigoler. D'un certain côté, je comprends qu'ils aient fini par se dire la vérité, mais, d'un autre, pourquoi ne pas m'en avoir informée ?

— Tout ça, c'est trop bizarre.

— Je suis bien d'accord. Mais ça explique aussi beaucoup de choses et ça me rassure.

— Comment ça ?

— Déjà, je constate que je ne suis ni fou ni parano. Il y avait bien quelque chose d'étrange chez mon meilleur ami. J'ai craint qu'il ait découvert une partie de moi et qu'il me repousse. J'ai cru que j'étais en train de le perdre. Maylo est la personne la plus importante dans ma vie.

— Tu l'es aussi pour lui et ton homosexualité ne change en rien ce qu'il ressent pour toi.

— Comment es-tu au courant ? Personne ne l'est, pas même May.

— Tu en es sûr ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Simplement qu'il est celui qui te connaît le mieux et qu'il doit respecter le fait que tu ne souhaites pas lui en parler.

— Ce n'est pas ça. Charlie, tu n'as pas idée de ce que c'est que d'être comme moi.

— Comment ? Merveilleux, gentil, sensible, drôle et intelligent, sans oublier outrageusement sexy ?

— Ce n'est pas amusant. En société, c'est déjà dur, mais alors dans le monde sportif, c'est un calvaire.

— OK, stop ! Ton homosexualité ne change rien à l'homme extraordinaire que tu es. Tu as le droit d'aimer qui tu veux sans que personne ne vienne te culpabiliser. L'amour, c'est la plus belle chose qu'il puisse nous arriver. N'aie jamais honte de toi !

— Ouah, ne t'arrête pas, je suis à deux doigts de verser une larme après un tel discours.

— Moque-toi.

— Je plaisante, c'était très beau. J'ai eu peur pendant beaucoup trop longtemps, mais avec des personnes comme toi à mes côtés, je suis invincible, surtout si tu refais ce speech à chaque fois.

Je le bouscule et lui tire la langue. Il rit fort avant de me prendre dans ses bras.

— Merci, Charlie.

— Il n'y a pas de quoi. Tu sais, je suis sûre que Maylo serait heureux de pouvoir partager ça avec toi. Tu n'es pas tout seul, Sandjy, on est là.

Sans lui laisser le temps de répondre, je me hâte de rattraper le groupe. L'entraîneur nous fait les gros yeux, nous nous sommes fait attendre. Mais il ne s'attarde pas, le match va commencer. Cette fois, je ne mets pas longtemps à repérer Maylo, debout, hurlant nos noms. Nos regards se croisent et mon cœur s'emballe. Je lui souris avant de faire volte-face.

— Allez, les gars ! On leur montre qu'ici, c'est chez nous, crié-je pour encourager l'équipe.

Chapitre 25

— J’ai besoin de quoi ?

Voilà maintenant deux heures que j’essaye de faire une valise digne de ce nom et il ne se passe pas cinq minutes sans que je quémande l’aide des garçons.

— Charlie, tu es une grande fille. Je pense que tu es capable de savoir quoi mettre dans ton sac.

— Mais je n’en prépare jamais hors vacances, gémis-je. Pourquoi ils ne font pas un trousseau, comme en colo ?

— Parce que, contrairement à toi, nous sommes des adultes, me crie Maylo du salon.

Je ne réponds rien et me contente de le singer grossièrement. Mes réactions ne s’améliorent pas.

Au bout de ce qui me semble être une éternité, je boucle enfin mon bagage et le transporte dans l’entrée. Sandjy reste ici pour ce soir, nous partons tôt demain matin, un taxi nous conduira à la gare. Je passerai une semaine à Marcoussis en attendant que Maylo nous rejoigne le samedi pour assister au match. Je me sens bizarre, ce sera la première fois depuis que nous avons échangé nos corps que nous allons nous retrouver loin l’un de l’autre aussi longtemps. C’est un soulagement de partager cette aventure aux côtés de Sandjy, avec qui je suis devenue encore plus proche maintenant qu’il est dans la confidence.

— Heureusement que nous ne partons qu’une semaine.

— Quoi ?

— Peut-être qu’elle compte voyager dans sa valise, ricane Maylo.

— Nous sommes logés et nourris, pas la peine d’emmener des réserves, renchérit Sandjy.

Je souffle. Leur complicité est aussi adorable qu’épuisante.

— Pour information, nous resterons quelques jours à Paris après la prépa et, si je veux pouvoir rapporter des affaires, il faut bien que je prenne de quoi les ramener, bande de truffes.

Maylo se tourne dans ma direction.

— Tu veux récupérer des affaires ?

— Oui, ça pose un problème ?

Je suis tout à coup anxieuse, je n'ai pas pensé à le tenir au courant.

— À moi ? Pas le moins du monde.

Les garçons échangent un regard qui m'échappe. Encore cette fichue connexion bizarre. Qu'est-ce qu'ils peuvent être énervants maintenant que le secret est révélé. J'arrive à en regretter l'époque où ils faisaient semblant. Je préfère ne pas relever et reviens sur une information plus importante.

— Au fait, les filles m'ont répondu et elles sont disponibles ! Elles ont hâte d'assister au match et de me voir surtout.

— Cool. Tu verras, mon gars, deux vraies bombes.

La réflexion de Maylo me blesse malgré moi. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire ? Pourquoi vient-il enfoncer le couteau dans la plaie de mon cœur souffreteux ? Je ne vais pas réussir à m'en sortir. Mon regard dérive tout de même vers Sandjy. Le malaise laisse place à un long silence pesant. Notre échange n'échappe pas à Maylo qui nous interroge.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je vais promener le chien, je vous laisse.

Sandjy doit pouvoir retrouver son meilleur ami et lui faire part de son homosexualité sans que je sois au milieu. C'est leur moment à eux. Je ne pourrai jamais comprendre ce qu'il vit, mais, s'il ne parvient pas à faire confiance à ses proches, ça sera encore plus dur pour lui. J'attrape la laisse de Lytchie, qui se trouve déjà dans mes pieds et quitte la maison.

L'été s'est installé, les soirées sont douces. Respirer l'air frais me fait du bien. Je prends tout mon temps, pour le plus grand bonheur du chien qui gambade devant moi. Jamais plus je n'habiterai à Paris, pas après avoir vécu ici, dans un cadre pareil. Je finis par rentrer, mes choix de vie se dessinant peu à peu.

En me retrouvant devant la maison, j'hésite un instant. Je risque peut-être d'interrompre un moment entre les deux amis ? Lytchie, ne se préoccupe pas de mes interrogations et pousse la porte de son museau avant de pénétrer avec gaieté, dans le couloir.

Je ne sais pas ce que je redoutais, des cris ? Des larmes ? Du sang ? Or, je ne vois rien de tout cela. Ils n'ont pas bougé depuis que je suis partie. La seule chose qui a changé, ce sont leurs visages. Fermés. Ils se regardent sans ciller. *Oh non, qu'est-ce que j'ai fait !* Il faut toujours que je me mêle des affaires des autres. J'ai peut-être gâché une amitié avec mon entêtement à la noix. Qui suis-je pour me permettre de pousser Sandjy à parler ? Il faut vraiment que j'apprenne à la fermer. Je suis une catastrophe ambulante.

— Les garçons, non ! Pardon. Je pensais que tu t'en doutais. Maylo, je comprends que ça puisse te faire un choc, mais, s'il te plaît, essaye de te mettre à sa place. Vous avez construit une relation belle et forte, ce n'est pas pour tout gâcher pour quelque chose d'aussi naturel que l'amour ! Tu n'as jamais été amoureux ? Imagine qu'on t'interdise ce sentiment sous un prétexte rempli d'ignorance et d'égoïsme !

Je m'apprête à poursuivre quand j'aperçois un sourire se dessiner sur le visage de Sandjy qui se trouve dans ma ligne de mire.

— Je t'avais dit qu'on aurait droit à un discours émouvant.

Je ne comprends plus rien. Les garçons éclatent de rire alors que je suis au bord des larmes. Ils se sont moqués de moi. Venant de Maylo, cela ne m'étonne pas ; Sandjy, je suis outrée. Je croise les bras et m'enfonce dans un fauteuil. Je n'arrive pas à y croire. Pour la première fois, je suis touchée dans mon ego.

— Oh non, Charlie ! Je suis désolé, j'ai tant aimé le premier speech, je voulais que Maylo puisse en profiter.

Ce dernier ne s'est pas arrêté de rire. Je lui lance un coussin, ce qui n'a pour effet qu'accentuer son état.

— Espèces d'ingrats ! Vous ne méritez pas mes mots !

Sandjy ne tient plus et accompagne son ami. Je dois déclarer forfait et pars en rouspétant vers la cuisine. Ils peuvent s'asseoir sur leur repas, je termine les restes de midi et vais me coucher sans leur accorder un regard. Je suis très angoissée par ce qui m'attend et j'ai besoin de dormir.

Le matin, en me levant, le stress s'est emparé de mon corps. Je me force à avaler un petit-déjeuner avant de grimper dans le taxi. Les garçons ont été super. Aux petits soins, ils ont tout fait pour me rassurer. Au moment de partir, Maylo m'a prise dans ses bras doux et réconfortants. Depuis, un vide immense s'est ancré au creux de mon ventre. Je ne suis pas sûre de pouvoir y arriver sans lui.

Installée sur mon siège, je regarde le paysage défiler derrière la vitre. J'ai toujours aimé le train, c'est reposant, incitant à l'imagination, mais, aujourd'hui, ce sont les questions qui me bouleversent. Comment vais-je réussir à être à la hauteur ? Je suis terrifiée. Sandjy n'a pas lâché ma main depuis que nous sommes partis. Je n'ai pas le choix, je dois y arriver et je vais le faire. Pour eux, pour moi.

Le trajet n'est pas très long jusqu'à Paris. Sortir sur le quai de cette gare que je connais comme ma poche me fait tout drôle. Je n'ai pas remis les pieds ici depuis plusieurs mois et rien n'a changé, contrairement à moi. Je n'ai plus rien à voir avec la jeune femme que j'étais en quittant cette ville. Un homme en costard tient une pancarte avec nos noms. Nous nous rapprochons.

— Bonjour, messieurs, la voiture nous attend dehors. La circulation est plutôt bonne depuis ce matin, nous devrions atteindre Marcoussis dans un peu moins d'une heure.

Chapitre 26

Hallucinante la structure, l'histoire, sa signification. Ce lieu a abrité tant de joueurs que je suis très émue de me retrouver dans l'enceinte de ces murs. Et si je suis impressionnée par l'extérieur, je n'ai pas les mots pour parler de l'intérieur. Je sens que je ne vais plus jamais vouloir partir d'ici.

Je suis installée dans une chambre proche de celle de Sandjy. C'est un vrai palace. Nous faisons partie des premiers arrivants, la majorité des garçons sont attendus pour le repas de ce soir.

— Quel est le programme de la journée ? demandé-je à l'homme qui nous a accueillis.

— Aujourd'hui, vous êtes libres. Demain, en revanche, nous vous avons concocté des activités de groupe, avant le début de la prépa lundi.

Parfait. Sandjy va pouvoir me faire faire le tour du site et me rappeler tout ce qu'il y a à savoir pour ma survie personnelle tout au long de cette semaine. Je dois me familiariser avec les noms, les horaires, le fonctionnement du centre, le règlement... En bref, absolument tout. Et comme Sandjy fait partie des avants, je vais devoir me débrouiller seule.

Si la vision de ce centre m'a chamboulée à l'arrivée, je pense que me retrouver assise à la table des plus grands joueurs de rugby de ces dernières années est encore plus hallucinant. Une rude bataille se livre dans mon for intérieur. Je ne peux pas être en admiration devant eux étant donné que je suis l'un des leurs, et, en même temps, c'est la première fois que je les rencontre. Le sourire de Sandjy me signifie qu'il perçoit mon combat intérieur. Je lui adresse une grimace discrète et poursuis mon repas. Je reste en retrait au milieu des discussions qui fusent autour de la table. Je me retrouve quinze ans en arrière, assistant, muette, aux réunions de famille.

Nous partons tous nous coucher tôt et je me rends compte que la solitude me pèse dans cette grande chambre. Cela ne m'est pas arrivé depuis longtemps, je n'ai plus l'habitude. J'hésite à téléphoner à Maylo, avant de m'abstenir. Je suis capable de vivre sans lui quelques jours quand même. Surtout que je l'ai déjà appelé aujourd'hui.

C'est au petit matin que je suis réveillée avec douceur par Sandjy. Nous sommes réunis pour une rapide présentation du staff et de ses nouveaux membres. Je me montre très attentive, tout comme Sandjy. Je lui donne un discret coup de coude.

— Alors, ce kiné, pas mal, hein ? lui demandé-je plus tard.

— Ouais, si tu le dis.

— Vu la façon dont tu le dévorais du regard ce matin, oui, je te le confirme.

Ce dernier lève les yeux au ciel, mais, s'il croit que je vais lâcher l'affaire aussi facilement, il se fourvoie.

— Je suis sûre que tu as toutes tes chances, tu devrais y aller.

— N'importe quoi.

— Sandjy, fais-moi confiance.

Il hausse les épaules et allonge le pas. J'ai entendu parler d'un paintball qui se joue avec des éponges et je tiens à voir ce qu'il en est.

L'intensité à laquelle se déroule cette semaine ne me surprend guère. Je me doutais que faire partie d'une équipe internationale rehaussait d'un cran le niveau auquel j'ai pu faire face ces derniers mois. Bien que celui-ci était déjà très élevé. Les exigences sont tranchantes, je n'ai pas le droit à l'erreur. Je ne veux pas décevoir toutes les personnes qui comptent sur moi, c'est pourquoi je donne tout, je fais de mon mieux pour répondre à ces attentes.

Je n'ai appelé Maylo que deux fois depuis que je suis arrivée, entendre sa voix me rend nostalgique. J'ai l'impression d'être une enfant en colo qui a le mal du pays. Pour ce qui est du groupe, j'ai découvert des types formidables. Je constate à nouveau à quel point le rugby est une famille. La débauche d'énergie sur le terrain et ce qu'on est prêt à faire pour ses coéquipiers sont parfois irrationnels. Je suis fière et heureuse de pouvoir faire partie de cette team, même si ce n'est que temporaire.

Bien que l'esprit général soit tourné vers la prochaine rencontre, l'ambiance ne s'est jamais dégradée, et cela malgré la compétition entre nous. Tous les présents durant la prépa ne seront pas sur la feuille de match.

Le respect et la bienveillance sont de mise, je n'ai vu aucun coup bas. Tous les gars ont conscience que l'équipe ne s'arrête pas aux vingt-trois sélectionnés. Évidemment que tout le monde aimerait jouer, mais le soutien est sans faille quoi qu'il arrive. Je trouve ça beau et touchant.

La semaine est passée à une vitesse folle. Je n'ai même pas eu le temps de souffler que nous sommes déjà arrivés à la date fatidique de la rencontre. Je suis terrifiée. Je pense qu'on ne se rend pas bien compte avant de le vivre. La pression, l'ambiance, le bruit, tout dans l'avant-match est mille fois plus intense quand on le vit de l'intérieur. Il faut avoir les nerfs solides et la tête sur les épaules pour avoir la capacité de gérer le tout. Jamais facile même si vous y êtes habitué comme Sandjy. Je double la mise ce soir : je suis sur la feuille. Alors, oui, c'est un honneur pour moi de faire partie de cette aventure, mais je ne comprends pas comment j'ai pu m'y retrouver. J'ai observé les ouvriers et ils ont un talent bien supérieur au mien. Cette sélection est un nouveau mystère. Je joue mon premier match en équipe nationale et je suis effrayée. Certes, ce n'est qu'amical, il n'y a pas d'autre enjeu que de montrer au monde entier que nous en voulons. J'ai appris beaucoup de choses au fil de ces derniers mois, notamment ce respect de l'équipe adverse comme de notre maillot. Toujours considérer les joueurs en face comme une menace. Ce n'est jamais gagné d'avance. Et, ensuite, quand on enfle ce maillot, on se bat pour tout ce qu'il représente. M'en vêtir ce soir m'a mis la chair de poule.

J'en ai vécu des entrées sur des pelouses, mais jamais aussi intenses que celle-ci. Je n'ai jamais vu autant de monde dans un stade. Je suis tétanisée. Une légère pression dans mon dos me force à avancer en direction du bord du terrain. Sandjy s'est stratégiquement placé derrière moi. Je trotte sans m'en rendre compte et m'insère sur la ligne de mes coéquipiers. Nous nous serrons les uns contre les autres. C'est le moment des hymnes.

Lorsque la Marseillaise débute, j'ai à peine le temps de chanter trois mots que je m'effondre en larmes. Maylo va me massacrer, mais je suis incapable de m'arrêter. Je n'ai jamais ressenti ça. La charge émotionnelle est si puissante que je me fais submerger. Nous entendons les applaudissements gronder tout autour de nous. Je prends une très grande inspiration. Je reviens sur terre et suis mon équipe sur le centre du terrain. Nous quadrillons pour recevoir, je ferme les yeux quelques secondes. À l'instant

même où le coup de sifflet retentit, je suis pleinement présente. Je rentre tout de suite dans mon match et je vais le montrer.

Chapitre 27

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas que je leur parle, tu l'as bien dit à Sandjy, toi.

Nous progressons dans les rues passantes, slalomant entre les familles venues passer un dimanche au vert. Nous avons convenu comme lieu de rendez-vous un parc, pour un pique-nique, histoire que je puisse profiter un peu de mes amies que je n'ai pas eu l'occasion de voir hier, car elles sont parties directement après le match.

Le thermomètre affiche déjà plus d'une vingtaine de degrés, la journée va être chaude. C'est très agréable de retrouver les températures de l'été, petit à petit.

— Notre relation est différente, se défend Maylo.

— Ce sont mes meilleures amies et je suis convaincue qu'elles seraient ravies d'être au courant.

J'ai avancé cette idée ce matin quand nous nous sommes rejoints devant chez moi. Je ne veux plus leur mentir, cela m'épuise. Je rêve d'avoir de vraies conversations avec mes amies, sans être bloquée par cette situation. Cela a été très dur de passer tous ces mois sans pouvoir me confier à elles.

— Jamais, elles ne te croiront.

— Et toi, comment tu as su que Sandjy te suivrait dans ce délire ?

— Comme ça, c'est tout, m'affirme-t-il, buté.

— Eh bien, c'est pareil pour moi.

C'est très clair : ni lui ni moi ne changerons d'avis. Sandjy, qui écoutait jusque-là, intervient et se range de mon côté, pour mon plus grand bonheur.

— May, elle a raison

— Non, mec.

— Maylo, tu es venu me parler parce que tu avais besoin de te confier et de retrouver ton meilleur ami. Tu ne crois pas que c'est identique pour

Charlie ?

Je le remercie d'un sourire avant de regarder Maylo, un petit air victorieux sur mon visage. Très puéril, mais très efficace. Face à cet argument, il lui est difficile de refuser. Charlie : un, Maylo, zéro.

Les filles nous attendent déjà au point de rendez-vous. Je dois me retenir de ne pas courir vers elles. Voilà pourquoi ça ne peut continuer ainsi. Quand notre trio arrive enfin à leur niveau, elles prennent Maylo dans leurs bras, pour le plus grand bonheur de ce dernier. Une pointe de jalousie naît au creux de mon estomac. Je coupe court à ces retrouvailles, certes très émouvantes, mais inutiles. Plus vite je leur parlerai, plus vite je me débarrasserai de ce sentiment qui ne me ressemble pas.

— Je vous propose qu'on aille s'installer un peu plus loin à l'ombre et ensuite qu'on discute.

Tout le monde me dévisage, Sandjy réprime un sourire. Je ne sais pas comment il fait, mais il lit en moi comme dans un livre ouvert.

— Désolé pour ces manières douteuses, mais je vous assure explicables. Je m'appelle Sandjy, c'est un plaisir de vous rencontrer.

Tous rigolent, excepté Maylo et moi. Ce dernier me jette un regard que je ne parviens pas à déchiffrer. En tout cas, c'est ce que je préfère croire parce que s'il est fâché, il va m'entendre. Nous avançons et les garçons engagent la conversation avec mes amies. Être aux premières loges de la cour ridicule de Maylo me plonge dans une colère noire. À l'instant où nous nous posons sous un arbre, je saisis l'occasion et attire leur attention.

— Les filles, j'ai quelque chose à vous dire. Voilà, ça va vous paraître fou, mais...

Je n'ai pas le temps de poursuivre ma phrase que Maylo me coupe déjà la parole.

— On pourrait manger avant. Je ne sais pas vous, mais j'ai super faim.

Je le toise d'un air mauvais. Non, mais, je rêve là. À quoi il joue ?

— Eh, bah, mange.

Mes mots sortent plus froids et durs que je ne le voulais, mais il me pousse à bout. Les filles nous regardent, ne sachant plus où se mettre. La moutarde me monte au nez, je vois rouge, mais, avant que ça ne dégénère, Sandjy intervient, encore.

— Très bien, pendant que vous réglez vos problèmes, je vous propose, mesdemoiselles, que nous allions voir un peu plus loin si l'air n'y est pas

plus respirable.

Adèle et Manon s'échappent à ses côtés. Un silence lourd s'installe entre Maylo et moi. Je suis si remontée par son comportement que son mutisme boudeur me rend encore plus dingue.

— Tu n'as rien à dire ?

— Non.

— C'est une blague, j'espère ?

— Non.

Il a de la chance que je sois bien éduquée, sinon je lui aurais arraché les yeux.

— Tu vois, c'est ça ton problème : ton manque de communication maladif ! m'exclamé-je, furieuse.

— Encore une fois, je ne comprends pas pourquoi tu t'énerves.

— Je vais te dire pourquoi : tu es égoïste, égocentrique et tu n'as de respect pour personne.

J'ai conscience que mes mots sont forts et pas tout à fait justes. Mais là, je ne suis pas en état de faire dans la délicatesse. Je veux le bousculer. Lui faire mal.

— Tu n'as pas le droit.

Son ton est froid, distant, je sens que je l'ai touché. Je ravale ma culpabilité. Je suis trop en colère pour cela.

— Je peux savoir pourquoi tu te comportes comme un sombre crétin depuis que nous avons retrouvé les filles ?

— Ne me dis pas que tu es jalouse ?

— Et quand bien même, ce n'est pas la question, Maylo. Tu essayes de me saboter.

— De te saboter ? N'importe quoi ! me rit-il au nez.

— Alors, laisse-moi leur dire sans tout ramener à toi !

Je suis au bord des larmes de nouveau, mais je ne m'écraserai pas. Je suis dans un tel état de rage que rien de ce qui se passe autour n'a d'importance.

— Tout ça parce que j'ai dit que j'avais faim ?

— Non, idiot, c'est une accumulation de choses.

— De quoi ?

— De tout !

Cette fois, je craque.

— À part Sandjy et toi, il n'y a personne à qui je peux parler de ce que je traverse. Vous êtes incroyables, mais j'ai besoin de mes amies. Je subis une pression que je ne suis pas capable de gérer. La dernière personne avec qui je veux me disputer, c'est toi, parce que je ne sais pas comment je m'en sortirais. Et, oui, te voir te pavaner à la première occasion...

Ne me laissant pas continuer, il m'attire à lui et plaque sa bouche contre la mienne. Son baiser est intense, passionné. À mille lieues du premier. Mon cœur manque un battement. Je ferme les yeux et m'abandonne dans ses bras. À bout de souffle, je recule enfin. Nous restons quelques instants, front contre front, enveloppés par cette atmosphère douce et voluptueuse.

— Tu as raison, je me suis comporté comme un égoïste en pensant qu'avec Sandjy on te suffisait. Tu es une femme si forte et si indépendante. On ne se doute pas que tu puisses être submergée par quoi que ce soit.

— Et pourtant... je me noie.

— C'est faux. Tu ne te rends pas compte de tout ce que tu as accompli. Je suis admiratif de ta détermination et de ton courage. Charlie, tu as réussi à conserver ta place dans un milieu sans pitié. Tu m'as fait prendre conscience que j'avais encore du travail pour un jour, peut-être, réussir à t'égaliser.

Ces mots me font sourire.

— Charlie, tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. Tu es devenue mon essentielle.

— Et voilà, c'est trop. Dommage, tu étais bien parti, mais là, non, je ne peux pas accepter que tu plagies Emmanuelle Moire.

Nous rions ensemble et ça fait du bien.

— Charlie, j'ai eu peur.

— Toi ? Peur ? plaisanté-je.

— Oui, ça arrive même aux plus grands champions.

Je lui assène une tape sur l'épaule.

— Je ne voulais pas que tu en parles parce que j'ai craint qu'une fois au courant, tu préfères passer tout ton temps libre avec tes amies.

— Maylo, enfin, c'est ridicule.

— Oui. Je suis effrayé et jaloux.

— Eh bien, on peut dire un partout, balle au centre.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter une femme comme toi dans ma vie ? Tu es... Je n'ai pas les mots.

— Attention à ne pas trop en faire quand même.

— Je ne sais combien de temps cette situation va durer, mais si tu veux le dire aux filles, je te soutiens.

Il vient de me faire une sublime presque déclaration. Comment il fait pour me faire oublier que, la minute d'avant, j'étais prête à lui arracher le cœur avec les dents ?

— Parlant du loup...

Il se retourne pour voir nos trois amis approcher.

— Alors, les amoureux, on a fini de se voler dans les plumes ?

Ma réaction est instantanée, je deviens écarlate et Sandjy sourit.

— Occupe-toi de tes fesses, lui répond Maylo. Allez, Charlie, on te laisse le champ libre.

Je le remercie et entreprends le récit de cette folle situation.

— Donc si, toi, tu es lui et que, lui, c'est toi. Toi, t'es qui ? cherche Adèle en désignant Sandjy.

— Moi, je suis le meilleur ami de Maylo, c'est tout. Je n'ai rien à voir dans leurs magouilles.

— Vous vous foutez de notre gueule ?

Manon est méfiante et je ne peux pas lui en vouloir. Adèle semble plus embarquée dans cette histoire, bien que sur la réserve.

— J'ai eu la même réaction, intervient Sandjy.

— Écoutez les filles, je sais à quel point ça peut paraître invraisemblable, mais c'est la pure vérité. Je vous demande de me croire, s'il vous plaît.

— Pourquoi ne pas nous en avoir parlé plus tôt ?

— En visio, ce n'est pas franchement idéal.

— Exact.

— Très bien. J'accepte d'envisager ton histoire si tu réponds à mes questions. Manon, aide-moi.

— Comment s'est-on rencontrées ?

— Notre première année de psycho. Nous sommes toutes les trois arrivées en retard au TD.

— OK, facile, commente Manon.

— Le nom de mon premier animal de compagnie ?

— Adèle, un chien en peluche n'est pas un animal de compagnie.

— Son nom ?

Je pousse un soupir de résignation.

— Dougy.

— Je te crois. Quel serait l'intérêt de nous mentir et d'aller chercher aussi tordu ?

Son interrogation est plus tournée vers elle-même donc je ne dis pas un mot et lance un regard à Manon. Je sais qu'elle n'est pas encore convaincue.

— Je répondrai à tout.

— Où étais-tu installée à mon premier concert.

— Devant, légèrement sur la gauche. C'était une petite salle, mais tu l'as remplie. Adèle et moi étions si fières de toi que nous avons versé notre larme.

— D'accord, je vais vous laisser le bénéfice du doute bien que je ne voie pas comment cela est possible.

Ça me touche, j'imagine comme ça doit être difficile à accepter et le fait qu'elles soient prêtes à me faire confiance embrume ma vision. J'ai de la chance de les avoir.

— Dans tous les cas, cette histoire aura amené du positif. Tu t'es enfin débarrassée de ce lourdingue de Marc et tu as trouvé Apollon en échange.

Je fais les gros yeux à Adèle, qui met les pieds dans le plat sans mesure. Les filles éclatent de rire et je ne tarde pas à les rejoindre. Je suis comblée de retrouver mes amies. Je prends conscience d'à quel point elles m'avaient manqué.

J'entreprends alors de leur relater en détail nos aventures. Maylo et Sandjy ne se gênent pas pour rajouter des détails à mon récit, « afin de le rendre plus authentique ». Mon œil. Ils sont trop contents de se moquer de mes bourdes.

— Bien, assez parlé de moi. Racontez-moi tout ! prié-je mes amies. Les messages et les quelques visios échangés étaient loin d'être suffisants.

— Vous vous souvenez du gros projet sur lequel je bossais ? Je pars faire une tournée en Europe !

— Quoi ? Mais c'est génial !

Je n'en reviens pas.

— Je suis si fière et heureuse pour toi. Tu le mérites tellement.

— C'est formidable, Manon ! Tu ne nous oublieras pas quand tu mangeras avec Rihanna aux Grammy, plaisante Adèle.

— Ça dépend, Rihanna est-elle major de promo ?

Je me tourne cette fois vers Adèle, admirative.

— Tu es major ?

— Évidemment qu'elle l'est ! Tu as devant toi la prochaine procureure de la République Adèle Daou.

— Félicitations, les filles. Vous êtes les meilleures.

— Tu sais, tu ne démerites pas non plus.

— Attention : séquence émotion, informe Manon avant de nous prendre dans ses bras.

Je suis au comble du bonheur. J'ai tout ce dont j'ai toujours rêvé. Nous discutons ensuite des projets de chacune avant d'en venir à un point essentiel dans nos retrouvailles : leurs vies sentimentales. J'écoute attentivement mes amies me raconter leurs histoires. De toute évidence, ces mois qu'elles ont passés à Paris ont été tout aussi chargés que les miens.

Après avoir rapatrié les troupes jusqu'au centre-ville, nous poursuivons notre dimanche en déambulant dans les rues, montrant un petit bout de la capitale aux Toulousains qui ne se sont jamais aventurés au-delà du stade de France. C'est très agréable de se promener au soleil. Le début d'été met tout le monde de bonne humeur. Même le Parisien le plus réfractaire ne peut que sourire à l'approche de l'une des plus belles saisons de l'année.

— Que diriez-vous de jouer aux touristes jusqu'au bout ? propose Adèle.

— Non. Pitié ! m'écrit-je avec effroi.

Je sais ce que mon amie a en tête. Bien que j'adore repousser mes limites, quand celles-ci mesurent plus de trois cents mètres et représentent la France dans le monde, c'est un peu trop. Au pied de la dame de fer, je me sens défaillir. J'ai déjà dit ne pas avoir le vertige, mais sur un édifice aussi haut, qui ne l'aurait pas ? L'ascension à pied, facile pour Sandjy et moi, même pour Maylo désormais dans une bonne condition physique, s'avère difficile pour les filles qui peinent à suivre le rythme. Je prends un malin plaisir à les charrier. Après tout, c'était leur idée. Nous ne nous arrêtons pas au premier étage tant cela grouille de monde. C'est fou, qu'on soit en semaine ou non, l'affluence ne faiblit pas. Nous faisons une pause au deuxième.

C'est haut, bordel. Je reste bien en arrière. Rien que voir mes amis s'approcher des rambardes de sécurité me terrorise. Je suis d'accord pour

dire que la vue est grandiose, mais elle l'est tout autant d'en bas. Il suffit juste de savoir où regarder. Je n'ai aucune idée de la façon dont je me suis laissée convaincre pour prendre l'ascenseur jusqu'au dernier étage.

— Charlie, viens. Au moins pour la photo, me lance Maylo.

— Non. Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est pas si grave, je...

— Charlie. Il faut que tu sois dessus sinon ça n'a aucun sens, insiste-t-il.

— Tu vas rester planquée ? me provoque Manon.

— Si tu ne viens pas sur la photo, je nierai t'avoir jamais vue monter jusqu'en haut, termine Adèle.

— Physiquement parlant...

C'est toujours quand je pense être plus maligne que les autres que je me fais avoir. Et en beauté.

— Moi, enchaîne Maylo. Tu es si effrayée, je ne peux pas faire autrement que de rester à tes côtés, se moque-t-il en se collant à moi.

— Je vous déteste. Tous.

Les voir pouffer me confirme que j'ai encore manqué une occasion de me taire. Je m'approche d'eux avec prudence. Maylo serre ma main dans la sienne. Je me concentre sur cette pression pour ne pas penser au vide qui m'entoure. Manon interpelle une famille présente à quelques pas de nous pour leur demander de nous prendre en photo. Pourquoi les gens mettent toujours une éternité à appuyer sur ce fichu bouton ?

Dès que celle-ci est faite, je retourne en vitesse à un endroit moins risqué, bien qu'à cette distance du sol, je ne suis pas sûre que ce soit possible. Cependant, je suis obligée de me faire une nouvelle fois violence. Les enfants de la famille nous ont reconnus et demandent une photo. Ils sont adorables, je ne peux pas briser leur rêve. Des étoiles plein les yeux, ils s'approchent de Sandjy.

Je prends sur moi et me place dans le cadre. Je souris et prie pour que cela se termine au plus vite quand un oiseau passe au travers du grillage et vient me percuter en pleine tête. Je pousse un cri de surprise et trébuche. Je me rattrape à la rambarde, une vue plongeante sur le vide. Je puise au plus profond de moi pour ne pas faire une crise de panique.

Sandjy se précipite à ma rescousse et me remet sur pied. Ces enfants ne sont pas près d'oublier notre séance photo. Les filles tentent de se retenir, mais, impossible, des petits couinements m'indiquent leur fou rire. Je n'ai qu'une envie : descendre de ce perchoir alors que tous souhaitent admirer le

coucher de soleil. Les yeux portés sur l'horizon, je dois bien avouer que le spectacle est à couper le souffle. Le crépuscule est un de mes moments préférés. J'aime la palette de couleurs que je trouve beaucoup plus intense et bien plus durable qu'à l'aube. Ce rose feu qui embrase le ciel, les quelques nuages transpercés par les derniers rayons du soleil, l'espace d'une seconde j'oublie où nous sommes et je vis.

Lorsque nous touchons la terre ferme, je suis à deux doigts d'embrasser le sol.

— Après toutes ces émotions, je ne serais pas contre un bon resto ! déclaré-je.

Ma proposition fait l'unanimité et nous partons à la recherche de l'endroit parfait pour accueillir notre petite bande. Sur le chemin, je reçois un mail qui me ravit.

— Que se passe-t-il ? me demandent les garçons.

— L'agence me confirme qu'ils sont d'accord pour racheter mes meubles. Je quitte donc mon appart vendredi.

— C'est vrai ? C'est super, ça ! se réjouit Maylo.

Je suis contente qu'il le prenne ainsi. À vrai dire, je redoutais sa réaction, surtout que nous n'en avons pas rediscuté depuis que j'ai évoqué l'idée.

— Ça veut dire que tu viens t'installer dans le sud avec nous ? sourit Sandjy.

— Oui. Enfin, je préfère rester prudente et ne pas crier victoire trop vite parce qu'avec la poisse que je me coltine...

— C'est vrai que la trajectoire du pigeon était misérablement parfaite, se moque Maylo.

— Pauvre quiche.

Mais c'est trop tard. Tous les quatre partent dans un fou rire incontrôlable. Je soupire, lasse, avant de prendre du recul sur cet instant. J'aime ce que j'ai créé avec chacun d'entre eux et ce que nous sommes devenus tous ensemble. Ce que je suis en train de construire et qui j'aspire à être, me rend fière. Il n'y a pas si longtemps, nous étions des inconnus, or, aujourd'hui, je ne vois pas ma vie sans l'un d'eux.

C'est donc sur ce beau moment que nous pénétrons dans le métro. Bondé pour ne pas changer. On se croirait un matin de semaine, en pleine heure de pointe, cela ne m'avait pas manqué.

En sortant, nous tombons rapidement sur le lieu parfait. Nous décidons de profiter de la chaleur du jour encore présente pour nous installer en terrasse. Je n'ai jamais passé une aussi bonne journée. La soirée défile, sans qu'aucun de nous s'en rende compte. Je finis par m'éclipser pour me rendre au petit coin. Je ne m'habituerai jamais à cette vessie ni aux toilettes des hommes. Mais je reconnais que faire pipi debout est un sacré avantage. En revenant, je prends un temps pour observer mes amis rire ensemble de bon cœur. Ils s'entendent à merveille et cela me comble. À cet instant, rien ne peut plus m'arriver. Pleine d'entrain, je vais pour les retrouver quand je bouscule un homme.

— Oh pardon, je ne vous ai pas...

Je m'interromps face à mon interlocuteur qui me toise l'air mauvais. Son visage a changé depuis la dernière fois que je l'ai vu, plus maigre, plus terne.

— Excusez-moi.

Je lui adresse un petit signe de tête et ne m'éternise pas. Je le contourne, mais il me retient par le bras.

— Écoute-moi bien, je sais qui tu es. Tu crois que Charlie t'a choisi, mais c'est faux. Elle m'aime et elle m'aimera toujours. Tu n'es qu'un jouet pour elle. Un fantasme.

Pauvre Marc, il crache son venin à la mauvaise personne. J'éclate de rire avant de reprendre mon sérieux.

— Tu te sens mal parce que tu t'es fait larguer. C'est normal, on passe tous par là un jour. Mais tu dois comprendre que son choix était personnel et n'a strictement rien à voir avec moi. Vous deux, c'est terminé. Oublie-la.

— Tu te crois meilleur que moi ?

— Pas du tout.

— Tu l'as manipulée avec ta carrure de sportif, elle a toujours été fan de rugby. Ce n'est pas de l'amour.

Un rire m'échappe.

— Tu délirés complètement, Marc ! C'est ce qu'elle ressentait pour toi qui n'était pas réel. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, je vais retourner à ma table. Bonne soirée.

Continuer de discuter serait une perte de temps.

— Je n'ai pas fini, lance-t-il furieux.

Notre échange, jusque-là discret, commence à attirer l'attention. C'est incroyable cette capacité à toujours se mêler des affaires des autres. J'entreprends de calmer la situation, mais rien n'y fait. Marc est bien trop aveuglé par la rage pour entendre raison. Le ton monte et bientôt toute la terrasse a le regard fixé sur nous. Mes amis y compris. Et je sens que Sandjy retient Maylo. Son intervention ne ferait qu'envenimer les choses.

— Marc, tu es blessé et en colère, mais je ne crois pas que ce soit le lieu idéal pour régler tes problèmes.

— Tu ne comprends pas. Tu n'es qu'un connard qui profite de la faiblesse d'une femme.

Je regarde autour de moi, certains ont sorti leur téléphone. Jusque-là j'avais plutôt réussi à passer inaperçu, mais, maintenant que j'entends leurs commentaires, je sais qu'ils m'ont reconnu. Je prends sur moi. Je ne dois rien faire qui pourrait porter préjudice à Maylo. J'aurais pourtant mille bonnes raisons de mettre mon poing dans la figure de Marc. Cependant, la violence ne résout rien ; même si ça fait du bien parfois. Je décide de couper court à la conversation en m'en allant.

— Tu vas où ? Je te parle, connard ! Tu fuis parce que tu sais que je vais te démolir.

Il ne doute de rien le pauvre. Il se sent mal, je l'entends ; mais comment j'ai pu rester avec ce mec aussi longtemps ?

— Ouais, tu as raison, va rejoindre ta grognasse. Quand tu lui seras devenu inutile, elle te jettera et ira donner son cul à quelqu'un d'autre.

Je vois rouge. Je suis capable d'absorber beaucoup, mais il y a des limites. Sans même prendre le temps de réfléchir, je me retourne et l'assomme d'un crochet du droit. L'élan couplé à ma force font carton plein. Marc s'effondre, K.-O. Des clients hurlent tandis que d'autres m'accablent de reproches. C'est à ne pas y croire, je me fais insulter depuis dix minutes, personne ne dit rien et quand je réagis, toute proportion gardée, on s'offusque. Une femme téléphone déjà au Samu. Je trouve toute cette agitation disproportionnée. On est juste face à un cas d'évanouissement et de nez qui saigne. Rien de bien méchant.

— Si tu ne l'avais pas frappé, c'est moi qui l'aurais fait.

Je tourne la tête pour tomber sur Sandjy, debout à mes côtés. Son visage est fermé, tout comme celui de Maylo, présent à sa droite. Dans cet instant

apocalyptique, je ne peux retenir un sourire. Qu'est-ce que je ferais sans ces deux-là ?

— Heureusement pour lui que ce n'est pas à moi qu'il parlait parce que je n'aurais pas été si patient, bouillonne Maylo.

— Je vous propose qu'on quitte cet endroit avant d'avoir des problèmes, nous interrompt Adèle.

— Je vote pour ! *Vamonos*, réagit Manon.

Nous amorçons notre disparition au moment où le serveur sort pour nous interpeller.

— Messieurs-dames, pardonnez-moi, mais je dois vous demander de patienter.

— Et pour quelle raison ? réagit Maylo, un poil agressif.

Le jeune homme, nerveux, se décompose face à Sandjy et moi-même. Je profiterais bien de cette occasion pour m'enfuir, mais je ne veux pas lui causer plus de problèmes. J'en ai bien assez fait pour ce soir.

— J'imagine que c'est de moi qu'il s'agit.

Le serveur opine du chef et paraît soulagé de me voir obtempérer.

— Très bien, dans ce cas je reste avec toi, m'informe Maylo accompagné des trois autres.

Je ne me fatigue même pas à contester, cela échouerait quoi que je dise. Nous attendons tandis qu'un petit groupe s'active autour de Marc toujours au sol. Une ambulance finit par arriver quelques instants plus tard, suivie d'une patrouille de police. Ils échangent quelques mots avec le serveur avant de se diriger vers nous.

— Messieurs-dames, bonsoir. Nous voudrions parler avec la personne responsable de l'incident.

— Bien sûr, répond Adèle. Il se trouve avec les secouristes derrière vous.

Les policiers la toisent. Ils viennent de tomber sur un os ; avec ses études de droit, Adèle ne risque pas de rester en observatrice.

— Amusant, mais je suppose qu'il ne s'est pas fait ça tout seul.

— Il en aurait été capable, renchérit Maylo.

— Ce que mon ami essaye, avec ses mots, de vous dire, c'est que cet individu s'est montré virulent. Nous avons eu beau discuter calmement, il ne voulait rien entendre. Il est devenu de plus en plus virulent et nous avons été forcés de le maîtriser, pour la sécurité physique de chaque personne présente ici. Ainsi que pour lui-même, achève mon amie.

— J'en suis sûr, toutefois ce jeune homme souhaite déposer plainte pour agression.

— Pardon ? Je rêve là !

J'interpelle mon ex-copain avec véhémence.

— Tu veux porter plainte ? Pour quel motif ? « Je me suis fait larguer parce que je suis un incapable » ? Tu vas perdre à ce jeu, Marc.

— Monsieur, le menacer ne plaide pas en votre faveur.

— Je l'informe, nuance, répliqué-je, tranchante.

J'ai les nerfs à vif. Je dois me calmer sinon ça risque de dégénérer.

— Je vais vous demander de nous suivre.

Adèle place sa main sur mon épaule.

— Sans motif officiel, mon amie n'a aucune raison de venir avec vous.

Voyant qu'il ne s'en sortira jamais en continuant ainsi, il me laisse raconter ma version des faits.

— Très bien, je vous remercie, nous vous tiendrons informé des suites de l'enquête, s'il s'avère qu'une plainte est bien déposée à votre encontre. Vous êtes libre. Bonne soirée.

— Merci, pareillement, se réjouit Adèle.

Et voilà, même lui sait que cela ne mènerait à rien. Alors que nous nous apprêtons enfin à quitter les lieux, Marc nous interpelle.

— Ce n'est pas fini, Maylo. Tu ne me fais pas peur. Je ne te laisserai pas gagner.

Il commence sérieusement à me pomper l'air. Il devient ridicule, en plus de donner du crédit à notre version des faits.

— Tu es pathétique Marc, lâche l'affaire, lui répond Maylo.

— Toi, ta gueule, c'est une conversation entre hommes !

Je me stoppe net. Il n'a donc aucune limite. Je réduis la distance qui nous sépare en quelques pas.

— Ouvre bien tes oreilles, mon grand, parce que je ne te le dirai qu'une seule fois. Ne parle plus jamais à Charlie ainsi ni à aucune autre femme. Tu te crois intéressant et fort, mais tu n'es rien de plus qu'un pitoyable misogyne. Tu ne supportes pas que Charlie soit heureuse. Tu es un pervers narcissique totalement imbu de sa personne. Tu me dégoûtes.

Dans un élan de stupidité profonde – je ne vois que ça – Marc m'envoie un coup de tête. Une douleur vive se propage dans mon crâne. Surprise par son geste, j'ai à peine le temps de parer son crochet du droit. Très bien, il

veut la jouer comme ça. J'esquive à nouveau avant de le lui rendre, à la différence que mon poing, lui, atteint sa cible. Me battre contre lui n'a rien de glorieux. Je suis bien plus forte physiquement et plus agile que lui.

Les policiers interviennent et finissent par maîtriser Marc, devenu fou. Bien que je n'aie rien, ils tiennent à ce que je voie un médecin. Sous les yeux exorbités de Marc, c'est à moi qu'on demande si je souhaite déposer plainte. Voilà donc comment je me retrouve au poste pour la deuxième fois en même pas six mois.

Chapitre 28

Je patiente sur une chaise, dans un *open-space* vide. C'est le même commissariat où j'ai atterri il y a quelques mois de ça, maintenant.

— Nostalgique ?

Je sursaute en entendant la voix dans mon dos. Je suis surprise de tomber sur la vieille dame avec laquelle j'ai partagé ma cellule la première fois.

— Que faites-vous encore ici ? questionné-je.

— Et vous ?

— C'est une longue histoire, mais, attendez, comment savez-vous qui je suis ?

— Je n'oublie pas mes rencontres, même si vous semblez différente.

— Plutôt, oui.

— Avez-vous trouvé ce qu'il vous manquait ?

— Comment ça ?

Elle me sourit. Notre conversation sur ma vie et mes problèmes existentiels me revient.

— Bien plus que ça.

— Alors mon travail est terminé.

Elle me fait un clin d'œil et, avant que je ne puisse l'interroger, un bruit attire mon attention. Un officier que je reconnaîtrais entre mille s'approche de moi.

— Bonjour, monsieur, je peux vous aider ?

Je me retourne, mais la femme a disparu. Très étrange. Comment a-t-elle fait pour que personne ne l'ait vue ? Les rouages dans mon cerveau se mettent en route et tout s'éclaire. Lors de ma première interpellation, la policière m'a prise pour une folle au moment où j'ai évoqué ma compagne de cellule. Je me souviens lui avoir raconté mes mésaventures et avoir exprimé l'envie de changer de vie. Aujourd'hui, cette petite dame m'a

reconnue alors que je suis Maylo. Ce qui voudrait dire que c'est elle, la responsable de ce bazar ! Je me lève avec entrain en la cherchant des yeux, mais rien. Elle s'est volatilisée. L'inspecteur se racle la gorge. Je sors de mes préoccupations et reviens sur terre.

— Oui, pardon, ce sont vos collègues qui m'ont dit de patienter ici.

— Vous êtes ?

— Fatiguée. Donc si on pouvait accélérer un peu.

— Très bien, nous avons affaire à un plaisantin.

— Non, pardon. Je suis Maylo Tersmeck, ma soirée a été très longue et j'ai envie de rentrer chez moi.

— Je comprends, nous sommes en sous-effectif, mais je vais m'occuper de votre dossier. Cela n'a bien entendu rien à voir avec le fait que vous soyez une personnalité publique. Au sein de la police, nous n'octroyons aucun passe-droit.

Je lui souris et hoche la tête pour lui montrer que je respecte son intégrité redoutable. La différence entre ma première interpellation et aujourd'hui est frappante. Cela doit faire même pas cinq minutes que je suis assise ici et j'ai déjà un policier dévoué à mon dossier. Y a pas à dire, être une célébrité, c'est stylé.

— Bien. Si j'en crois ce rapport, vous avez été mêlé à une violente bagarre, ayant entraîné l'hospitalisation d'un individu.

— Hospitalisation ? Je pense que c'est se faire de la bile pour rien. Je vous assure que son état n'en demandait pas tant. Il n'était pas à l'article de la mort non plus.

— Je ne fais que lire ce que j'ai sous les yeux. Cependant, vous avez raison, je vois en bas que vous avez été vous-même agressé par cet individu. Souhaitez-vous porter plainte ?

— Je voulais, au début, mais en y réfléchissant bien, je ne suis pas sûre que cela l'aide. Et c'est ce dont il a le plus besoin. Donc non, mais pouvez-vous l'obliger à se faire suivre ?

— Écoutez, normalement je ne suis pas censé faire ça, mais je vois bien que vous êtes une belle personne alors je vais faire un geste.

— Je vous remercie beaucoup. Vous êtes un agent formidable.

— Je vous en prie. Et si je peux me permettre, vous avez fait un match exceptionnel face à l'Argentine hier.

— Merci, je vous avoue que ça n'a pas été facile et que je ne suis pas au meilleur de ma forme en ce moment, mais je me bats tous les jours pour honorer nos supporters.

— Vous êtes un homme, monsieur Tersmeck, qui inspirez des générations. Soyez fier de vous et de ce que vous représentez.

Je le remercie. Je l'ai peut-être jugé trop vite. J'accepte volontiers de prendre une photo avec lui et, en deux temps, trois mouvements, me voilà dehors, libre. Je remplis mes poumons de cet air frais.

— Alors, championne, pas de garde à vue, cette fois ?

Mes amies me font face, sourire aux lèvres. Je leur saute dans les bras et éclate de rire.

— Je ne savais pas que tu avais ce talent de boxeuse. Tu as un sacré crochet du droit, rigole Sandjy.

— C'est mal. Mais la tête de Marc quand tu l'as assommé ! Il ne s'y attendait pas, renchérit Manon.

Je plaisante avec eux, avant de remarquer Maylo, en retrait. Je laisse donc mes amis prendre une légère avance et marche en silence à ses côtés.

— Tu n'as rien dit depuis ma sortie du poste. Tout va bien ?

Il reste muet. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire encore pour le contrarier.

— Maylo, je suis désolée. Je n'aurais pas dû réagir aux provocations de Marc. Je sais que des gens t'ont reconnu et que certains filmaient, mais j'ai été incapable de me retenir. Pardonne-moi, je ne voulais pas nuire à ton image.

Je lui serre le bras afin de lui montrer que je suis sincère et allonge l'allure pour retrouver les trois autres, quand ce dernier me saisit le poignet.

— C'est moi qui suis désolé. Et je le suis d'autant plus que tu te sentes obligée de me faire des excuses. Surtout après ce que ce dégénéré a dit sur toi.

— Oublions-le et profitons d'être ensemble.

Je m'approche, pleine d'espoir, lui prends la main, mais il la retire aussitôt. J'ai loupé un épisode, je crois.

— Charlie, ce soir, je n'ai pas été là pour toi. Ce mec t'a manqué de respect et, moi, je n'ai pas réagi.

— Maylo, tu sais très bien que cela n'aurait fait qu'aggraver les choses.

— On s'en moque de ça, de mon image aussi, et de tout le reste. La seule chose qui m'importe, c'est toi.

— C'est vraiment adorable ce que tu me dis. Je ne vois pas en quoi, c'est un problème.

— Le problème, c'est ce que j'ai eu envie de lui faire à ce bouffon. Sandjy m'a retenu, et à raison. Je n'étais plus moi-même. Je n'ai jamais eu autant le désir de démolir quelqu'un.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre ?

— Charlie, ce que j'ai dit aujourd'hui, c'est la vérité. Tu es tout pour moi. Mais je n'aime pas la personne que cela me fait devenir. Je ne suis pas violent ni jaloux, en tout cas, pas comme j'ai pu l'être ce soir.

— Maylo, je crois que tu es en train de tout mélanger.

— Je ne souhaite rien plus fort que d'être avec toi, mais pas si cela me transforme en Hulk chaque fois qu'un gars s'approche de toi. Je ne le veux ni pour moi ni pour toi.

— Ce qu'il vient de se passer n'a rien à voir avec la personne que tu es. Marc a dépassé les limites et ce n'est pas mal d'avoir eu envie de lui refaire le portrait. Je l'ai fait. Ne me repousse pas au premier sentiment que tu n'arrives pas à gérer.

— Charlie, je voulais le tuer.

— Et tu ne l'as pas fait ! Arrête, Maylo, de te trouver des excuses. Si tu n'es pas prêt à ce qu'on soit ensemble...

— Ce n'est pas ça.

— Alors, quoi ? Je suis dans ton corps, pas dans tes pensées ! Si tu ne me parles pas, nous n'avancerons jamais.

— Je suis terrorisé, Charlie. De ce que je peux être capable de faire pour toi et de ce que cela signifie. Je n'ai jamais vécu ça avant. En général, les filles sont avec moi par intérêt ou par admiration. Personne ne m'a jamais fait ressentir une telle passion.

Je le prends dans mes bras. Son cœur bat fort contre mon torse.

— Maylo, je suis là. Nous allons traverser ça ensemble, comme nous l'avons toujours fait.

— Et si ça ne fonctionne pas ? Si je sabote tout ?

— Maylo, respire. Rappelle-toi de ton tout premier match. Tu avais peur.

— Je n'ai jamais eu...

— Maylo, arrête ! Ta première sélection en équipe de France, tu n'étais pas terrorisé à l'idée de tout faire foirer ?

— C'était plus de la pression.

— Appelle ça comme tu veux. Bref, ce sentiment que tu as ressenti, tu aurais pu le laisser te contrôler et, là, tu aurais tout gâché. Mais, non. Tu as pris le dessus, tu as vaincu ta peur et, à la fin du match, tu ne t'en souvenais même plus. Parce que tu étais si heureux que rien n'avait plus d'importance que ce bonheur.

— Tu as raison. Ce qui est assez rare.

Je lui donne une tape sur l'épaule et il sourit.

— Je retire ce que j'ai dit, tu n'es qu'un crétin.

Je lui tire la langue avant de presser le pas pour rejoindre nos amis. Sandjy me lance un regard inquiet, mais je lui fais comprendre que tout va bien.

— Je vous propose de finir cette sublime journée dans un endroit très spécial.

— Non ? Tu ne veux quand même pas... ?

— Lampada !

Pour la petite histoire, le Lampada est la première boîte où nous sommes allées à Paris. Innocentes que nous étions, nous y avons passé des soirées plus folles les unes que les autres. Depuis, c'est LE lieu que nous dédions aux soirées mémorables. Les garçons nous suivent un peu décontenancés par notre engouement, mais, très vite, ils se fondent dans la masse et nous nous déhanchons sur le *dance floor* à des rythmes endiablés. J'accompagne mes amies aux toilettes pour la troisième fois quand Sandjy m'intercepte.

— May est rentré.

— Quoi ? Mais, pourquoi ? Il est fâché ?

— Non, il ne veut pas se coucher trop tard pour être en forme demain.

Qu'est-ce qu'il raconte, nous sommes en vacances. Oh, miséricorde ! J'ai zappé la chose la plus importante pour ma vie cette année : la soutenance. J'attends que les filles me rejoignent et contrains tout le monde à rentrer. Inutile de regarder l'heure pour savoir que le raisonnable est passé, et ce, depuis longtemps. Sandjy part avec Adèle dormir chez Manon. Nous avons prévu de nous retrouver directement à la fac. Je les salue et regagne mon domicile de mon côté. Maylo ronfle paisiblement lorsque je pénètre dans l'appartement. Je retire mes chaussures en silence et m'affale dans mon lit. En portant ma main à mon visage, je constate que le bracelet de Skipie n'y est plus. Je n'avais même pas fait attention qu'il était tombé, il a dû se prendre dans le grillage de la tour Eiffel lors de ma chute. J'ai aussi oublié

de parler de la vieille dame à Maylo. Tant pis, je suis bien trop fatiguée pour réfléchir. Ma tête tambourine comme si un marteau piqueur y avait élu domicile. Demain va être une épreuve.

Heureusement que je n'ai pas à présenter ma soutenance.

Chapitre 29

Une sonnerie désagréable retentit. Mon corps tout entier ressent la douleur de ce réveil. J'ai un terrible mal de tête et je me sens toute courbaturée. J'abrège mes souffrances en décrochant mon téléphone.

— Allô ?

Ma voix du matin est si enrouée que je la perçois bizarrement.

— *Maylo, mais qu'est-ce que tu fous, bordel ? Tout le monde t'attend !* s'écrit Manon dans le combiné.

— Qui ?

— *Le jury ! Pour la soutenance ! Sandjy et Adèle les retiennent, mais je ne suis pas sûre que leur manège puisse durer encore très longtemps. Alors, bouge !*

Je n'ai pas le temps d'ajouter quoi que ce soit que mon amie raccroche. L'information qu'elle vient de me transmettre fait son chemin jusqu'à mon cerveau. L'adrénaline s'empare de mon corps et je me tourne vers Maylo pour le réveiller, mais je découvre un homme à sa place. Un hurlement d'effroi m'échappe et, sans attendre, je cours me réfugier dans la salle de bains. Est-ce que je me suis fait enlever ? Impossible, je suis dans mon propre appartement. Je m'appuie sur le lavabo, le temps de reprendre mes esprits, et jette un œil à mon reflet. J'ai les cheveux qui partent dans tous les sens et les yeux rouges. Je détourne le regard avant de le ramener immédiatement. Un nouveau cri sort de ma bouche, plus aigu, plus fort. À cet instant, Maylo ouvre la porte et vient se placer à côté de moi.

— C'était déjà perturbant la première fois, mais, là, j'ai l'impression de me voir en double.

Il lève le bras vers moi et me pince.

— Aïe. Mais t'es con, pourquoi tu fais ça ?

— Pour vérifier que ce n'est pas un rêve.

— Fais l'expérience sur toi !

— Non, j'ai pas envie que ça me blesse.

Il affiche un sourire niais. Nous avons peut-être retrouvé nos corps, mais il y a certaines choses qui n'ont pas changé. Nous restons plantés à contempler nos reflets en silence.

— Charlie ?

— Oui ?

— Je ne voudrais pas te stresser, mais je crois que tu as ta soutenance.

— Je sais que tu vas assurer.

Je suis longue à la détente, mais ce n'est pas de ma faute. Il se passe beaucoup trop de bouleversements pour un matin. Qu'est-ce que je fais encore là à gamberger alors que je devrais déjà y être. Dans la panique, j'enfile les seuls habits un peu classe que je trouve, récupère mon sac et sors en courant de mon appartement. C'est très perturbant, car je dois réapprendre à me mouvoir dans mon corps. Je me cogne partout et manque de dévaler les marches sur les fesses. Je râle, ce qui fait rire Maylo, qui ne semble avoir aucun problème de proprioception. En déboulant dans la rue, j'arrête un VTC en me jetant sous ses roues. Je ne dois pas perdre une seconde. Il nous dépose devant la fac et je me remets à courir. Heureusement que je suis entraînée, cela me permet de ne pas ressembler à un phoque asthmatique lorsque je tourne au bout du couloir. Les filles nous attendent avec Sandjy.

— Ah, enfin, vous voilà ! gronde Sandjy.

Je reprends mon souffle avant de toquer à la porte. Une voix m'invite à entrer et je me confonds en excuses. Le jury me demande de patienter quelques instants en dehors de la salle, le temps pour eux de se mettre dans ma présentation. La personne avant moi a pris du retard. Je sais que cela n'est pas dû à un cadeau de la vie, mais bien à mes amis. Comment réussir à les remercier de tout ce qu'ils font pour moi ? Je stresse. Je ne me sens pas prête à présenter mon oral. Ça ne devait pas se dérouler ainsi. Je l'ai préparé avec Maylo bien sûr, mais ce n'est pas pareil. Je ferme les yeux et inspire. Une jeune femme m'annonce que je peux commencer. Nous la suivons. Alors que je m'avance vers le jury, mes amis partent s'installer au fond de la salle après m'avoir souhaité bonne chance. Quand il faut y aller...

Chapitre 30

— Quel talent, Maylo ! Tu as parfaitement présenté le mémoire de Charlie. Franchement bravo, me félicite Manon.

— Mon gars, tu as grave assuré ! ajoute Sandjy.

— Merci d’avoir été là. Je n’y serais jamais arrivée sans vous.

Mes amis me sourient et je les prends dans mes bras.

— En revanche, il faut que vous sachiez que nous avons retrouvé nos identités.

Tous les trois restent stoïques face à cette annonce de Maylo. Est-ce qu’on les a fait bugger ?

— Du coup, où est Charlie ?

— Oh, très bonne vanne Manon, rit Adèle.

— Je pensais que ça ne changerait pas grand-chose pour moi, une fois que vous auriez récupéré vos corps respectifs, mais, en réalité, la différence saute aux yeux, dit Sandjy.

— Ça, c’est parce que j’ai récupéré tout mon charme, plaisante Maylo.

— D’accord, vous êtes tous super marrants. On peut y aller maintenant ou il vous reste des blagues ?

J’amorce le départ d’un bon pas. Ce n’est qu’une fois à l’extérieur du bâtiment que je prends conscience de ce que je viens d’accomplir. Master terminé. Je suis libre et dans tous les sens du terme. Je n’avais pas remarqué à quel point ces études m’enfermaient et me rendaient malheureuse. Désormais, je peux choisir mon avenir en utilisant ou non mon diplôme.

Comme convenu, nous passons les jours suivants tous ensemble à visiter Paris. Je crois n’avoir jamais aimé autant cette ville. Avec Maylo nous retrouvons petit à petit nos repères. Changer de corps c’est perturbant, mais récupérer l’ancien après s’être habitué au nouveau, c’est effrayant. Je craignais de perdre notre complicité, mais j’ai l’impression qu’au contraire,

cela l'a renforcée. J'ai tiré des leçons de cette aventure des plus insolites. J'ai appris à me voir sous un autre angle, mais également à apprécier celle que je suis au-delà de mon aspect physique. J'ai rencontré la femme que je veux devenir et ça me plaît. Une chose que j'ai découverte aussi en étant dans le corps de Maylo, c'est que sa vie n'a rien de parfaite. On nous vend du rêve au travers des réseaux sociaux, mais on oublie trop souvent que même les célébrités restent des êtres humains. Mon existence n'était pas non plus toute pourrie, je me suis simplement enfermée dans un schéma par crainte de prendre des risques. Aujourd'hui, je fais le choix de ne plus avoir peur.

Le départ des garçons s'annonce. Je suis censée les rejoindre demain après avoir rendu mon appartement. Sur le quai, je serre Sandjy dans mes bras de toutes mes forces. Je me tourne vers Maylo tout sourire.

— Tu restes un mystère, Charlie, même après cette drôle d'expérience. J'ai fait pas mal de boulettes ces derniers temps et je m'en excuse. Je veux te protéger alors souvent je réagis de la pire des façons. Mais je n'ai pas le droit de décider ce qui est le mieux pour toi et encore moins de te fuir. Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. Je suis fou amoureux de toi, Charlie.

Mon cerveau sature. Je l'attire à moi et l'embrasse. Je souhaite que cet instant dure toujours, mais le sifflet retentit et, d'un mouvement agile, Maylo saute dans le train avant que les portes ne se referment.

Je reste sur place, incapable de bouger. Son visage est imprimé sur mes rétines et ses paroles tournent en boucle dans mon esprit. Adèle vient poser sa main sur mon bras, me sortant de ma rêverie.

— Alors, les tourtereaux, vous allez décider quoi maintenant que tout est revenu à la normale ?

— Même si rien ne l'a jamais été entre vous, précise Manon.

— Pour être honnête, je ne sais pas.

Je me rends compte qu'elles soulèvent un point crucial. Nous n'avons plus de raison d'habiter ensemble maintenant que nous avons retrouvé nos corps, or, il est inenvisageable que je ne sois pas avec lui. Même s'il s'agissait d'une situation particulière, nous avons trouvé notre rythme avec son équilibre et je ne veux pas changer ça.

— Je crois que c'est très clair au contraire. Charlie, tu es folle de ce mec, alors arrête un peu de réfléchir et fonce, me dit Adèle.

Je lui souris. Pas besoin de mots quand on a des amies qui vous comprennent aussi bien. Nous quittons la gare et gagnons mon appartement pour finir mes valises. Je suis heureuse de rendre ce logement. Une page se tourne, une autre s'écrit et, cette fois, c'est moi qui suis au bout de la plume.

Les filles ne veulent pas me laisser et restent dormir. Nous veillons tard et c'est la sonnette de l'interphone qui nous sort du lit. L'agent immobilier a de l'avance. Pendant que je vais lui ouvrir, mes amies finissent de mettre de l'ordre.

Quand je me retrouve en bas de l'immeuble, avec mes valises, je soupire de soulagement. Je n'ai jamais fait un état des lieux aussi long. Je peux enfin quitter Paris, le cœur léger. Je dis au revoir à Adèle et Manon et monte dans un taxi pour la gare. Alors que je m'installe, je reçois un appel de ma mère. Ne lui ayant pas parlé depuis l'incident avec la voiture de Monique, je décroche sur la réserve.

— Mère, quel plaisir, surjoué-je.

— *Charlie, c'est maintenant !*

Je viens de perdre cinq dixièmes à l'oreille droite.

— Bonjour à toi aussi, ô sainte femme qui m'a donné la vie.

— *Charlie ! Le travail a débuté.*

J'arrête instantanément de plaisanter. Ma sœur est sur le point d'accoucher.

— Je suis à Paris, je prends le premier train pour Aix.

— *Tu enverras un message à ton frère, il viendra te récupérer et vous pourrez nous rejoindre à l'hôpital.*

Je raccroche et presse le chauffeur. Sur le trajet, je regarde les trajets pour Aix-en-Provence et, miracle, il se trouve qu'il y en a un qui part dans vingt minutes. Après évaluation du temps qu'il nous reste, j'achète le billet. Ne jouons pas avec le karma, surtout maintenant que j'ai enfin retrouvé mon corps. Une fois sur place, je me rue comme une morte de faim dans la gare, bousculant des passagers, sautant par-dessus des valises posées n'importe comment. Certains s'écartent en me voyant tant j'avance avec détermination. Je m'apprête à m'engager sur le quai quand un contrôleur m'arrête.

— Mademoiselle, l'embarquement est terminé.

— C'est une urgence, ma sœur est en train d'accoucher.

— Je suis désolé.

— Vous ne comprenez pas, je dois prendre ce train. J'ai un billet.

— Ce n'est pas la question. Billet ou pas, il est trop tard. Il fallait arriver plus tôt.

— Vous avez entièrement raison, mais puisqu'il se trouve toujours à quai et que des passagers sont encore en train de fumer... tenté-je de négocier.

— N'insistez pas ou je serais forcé de prévenir la sécurité.

— Ne vous donnez pas cette peine, je m'en vais.

J'apprécie le commissariat, mais il ne faut pas pousser. Je recule, faisant mine de capituler. Si j'ai bien appris une chose ces derniers mois, c'est que la meilleure façon d'obtenir ce qu'on veut est de ne jamais baisser les bras. Il est hors de question que je ne sois pas présente pour ma sœur. Je me retourne et évalue la distance jusqu'à la première porte du train. Il doit y avoir une trentaine de mètres. J'ai couru bien plus que ça, avec des gaillards bien plus menaçants aux trousses. Je n'ai plus le même corps, or, je conserve tout ce que j'ai appris ces derniers mois. J'en suis capable, je le sais.

Je recule pour prendre un semblant d'élan, resserre la prise sur mes bagages. Je n'ai pas le droit à l'erreur. Je m'élance, espérant que la surprise jouera en ma faveur. Je réalise un saut parfait, mais n'ai pas le temps de me congratuler. Alors que les mètres se réduisent, un sifflet retentit. Les portes commencent à se refermer. Je ne peux pas échouer, pas maintenant, pas si près du but. J'allonge ma foulée et me jette dans le train sous le nez du contrôleur furieux. J'y suis. J'ai réussi ! Je n'en reviens pas, un hurlement de joie m'échappe.

Serrant les poings, j'entreprends une danse de la victoire, narguant le pauvre homme. Soudainement, je prends conscience que tout le wagon a les yeux rivés sur moi. Merveilleux ! Avec le peu de dignité qu'il me reste, je m'avance d'un pas ferme et cherche ma place. Une fois assise, j'envoie un SMS à mon frère pour l'informer de mon départ imminent et donc de mon heure d'arrivée. J'en profite pour passer le message aux filles, puis aux garçons, pour leur annoncer que je ne rentre pas tout de suite à Toulouse.

Je m'enfonce dans mon siège et me laisse bercer par le paysage. Personne ne fait attention à moi. Cet anonymat retrouvé est reposant.

Chapitre 31

Des jumeaux, c'est merveilleux. Enfin, ça le sera moins pour ma sœur et mon beau-frère, mais, pour nous, ça va être fantastique !

Toute ma famille se porte à merveille. Je les revois pour la première fois depuis le mariage et c'est très agréable de pouvoir profiter d'eux en tant que moi.

Ma sœur est sortie de l'hôpital avec les petits ce matin. C'est fou comme c'est moche, un bébé. Objectivement, ce n'est pas du tout la plus belle chose du monde. Ils sont tout fripés, avec des formes bizarres et ne parlons pas des couleurs. Un vrai malabar, le machin. Multiplié par deux en plus ! Ah non, je suis désolée, mais c'est hideux. Les parents croient n'importe quoi quand il s'agit de leurs gosses. Maman nous a formellement interdit, à mon frère et moi, de dire une seule méchanceté sur ses anges. Nous nous sommes donc rabattus sur l'imagination de leurs possibles futurs métiers à partir de leurs têtes et de leurs pleurs.

— Les enfants, laissez mes petits tranquilles, n'allez pas déteindre sur eux, s'exaspère la matriarche.

— Tu parles, c'est la meilleure chose qui pourrait leur arriver. À défaut d'être beaux comme leur oncle, ils seront au moins intelligents et drôles, répond mon frangin.

— Pour cela, encore faudrait-il que tu le sois, rigolé-je.

— Vous êtes affligeants. On se demande qui vous a élevés tous les deux.

Mathis se tourne vers elle avec ses yeux de cocker larmoyant. Je me mets à rire et notre pauvre mère exaspérée quitte la pièce.

Je suis restée chez mes parents une semaine de plus que prévu, ça me fait beaucoup de bien de retrouver un peu les miens. Kaleb a dû partir en voyage d'affaires le lendemain de l'accouchement, alors ma sœur nous a suppliés, mon frère et moi, de ne pas l'abandonner. Maintenant qu'il est

revenu, je n'ai plus aucun scrupule à la laisser. Surtout que j'ai eu Maylo au téléphone et le club organise une réception pour fêter leur première place du Top14. Étant donné que j'ai quand même participé à cette réussite, il est normal que je sois présente.

— Maman, il faut qu'on y aille, sinon je vais rater mon train, dis-je sur le pas de la porte.

Ma mère a tenu à m'accompagner à la gare. J'y serais bien allée seule, mais personne n'aurait ramené la voiture. J'ai décroché mon permis en début de semaine. Avec seulement quelques heures de conduite, le moniteur étant un ami de mes parents, il n'a pas trop posé de questions.

— Tu es sûre de vouloir prendre le volant ? Ce n'est pas parce que l'examineur était malvoyant que cela te donne le droit de mettre la vie des autres en danger.

— Maman, c'est vexant. Si tu as si peur, je peux demander à Mathis de m'accompagner.

— Non, je ne tiens pas à perdre mes deux enfants d'un coup.

— Merci, la confiance.

Ma mère passe l'intégralité du trajet accrochée à la portière et, encore, je suis gentille. J'ai bien cru qu'elle allait finir par arracher la poignée. En même temps, si elle n'avait pas pinaillé aussi longtemps, je n'aurais pas été obligée d'adopter une conduite rapide afin d'être sûre d'avoir mon train. Je me détends une fois installée sur mon siège, direction Toulouse. Je devrais arriver pile à l'heure pour faire une entrée remarquée. J'ai tout prévu, de la tenue au maquillage en passant par l'éblouissement des participants avec ma beauté ravageuse. Ce soir, je suis bien décidée à en mettre plein la vue.

Bon, j'aurais dû penser qu'enfiler une robe de gala dans les toilettes d'un train, ce n'est pas une idée géniale. Lorsqu'enfin j'arrive à bout de cet habillage, je dois dire que l'ensemble n'est pas si mal. Ma sœur, après m'avoir sobrement maquillée, avait coiffé mes cheveux pour l'occasion et j'ai réussi à ne pas abîmer son travail. J'ai fait attention au moindre détail. Je rentre dans la voiture qui doit me conduire à l'événement, je suis fin prête. J'ai hâte de voir la tête de Maylo. J'espère que Sandjy n'a pas vendu la mèche de ma présence ce soir. Je veux lui faire une surprise. Nous ne nous sommes pas beaucoup appelés depuis son départ. Nous avons certainement besoin de récupérer des repères chacun de notre côté.

Pour rentrer, il faut une invitation ou bien être sur la liste, ce qui est mon cas. Pas besoin d'escalader la façade ou de semer la sécurité. Je suis dans les règles et j'en suis assez fière. J'entre et me prépare à débarquer au cœur d'une soirée qui a déjà débuté depuis un moment. Je rayonne, je me sens belle dans cette robe rouge, qui me met en valeur.

À l'identique des films de princesse que je regardais avec mes frangins, je m'avance la boule au ventre vers le lieu de réjouissance. Je monte un petit escalier et arrive devant deux grandes portes gardées par deux hommes en costume. J'ai l'impression d'être Cendrillon au bal du prince. Je prends une inspiration et franchis le seuil vers un monde que j'ai côtoyé pendant des mois, qui me semble désormais bien loin.

Mon entrée a l'effet escompté. Au vu des nombreux regards fixés sur moi, j'affirme : c'est un franc succès. Je cherche celui pour qui je me suis apprêtée ainsi, mais ne parviens pas à le trouver. Je panique. Se pourrait-il qu'il ne soit pas dans la salle ? Ou bien, ne sachant pas que je venais, serait-il resté chez lui ? Alors que je suis sur le point de partir en courant dans l'autre sens, je me pétrifie sur place. Il est bien présent et ses yeux sont braqués sur moi. Seulement, une grande blonde est pendue à son bras, me fixant avec une haine très différente du trop mièvre « J'ai vachement envie d'être ta copine ».

Le sourire sur mon visage disparaît tout comme celui de Maylo.

Chapitre 32

Je décide de ne pas me laisser impressionner et descends les marches la tête haute, adressant des sourires à ceux que je croise. Je me dirige droit sur le couple, bouillonnante, ne quittant pas Maylo des yeux. J'arrive à leur niveau et me tourne vers la pimbêche perchée sur des talons qui seraient capables de me donner le vertige.

— Enchantée, Charlie.

Je lui présente ma main qu'elle toise sans bouger.

— Je m'appelle Lucillia, et non Charlie. Quel prénom abominable !

Son ton ne saurait être plus méprisable. Je reste muette, ne sachant pas si je me sens plus offensée par son manque de politesse ou bien affligée par sa stupidité mesquine. Je me tourne vers Maylo.

— Personne ne m'a dit que tu serais là, me dit-il penaud.

Je suis bouche bée. Nous ne nous sommes pas vus depuis deux semaines et c'est tout ce qu'il trouve ? Aucune explication, pas de geste envers moi. Il ne lâche même pas sa pouffe.

— Oui, je constate. Je voulais te faire une surprise, mais je pense que tu as remporté la palme d'or. Je te souhaite une belle soirée. Crétin.

J'ai réussi à maîtriser mes émotions dans une certaine mesure. Si ma sœur apprenait qu'en cinq minutes j'avais ruiné son travail, elle ne m'adresserait plus jamais la parole. Je rejoins le bar, prête à prendre un shot pour faire passer ma rage, mais une main intercepte mon verre avant qu'il n'ait pu toucher mes lèvres. Je m'apprête à râler auprès de cet individu quand je tombe face à Sandjy. Un seul regard suffit pour que je comprenne qu'il vient d'assister à mon entrevue.

— Charlie, je suis sincèrement désolé, commence-t-il.

— Il ne faut pas, tu n'es en rien responsable de ses actions.

— J’aurais pu t’éviter ça, mais je t’assure qu’il ne se passe rien entre eux, cette fille le harcèle depuis le début de la soirée.

— Je m’en moque.

Je mens et il le sait. Je n’ai qu’une envie : rentrer et me rouler en boule sous la couette.

— Viens avec moi, il faut que je te présente quelqu’un.

Il m’attire par la main à travers la foule.

— Sandjy, je ne suis pas d’humeur à rencontrer du monde.

— Charlie, voici Elohan.

Je me retrouve face à un grand blond, absolument divin, dont la tête ne m’est pas inconnue.

— Elohan, voici Charlie, ma meilleure amie, ajoute-t-il.

— C’est un plaisir de faire enfin ta connaissance. Sandjy m’a beaucoup parlé de toi et tu es encore plus jolie en vrai.

— Merci, tu n’es pas mal non plus. Tu es kiné en équipe de France, non ? demandé-je d’une mine innocente.

— Oui. Exact.

Je sens le regard de Sandjy peser sur moi sans y prêter attention et entame la conversation avec Elohan. J’ai brièvement discuté avec lui pendant la semaine à Marcoussis, mais, là, j’apprends à le connaître d’une façon différente. Qu’est-ce que j’ai bien fait de pousser Sandjy à amorcer un premier pas vers lui. Je l’avais déjà trouvé super sympa, mais, ce soir, je me rends compte qu’il est drôle, intéressant, et surtout intéressé. Je suis ravie pour mon ami. Maylo finit par nous rejoindre, le sac à main haut de gamme toujours agrippé à son bras, minaudant du haut de son mètre quatre-vingts.

— Quelqu’un souhaite boire quelque chose ?

Ma proposition est un moyen d’échapper à ce spectacle qui me donne envie de vomir.

— Non, merci, disent les garçons à l’unisson.

Je m’apprête à quitter le groupe quand une voix criarde m’interpelle.

— Je veux bien un Bugati, mais sans glace.

— Un quoi ?

— C’est un cocktail, me dénigre Lucillia. Laisse tomber, je veux une margarita, mais, sans tequila, il y a bien trop de calories.

Le regard qu’elle me jette est très explicite. Quelle garce !

— Tu n’as qu’à prendre de l’eau, avec ça au moins aucun risque, rétorqué-je avant de tourner les talons.

Non, mais je rêve, si elle pense que je vais lui permettre de me mépriser de la sorte, elle va vite déchanter Barbie. Elle ne sait pas à qui elle fait face.

— Bonsoir, est-ce que je pourrais avoir une margarita tequila et tout ce que vous avez de plus calorique avec, s’il vous plaît ?

Le barman me regarde, étonné, mais, sans dire un mot, il exécute ma commande. En revenant vers le groupe, je me sens hésitante quant à l’avenir de ce verre. Je préfère ne pas faire de scandale et décide de conserver son contenu à l’intérieur.

— Ton cocktail.

Je me retiens d’ajouter un nom d’oiseau et le lui tends avec un sourire plus que forcé.

— Oh non, je ne t’ai pas dit, finalement tu avais raison, je ne vais rien prendre. Tu peux le garder, ça ne peut pas te faire plus de mal, Fanny.

— Charlie.

— Si tu veux.

Je vais me la faire. Je serre les dents et mon corps se contracte. Sandjy et Elohan la regardent, stupéfaits. Maylo ne sait plus où se mettre. Une serveuse passe juste à ce moment avec un plateau, rempli de coupes de champagne, je réprime l’envie de la faire trébucher ne pouvant garantir sa trajectoire exacte. La meilleure défense étant l’attaque, je monte au front.

— Jessica – elle veut la guerre, elle va l’avoir – ah, non, pardon, c’est l’autre. Elle aussi était blonde, méprisante et un peu limitée, alors je confonds. Que fais-tu dans la vie ?

Elle ne réagit pas à ma pique et me répond d’un mot comme si m’adresser la parole lui demandait un effort considérable.

— Influenceuse.

— Ah oui, c’est vrai que c’est considéré comme un métier.

— Qui n’est pas accessible à n’importe qui.

Elle commence sérieusement à m’agacer avec ses sous-entendus.

— La preuve que si.

Elle laisse échapper un petit rire. Malgré mon acharnement, je ne parviens pas à être aussi détestable que cette pimbêche décolorée.

— En tout cas, c’est très charitable de la part du club d’autoriser l’entrée au public. C’est visiblement nouveau pour toi, termine-t-elle en me jaugeant

de haut en bas.

Alors, là, c'en est trop. Les trois garçons nous regardent ne sachant pas s'ils doivent intervenir dans ce combat de tigresses.

— OK, écoute-moi bien, Shakira, c'est vrai, je ne viens pas de ton monde et, non, je ne suis pas une habituée de ce genre d'événement. Mais, vois-tu, j'ai apparemment quelque chose que tu n'as pas : l'amour-propre. Je n'ai pas besoin de rabaisser les autres pour me sentir meilleure. Je ne le suis pas et toi non plus. J'ai conscience de qui je suis et cela me rend fière. Alors, tu peux continuer de te pavaner et faire ta mijaurée auprès de qui tu veux, mais, avec moi, ça ne prend pas.

Je laisse s'écouler quelques secondes avant d'asséner le coup final.

— Qu'est-ce qui t'arrive, l'influenceuse, mes mots sont trop compliqués pour toi ? T'as besoin d'un dictionnaire ?

Je soutiens son regard avant de m'élancer en prenant soin de la bousculer. Le temps d'une fraction de seconde, je crois gagner. Cependant, il ne faut jamais tourner le dos à un lion blessé. Je ne fais pas deux pas que je sens mon talon droit partir vers la gauche. Une déviation subtile, mais redoutablement efficace. Je perds l'équilibre à l'instant même où la serveuse, avec ses coupes, passe devant moi. C'est trop tard, je ne peux plus l'éviter. Je m'étale sur le sol, le contenu des verres se déversant sur moi. Je suis trempée, humiliée et épuisée. Lucillia se penche vers moi, comme pour me venir en aide.

— Chérie, la grande différence entre toi et moi, c'est qu'à part ton cul, tu n'as rien à offrir. On ne joue pas dans la même catégorie.

Je suis sur le point de lui envoyer un gentil coup de boule quand elle « essaye » de m'aider à me relever. En réalité, elle tire sur une couture de ma robe, qui lâche. Je presse mes mains sur ma poitrine afin de laisser exposer le moins de peau possible. Les garçons se précipitent vers moi. Maylo déboutonne sa veste, mais cette vipère s'adresse à lui.

— Fais encore un geste et l'accord avec mon père ne tient plus.

Je le vois se figer. Cela me sidère.

— May, sérieux ? crie presque Sandjy.

Très bien, j'ai eu ma dose. Je me lève maladroitement, un de mes talons s'étant rompu lors de ma chute. Avec le peu de dignité qui me reste, je quitte la salle sous le regard des convives. Cette soirée est un vrai cauchemar, ma vie elle-même en est un. Comment les choses ont-elles pu

tourner à ce point à la catastrophe ? Je suis habituée aux drames et aux situations pourries, mais, là, c'est le pompon.

Des pas résonnent derrière moi dans le couloir.

— Charlie, attends-nous, m'appelle Sandjy.

— Non, ne vous inquiétez pas, allez vous amuser, je vais rentrer, affirmé-je en retenant mes larmes de plus en plus menaçantes.

— Si je retourne là-bas, je risque de faire quelque chose que je pourrais regretter.

— Et moi, je pourrais bien être incapable de t'en empêcher, ajoute Elohan.

Je leur souris, reconnaissante de leur soutien. Sandjy recouvre mes épaules de sa veste et me prend dans ses bras.

— Je suis désolé pour tout ça. Je suis là pour toi, quoiqu'il arrive. Elohan est en voiture, nous te raccompagnons.

Et voilà, je ne tiens plus. Les larmes roulent sur mes joues sans discontinuer. Je n'ai pas la force de contester. Nous amorçons notre retour au parking avant que je ne me rende compte que je n'ai nulle part où aller. Comment ma soirée pourrait-elle être pire. Je récupère mes valises à l'entrée du bâtiment et serre la veste très fort contre moi. Je suis parvenue à faire tenir la robe, mais, pour les chaussures, il y a un moment que je les porte à la main. Nous ne sommes qu'à quelques pas de la voiture quand on m'interpelle une seconde fois. Nous nous retournons tous les trois pour voir Maylo arriver en courant dans notre direction.

— Charlie, attends s'il te plaît.

— Je suis fatiguée, j'ai envie de rentrer, je n'ai pas la force de t'écouter.

— Ce n'est pas ce que tu crois, son père est un des dirigeants de la fédé et je suis bloqué, se justifie-t-il.

— Et quoi ? Il faudrait te plaindre, s'apitoyer sur ton sort ? Tu as toujours une bonne raison et j'en ai marre. Tu sais quoi, tu es pathétique.

— Charlie, je suis désolé.

— Oui, comme toujours. Écoute Maylo, j'en ai marre de tes excuses. Elles ne valent plus rien pour moi.

— Ce ne sont pas des paroles en l'air, je t'aime.

— Non, c'est faux. J'ai été assez stupide pour te croire, mais c'est fini. Je ne te laisserai plus me briser le cœur.

— Charlie, arrête. Tu es la femme de ma vie.

— Tu ne doutes de rien. Comment peux-tu prononcer ces mots après ton comportement de ce soir ?

— Je suis conscient que Lucillia n'a pas été très cool...

— Pas très cool ? Maylo, faire un trou dans son T-shirt préféré, ça, ce n'est « pas très cool ».

— Je le lui ai dit tout de suite après ta sortie.

— C'est vrai ? C'est merveilleux ! Dommage de n'avoir pu assister à ça, ironisé-je.

— Charlie, je reconnais que son attitude n'était pas appropriée, mais pourquoi es-tu allée la provoquer aussi ?

La gifle part toute seule.

— Tu sais quoi ? Retourne avec ta mégère, vous êtes pareils tous les deux et ne t'approche plus jamais de moi.

— Pourquoi tu le prends comme ça ?

— May, là, tu vas trop loin, interveint Sandjy.

— Pourquoi ? Tu oses me demander pourquoi ? Tu es encore plus con que ce que je pensais en fait, m'emporté-je.

— Je ne comprends pas ta réaction.

— Oui, et c'est bien ça, le problème. Je vais t'éclairer : je me méfiais de toi, je savais que tu n'étais rien de plus qu'un beau parleur qui traite les autres comme des objets. J'aurais dû écouter mon instinct, avant d'apprendre à mieux te connaître. J'ai aperçu des qualités, nombreuses, et, au fil des mois, tu es devenu mon acolyte, mon complice, mon entraîneur, mon meilleur ami. Évidemment que je suis tombée amoureuse de toi. Tu as bien réussi ton coup. J'y ai cru. Je me suis dit que, toi et moi, nous pourrions avoir un avenir ensemble. Je t'ai tout pardonné, mais c'est fini. Je ne me ferai plus avoir.

— C'est faux, je ne suis pas cette personne.

— Tu ne t'en rends pas compte et j'en ai de la peine pour toi. Cela dit, c'est en grande partie ma faute. Je me suis convaincue que nous deux c'était possible. Je suis venue pour te faire une surprise, j'ai enfilé une robe dans laquelle je me sentais jolie, j'ai mis des talons, je me suis même maquillée. Je voulais que, toi aussi, tu croies en nous.

— Et tu as réussi. Ce qui m'a frappé quand je t'ai vue ce soir, ce n'était pas ta beauté, particulièrement soulignée, mais à quel point je te trouvais sublime, peu importe le moment.

— Tu as eu une drôle de façon de le montrer.

— Je suis maladroit et terrifié par toi. Toutes ces filles comme Jessica ou Lucillia me rassurent. Parce que je sais que je ne construirai rien de sérieux avec elles. Mais toi, c'est différent, j'ai peur de te faire souffrir ou de ne pas être à la hauteur. Je suis terrorisé à l'idée de pouvoir te perdre. Je ne crains pas de t'aimer, mais plutôt de tout ce que ça implique. Charlie, il n'y a pas un jour pareil avec toi et j'adore ça. Tu es intelligente et rayonnante. La moindre phrase qui sort de ta magnifique bouche est intéressante. J'admire la femme que tu es, la passion, la détermination et la générosité que tu mets dans chacune de tes actions. Je ne crois pas qu'aimer soit un mot assez fort pour décrire ce que je ressens pour toi.

Je reste quelques secondes immobile face à lui. Sa déclaration est la plus belle qu'on ne m'ait jamais faite. Est-ce que cela suffit ? Parfois, même l'amour a ses limites.

— Maylo, je suis profondément amoureuse de toi et c'est pour cette raison que je ne peux pas continuer. Tu ne prends conscience des choses qu'après m'avoir blessée. À chaque fois. Je ne serais pas capable de le supporter à nouveau.

— Charlie, je te promets...

— J'en ai marre de tes promesses Maylo. Je ne veux plus des mots, mais des actes.

— Je vais changer.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Pas comme ça. Je ne souhaite pas que tu changes pour moi ni pour personne d'autre. Si jamais cela devait arriver, il faudrait que ce soit pour toi. Parce que, toi, tu l'auras décidé.

— Je sais que tu es fâchée contre moi, mais...

— Tu te trompes, je ne le suis pas. Tu m'as dit un jour qu'il fallait que je sois un peu plus égoïste et que je pense à moi, c'est ce que je fais. Au revoir, Maylo.

Je lui adresse un sourire et m'éloigne de lui. Pour de bon. Je sais que j'ai pris la meilleure décision. C'est aussi la plus douloureuse. J'ai l'impression qu'on essaye de m'arracher le cœur. J'ai envie de hurler, tout mon corps me lance, la souffrance est insupportable.

— Charlie, ne pars pas. Je t'en prie.

L'émotion dans sa voix finit de m'achever. Il faut vite que je m'assoie ou je vais encore tomber, mais, cette fois, je ne me relèverai pas.

— Maylo, je m'en occupe, mais il faut que tu la laisses. Si tu l'aimes, respecte son choix.

Sandjy est l'ami parfait. J'apprécie qu'il se positionne en ma faveur face à Maylo, mais je me sens coupable. J'ai semé la discorde entre ces deux amis, ces deux frères. J'ai causé de gros dégâts et le seul moyen de les réparer, c'est de partir. Je ne peux pas me permettre de rester plus longtemps dans cette ville.

Une fois installée dans la voiture, je demande à Elohan de me conduire à la gare. Tant pis pour l'heure tardive et mes affaires, Maylo n'aura qu'à organiser un grand feu de joie pour se défouler. Je ne peux pas rentrer chez lui. Si je m'y rends, je ne serai pas capable de repartir. Surtout pas en laissant Lytchie derrière moi. Sandjy me propose de rester dans sa maison, mais je dois m'éloigner. De lui, de cette ville, de cette vie, et surtout de Maylo.

Quand les garçons me déposent à Toulouse Matabiau, je leur assure que ça va et que ça ne me gêne pas d'attendre le premier train pour Paris. Ce qui est faux bien sûr, mais ils respectent ma décision. Je promets de les appeler pour les tenir informés.

À l'instant même où je me retrouve seule, je déborde. Les chutes du Niagara. La veste empruntée à Sandjy ne tarde pas à me servir de mouchoir. Très peu sexy-raffiné, je vous l'accorde, mais c'est tout ce que j'ai sous la main. Je lâche complètement, n'ayant plus à prétendre que je vais bien. Dans ce hall de gare quasi désert, je sors mon casque et entame ma playlist : *Déprime*. Soigner le mal par le mal comme on dit. Mariah Carrey le fait si bien. C'est fou, le nombre de chansons qui parlent de peine de cœur et que nous écoutons en boucle. En quoi s'enfoncer encore plus dans la dépression émotionnelle nous aide ? J'appelle mes amies et aligne difficilement trois mots audibles. Malgré l'heure tardive et mon état déplorable, Adèle et Manon me réconfortent et m'assurent de leur présence dès mon arrivée. Aucune des deux ne me pose de question, elles sont là pour moi, comme toujours. J'ai l'air maligne maintenant sans logement, sans boulot, sans but. Je m'approche du panneau d'affichage et constate qu'un train de nuit monte jusqu'à Paris. Un peu de chance dans mon malheur. Je vais pouvoir dormir un peu. J'envoie les infos aux filles et pars attendre sur le quai de la gare, téléphone en main. Je navigue sur les réseaux et tombe sur des posts de la soirée rugbystique. Au lieu de fermer cette brèche, je m'y engouffre et finis

par atterrir sur le profil de Lucillia. Rien de ce que je vois ne me remonte le moral. Bien au contraire. Cela ne fait que nourrir ma colère. Je sais que me comparer à elle est inutile. C'est presque de la haine qui bouillonne au creux de moi et je n'y peux rien.

Ma plus grande erreur survient quand j'ouvre sa story. Des photos d'elle au bras de Maylo à l'entrée, puis à l'intérieur, sur la piste de danse ou encore au buffet et rien n'indique qu'il est présent uniquement par politesse. Chaque image est un supplice, mais je les regarde toutes. J'arrive alors sur la dernière et mon cœur finit de s'éteindre. C'est une story où l'on voit Lucillia attraper Maylo par le col et plaquer sa bouche contre la sienne. La tête de ce dernier montre sa surprise, mais la vidéo s'arrête sans connaître sa réaction. La repousse-t-il ? Lui rend-il son baiser ? Cette idée me révolte et je suis prise de nausée. Désespérée, je quitte tout et monte le son de ma musique. Mes joues se retrouvent une nouvelle fois inondées.

Décidément, cette soirée ne fait qu'empirer. Je suis encore plus mal que l'imaginable. Comment peut-on surmonter une telle douleur ? Pourquoi personne ne nous met en garde contre cette souffrance qui nous déchire les entrailles ? J'ai l'impression que ma vie n'a plus aucun sens, que je vais mourir et j'ai beau me dire que je suis ridicule, que rien ne s'arrête à un garçon, ma peine ne fait que s'accroître.

J'entends au loin une voix annoncer mon train. Montée dans le premier wagon, je m'installe et ferme les yeux comme si cela pouvait faire disparaître le monde tout autour. Je veux oublier. Tout. Cette soirée, cette histoire, cette vie qui ne m'appartient plus. Je sais qu'un jour j'irai mieux, que je me relèverai et que je me tiendrai debout, sans l'aide de personne. Pour l'instant, je pleure. En attendant d'avoir la force de dire au diable d'aller se rhabiller.

Épilogue

Deux ans plus tard.

Je cours aussi vite que je peux, mais ce n'est pas suffisant. Je vais arriver en retard pour mon dernier jour, ce n'est pas très correct. Au moins, je serai échauffée. Je rejoins la pelouse avec cinq minutes de retard.

— Princesse, on se croit déjà en vacances !

J'ai hérité de ce surnom après mon premier mois ici. Sandjy m'appelle comme ça depuis toujours alors je n'ai pas contesté quand les filles me l'ont donné.

— Je suis désolée, Pascal, mais comme j'ai couru pour venir on peut dire que je ne suis pas en retard.

— Je vais faire comme si je n'avais rien vu pour cette fois parce que c'est ton dernier jour parmi nous. Allez, file.

Je le remercie et me presse d'atteindre le centre du terrain.

— Bien, Charlie nous fait l'honneur de sa présence, lance l'entraîneur des avants.

— Je n'aurais raté ça pour rien au monde.

— Comme la plupart le savent déjà, nous terminons la saison, une nouvelle fois en tête du classement. Je tiens donc, au nom de tout le staff, à vous féliciter pour votre travail.

Nous applaudissons en poussant des cris de joie. Je suis triste de quitter cette équipe, mais la proposition de Toulouse ne pouvait pas se refuser. Tout le monde à Montpellier me l'a dit. J'ai atterri ici un peu par hasard il y a deux ans. J'étais paumée et je n'avais pas d'autre projet à part m'éloigner de Paris quand la présidente m'a contactée quelques jours après mon retour en catastrophe. Je n'ai pas hésité et je suis ravie d'avoir accepté la place qui m'était offerte.

J'ai découvert une équipe à moi. Je me suis battue pour être au meilleur des niveaux et le résultat a été payant. Il y a un mois, la fédération m'a proposé un contrat professionnel, un des premiers en France pour le rugby féminin. Je ne pouvais pas refuser, bien qu'il me faille aller jouer à Toulouse au moins pour les deux prochaines années. Un sacrifice que je suis prête à faire, je dois penser à mon avenir et à ma carrière qui se dessine, car, en plus de ce contrat, j'ai été appelée dans le groupe qui préparera la coupe du monde. Je suis épanouie et cela se ressent sur mon parcours. En travaillant dur, j'ai très vite progressé. Cette reconnaissance professionnelle que nous obtenons petit à petit, dans les sports féminins, est une vraie avancée.

L'entraînement d'aujourd'hui est calme et majoritairement composé de jeux. C'est mon dernier au sein de cette équipe. Je ne connais pas les filles de Toulouse. En revanche, le stade, oui, ce qui est un avantage. Et puis, il y a Sandjy. Qu'est-ce que je ferais sans lui. Il me laisse sa maison puisqu'il emménage enfin avec Elohan. Je suis très heureuse de retourner habiter près de lui. Nous essayons de nous voir le plus souvent possible, mais, entre nos deux emplois du temps et notre éloignement géographique, ce n'est pas évident. Au moins, nous serons réunis désormais.

Pour ma famille, ce sera un peu plus loin, mais toujours plus près que la Nouvelle-Zélande, où mon frère s'est installé après ses études. Mes parents lui rendent souvent visite surtout maintenant qu'il est papa d'une petite fille.

Ma sœur, quant à elle, ne s'est pas arrêtée aux jumeaux et ils ont aussi accueilli une fille le mois dernier. Je ne sais pas ce qu'ils ont tous à pondre des bébés, Manon nous a récemment annoncé qu'elle était enceinte. Ça me rend très heureuse, mais je vais commencer à tomber en panne d'idée originale pour les cadeaux de naissance.

Je dois quitter Montpellier dans la semaine, le temps de finir d'emballer mes affaires – peu nombreuses – et de les installer à Toulouse. J'en profiterai pour signer mon contrat. Avant de partir rejoindre Adèle, Manon et leurs conjoints pour des vacances dans les gorges du Verdon, où Sandjy et Elohan s'ajouteront une fois la saison terminée. Sauf que Sandjy a insisté pour que j'assiste à sa finale de Top14. L'idée de décliner m'a traversé l'esprit, or quelle amie ferais-je ? Je prends donc le train pour la capitale, vendredi.

À la fin de l'entraînement, je dis au revoir à chaque personne présente et les remercie. Avant de quitter le stade, je monte voir la présidente. Je veux qu'elle sache ô combien je lui suis reconnaissante de m'avoir donné ma chance. La vie épanouissante que je mène est en partie grâce à elle. J'étais au fond du gouffre il y a deux ans et le rugby m'a sauvée. Maylo y est aussi pour quelque chose, mais je n'ai plus de contact avec lui depuis ce fameux soir sur le parvis de l'hôtel. Sandjy me donne de ses nouvelles quand je lui en demande, ce qui est assez rare. Je ne sais pas si un jour je parviendrai à le sortir de mon esprit. Malgré tout ce qu'il s'est passé entre nous, je n'ai jamais cessé de l'aimer.

Le Stade de France. Cela me fait toujours un petit quelque chose. C'est ici que tout a commencé, cet endroit me galvanise. Je ferme les yeux et inspire profondément. Rien que pour ce lieu, j'ai bien fait d'accepter. Je suis attendue à l'espace réservé aux proches des joueurs et, cette fois, je n'ai quasiment besoin d'aucun papier. À peine arrivée aux portiques, un jeune m'escorte à travers l'édifice. Je ne m'en plains pas, mon sens de l'orientation ne s'est en rien amélioré. Je rejoins mon siège à quelques mètres de la pelouse tandis que le public arrive petit à petit. Je n'aurai pas l'occasion de croiser Sandjy avant le début de la rencontre, c'est pourquoi je lui ai envoyé un message de soutien en début d'après-midi. Parmi les proches des joueurs, j'en reconnais certains à qui j'adresse des signes de tête. Je n'ai pas vraiment envie de faire la conversation. Lorsque les garçons entrent sur la pelouse pour l'échauffement, j'ai un pincement au cœur en voyant Maylo. Il est encore plus beau que dans mes souvenirs. Une vague de nostalgie menace de me submerger. Est-ce qu'un jour je parviendrai à croiser son chemin sans que mon corps tout entier s'enflamme ?

Les équipes regagnent les vestiaires, je les connais tous et ça me fait plaisir de les voir. Certains me font des signes, Sandjy m'adresse un clin d'œil. Qu'est-ce que cette bouille m'avait manqué ! Je me joins à la ferveur des applaudissements, cette ambiance me fait frissonner. J'ai hâte que le match débute. Le dernier toulousain rattrape son groupe, mon poulx s'accélère. Maylo. Sait-il que je suis ici ? Ses yeux rencontrent les miens, il s'arrête. Est-ce que je lui souris ? Un signe de main ? Il coupe court à mes hésitations en m'adressant un timide signe de tête.

Je ne bronche pas. Un mélange d'euphorie et de désespoir me bouleverse. Je prends conscience de ce que nous sommes devenus : des étrangers. Après tout ce que nous avons traversé, nous avons partagé un lien si puissant qu'il a fini par nous détruire. Bien entendu qu'il m'est arrivé de regretter ma décision. Combien de fois ai-je failli prendre le chemin inverse et courir le rejoindre ? Chaque journée était plus dure que la précédente. Cependant, j'ai réussi à me convaincre que j'avais tourné la page, que j'allais mieux, qu'il resterait une belle aventure sans que cela n'affecte plus ma vie. À cet instant, je comprends à quel point je me suis trompée. Il me suffit d'un regard, d'un geste, pour savoir que je ne pourrai jamais l'oublier. Cet homme fait partie de moi. Toutefois, je suis convaincue que mes mots étaient justes. Je lui ai demandé des actes, et non des promesses. Je dois m'y tenir, car, sinon, nous n'avancerons jamais.

Les chauffeurs de stade me font sursauter. L'entrée tant attendue des prétendants au titre de champion de France : Toulouse-La Rochelle. Une affiche familière, mais tant appréciée. Je me concentre sur Sandjy, son visage, sa posture, son bras soutenu par... Maylo, super. Je suis comme hypnotisée. Je me déteste quand je fais ça. Je ne suis plus capable de regarder autre part. J'identifie ses moindres faits et gestes.

Grâce au ciel, la rencontre débute et me libère de son emprise. Nous assistons à un match serré, d'une intensité monstre. Mon corps se contracte chaque fois que Maylo se fait plaquer. Les deux équipes se tirent la bourre, lorsque l'une passe devant de quelques petits points, l'autre rattrape dans les minutes qui suivent. Les supporters sont en ébullition, nous assistons à une grande démonstration de force des deux camps. Il ne reste plus qu'une dizaine de minutes et les Toulousains conservent la possession. Maylo est omniprésent dans le jeu. Un sentiment de fierté m'accompagne. Depuis que nous avons retrouvé nos corps, il n'a cessé de progresser. Pour un joueur qui frôlait déjà les sommets, je vous laisse imaginer.

Ils perdent la balle, ce qui ne présage rien de bon. Sandjy, qui réalise une grande performance, parvient à gratter la balle et remonte le terrain avant d'être plaqué par un défenseur. Le ballon circule, les garçons gagnent des mètres et franchissent la ligne des vingt-deux. Nous retenons notre souffle ; pour remporter le match, il faut un essai transformé, ce qui nous ferait passer à un point devant les Rochelais. Mes muscles sont crispés.

Maylo réalise une passe volleyée magnifique qui atterrit dans les mains de son ailier. Je ne regarde pas la suite de l'action. Mon cœur a cessé de battre. Maylo est au sol, inerte. Il vient de subir un violent placage à la limite des règles. L'arbitre siffle malgré l'essai aplati et fait appel à l'arbitrage vidéo. L'action s'affiche sur les écrans géants, le geste magnifique de Maylo qui mène à un essai, ceci est très clair ; en revanche, le placage est trop tardif. Les sifflets retentissent et le staff médical s'affaire autour de Maylo. Sandjy est auprès de lui. Je ne vois pas ce qu'il se passe, l'attroupement me bouchant la vue. D'un coup, Sandjy s'écarte, regarde dans ma direction et lève le pouce avant de relever son ami.

Après délibération, l'arbitre sort un carton jaune et accorde l'essai. Maylo est sur pieds, mais a du mal à reprendre son souffle. Il récupère tout de même le ballon pour se préparer à transformer cet essai, ce qui sonnerait la fin de la rencontre, mais, surtout, la victoire pour les Toulousains. La pression qui pèse sur ses épaules est immense. L'angle n'est pas idéal et le vent ne joue pas en sa faveur. Or, s'il y a bien une personne capable de réaliser une telle prouesse, c'est bien lui. Il se concentre, respire et s'élance sur la sirène. La balle s'élève dans les airs et passe entre les perches, suivie par trois coups de sifflet signant officiellement la fin du match. C'est fait, c'est gagné !

Les joueurs restés sur le banc et le staff envahissent le terrain. Les garçons se jettent dans les bras les uns des autres, Maylo est acclamé, félicité, soulevé par ses camarades. Les drapeaux rouge et noir s'agitent avec ardeur. Mes yeux se mettent à transpirer.

Maylo est élu homme du match, ce qui est mérité. Il rejoint la journaliste pour répondre aux questions et son portrait s'affiche sur les écrans géants. Sa voix est masquée par le brouhaha ambiant quand, d'un coup, toutes les lumières du stade s'éteignent. Un murmure de surprise se fait entendre et les lumières des téléphones apparaissent par millier. C'est beau, on se croirait en plein milieu de la galaxie.

La voix de Maylo se fait alors entendre bien plus distinctement. Toujours à l'écran, un rayon de lumière éclaire son visage. On ne voit et n'entend que lui.

— Bonsoir, d'abord je tenais à vous remercier pour votre soutien sans faille. Ce titre, il vous appartient, car, sans vous, chers supporters, nous ne serions rien.

Un tonnerre d'applaudissements et de sifflements se fait entendre.

La voix calme et claire de Maylo couvre le bruit et le fait taire.

— Il y a deux ans, j'ai traversé une période difficile. J'ai beaucoup évolué depuis et j'ai compris pas mal de choses sur moi et sur ce qui était important dans la vie. J'ai commis des erreurs. Ce soir, l'univers a décidé de me donner un petit coup de pouce. Charlie, cette nuit-là, tu as eu des mots durs, mais nécessaires. Je m'en suis voulu de ne pas avoir eu le courage et la présence d'esprit de te rattraper. Chaque jour, je me levais avec un vide immense. Je n'étais plus le même sans toi, mais j'étais trop immature pour m'en rendre compte. Je me suis enfermé dans le rugby, car il n'y avait que là que je te sentais à mes côtés. Ma réussite, je te la dois, depuis le début. Tu m'as fait redécouvrir ce sport qui faisait partie de moi et dont tu ne pigeais rien. Tu m'as montré que la vie se jouait au-delà du sport et que tout ne tournait pas autour de moi.

Figée, j'ai comme atterri dans un monde parallèle. Il n'y a pas d'autre explication. Alors que le stade est pétrifié dans un silence lourd, Sandjy s'approche de moi tout sourire. Il est dans la manigance, le traître. Les yeux exorbités, je le dévisage alors qu'il éclate de rire. Il me fait enjamber la barrière et m'entraîne à sa suite sur le terrain. La seconde suivante, me voilà en face de Maylo.

— Charlie, tu es la personne qui me connaît le mieux sur cette terre. Je ne veux plus jamais être séparé de toi. Je ne vais pas te mentir, je ne suis pas l'homme parfait. Je ne me suis pas débarrassé de mes côtés horripilants et je ne te laisserai pas le côté droit de l'armoire. En revanche, il y a une chose que je peux te promettre, c'est que je serai toujours présent pour toi. Je veux être ton allié, ton ami, ton partenaire. Et continuer de te battre à la course et au karaoké. Je veux te voir t'endormir chaque soir et te réveiller chaque matin. T'entendre rouspéter et, par-dessus tout, je veux te dire que je t'aime. Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée de toute mon existence. Alors, Charlie, accepterais-tu de venir vivre avec moi et de partager ma vie ?

Le public sort de sa sidération et commence à scander mon prénom. Ce n'est d'abord qu'un murmure puis c'est comme une houle qui s'amplifie.

— Tu sais, quand je disais que je voulais des actes, je n'attendais pas une déclaration devant la France entière.

— C'est mon côté diva, badine-t-il.

— Tu me fatigues, ris-je.

— Je dois prendre ça pour un oui ?

— Évidemment que c'est un oui !

Des bravos retentissent, des feux d'artifice éclatent : le stade est en ébullition.

Seuls au monde au milieu du stade, un sourire illumine son beau visage quand il me soulève dans les airs, me faisant tourner. Ma joie est si intense que des larmes perlent le long de mon visage. Maylo me repose et caresse mes joues avant d'approcher ses lèvres des miennes pour y déposer un baiser. Je ne lui laisse pas le temps de se reculer que je l'attire à moi et nous nous embrassons passionnément. Parfois, ça vaut le coup de se battre pour ceux qu'on aime.

Remerciements

Et pour finir : Merci !
J'ai longtemps hésité sur la manière d'aborder cette partie, importante et terrifiante. Comment ne pas faire trop long tout en oubliant personne ? Plus j'avance, plus la liste s'allonge.

Je souhaiterais commencer par Mamitta, sans qui ce livre ne serait pas entre vos mains. Merci de tout mon cœur pour le soutien, le travail et le temps consacrés. Merci, Maman, d'avoir toujours cru en moi, parfois plus que je n'y croyais moi-même. Ta fierté et ton enthousiasme m'ont convaincue de me lancer. Merci, Timothée, mon frère, mon meilleur ami, mon pilier, mon baroudeur du dimanche, sans qui ma vie n'aurait pas la même saveur. Merci aussi, à mon oncle Benoît qui m'a permis d'écrire sans avoir peur et qui m'a menée jusqu'ici ; à Papa et Bertrand, qui chacun à leur manière me soutiennent d'un amour sans faille. Merci à vous, ma famille, mes amis, présents à chaque pas, même incertain, et qui me faites vivre des aventures toujours plus palpitantes, et mes *Totally Spies* aussi vitales dans ma vie que le chocolat.

Merci à ces joueurs et ces équipes, féminines et masculines, qui nous font rêver un peu plus chaque fois. Merci au rugby club de Jacou Montpellier Nord pour m'avoir ouvert les portes de ce sport merveilleux. À cette équipe, ce club, ces bringues, ces aventures et ces femmes incroyables qui sont devenus une famille. Même quand je m'égare, vous êtes là. *Parce qu'à Jacou, c'est pas comme ailleurs.*

Merci à tous ceux qui m'ont fait confiance et qui ont cru en moi. À A.D, mon héros.

Vous nourrissez mon imaginaire et, grâce à vous, je peux écrire les histoires que j'aurais aimé lire.

Merci à Violaine de m'avoir fait confiance et à Marine pour tous ses commentaires constructifs. Merci à toutes les équipes des éditions Alter Real qui ont travaillé de près ou de loin pour rendre mon projet possible.

Pour finir, je tiens à vous remercier vous, qui tenez ce livre entre vos mains, qui avez donné une chance à cette histoire. Sans vous, les écrivains ne seraient rien. Sans vos avis, vos retours, nous n'avancerions pas. Merci mille fois de votre soutien et de vos retours qui me font chaud au cœur et que je garde précieusement, vous êtes les étoiles de ma galaxie.

ZOOM sur l'auteur

Coline Borgniet

Tout est tellement plus beau avec un brin d'humour, un soupçon de maladresse et... beaucoup d'amour. L'Amour avec un grand A. Coline ne manque pas une comédie romantique car, bien qu'elles soient toutes semblables sur le fond, il y a un million de façons de raconter une histoire.

Débordante d'énergie, Coline entame des études en STAPS. L'écriture est loin. Joueuse passionnée de rugby, à la suite d'une blessure son premier roman s'est imposé comme une évidence bien que les mots n'aient jamais été ses alliés. Elle ne les manie que pour le théâtre qu'elle pratique depuis sa plus tendre enfance. Leur relation aurait pu s'arrêter là pourtant elle décide de laisser une chance à sa bouillonnante imagination. Coline se plonge alors dans la rédaction de son premier roman. Sans vraiment y croire. Poussée par ses proches, elle finit par accepter de montrer son travail.

Toute sa vie, Coline n'a cessé d'inventer des histoires. Aujourd'hui, elle écrit celles qu'elle aurait aimé lire.

Vous aimerez aussi :



Mise en page : Éditions Alter Real

Illustration : Éditions Alter Real - Camille Chantreau

Copyright France © Éditions Alter Real 2023

www.editions-alter-real.com

Dépôt légal : novembre 2023

Imprimé en France.

ALTER REAL (SARL PROVEXIM) bénéficie du soutien de la Région Centre-Val de Loire, de l'État (DRAC Centre-Val de Loire) et de Ciclic dans le cadre de l'aide aux entreprises d'édition imprimée ou numérique.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou

de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.